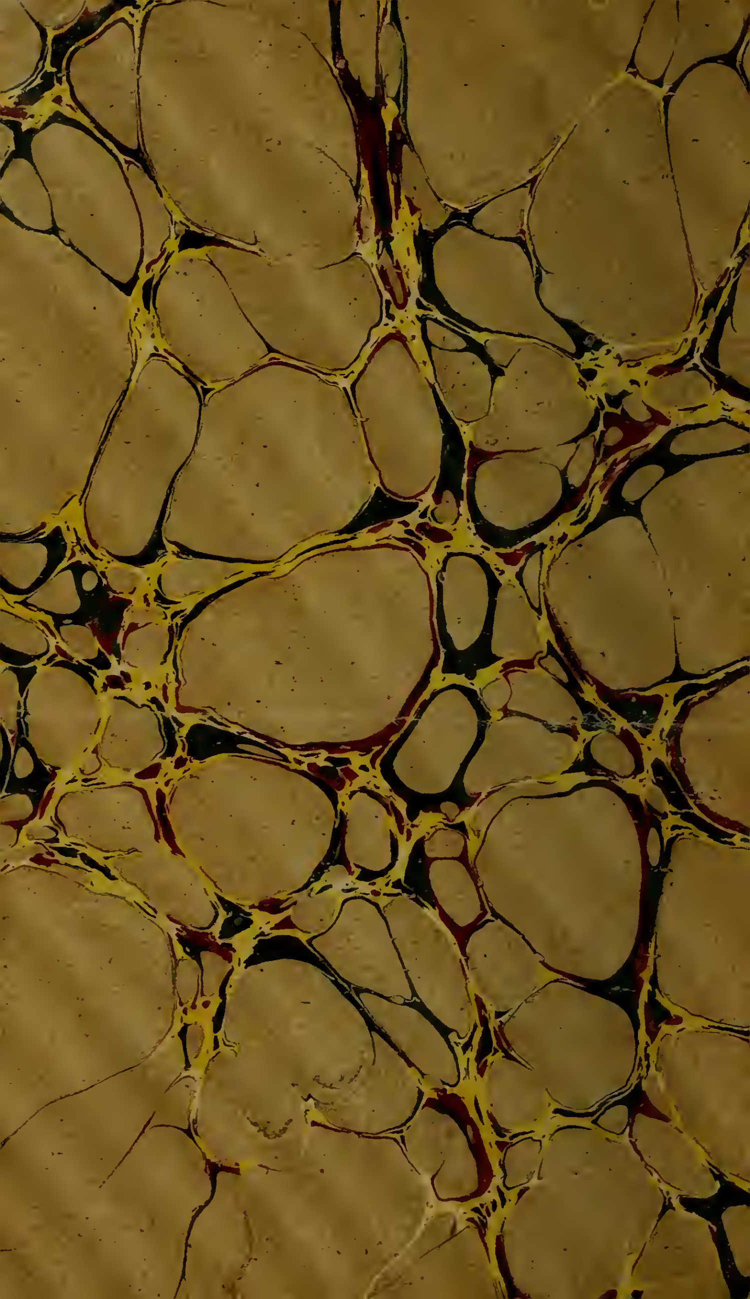
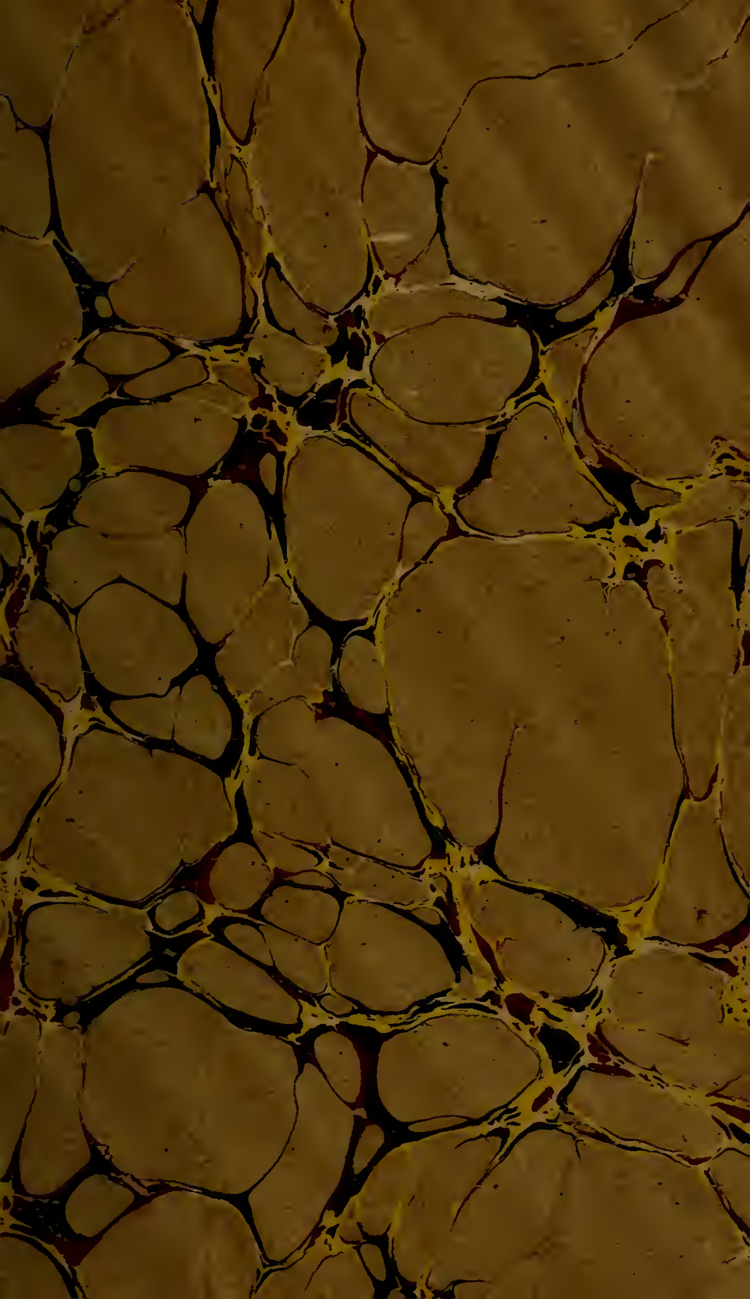






FÉLICIEN CHAMPSAUR

---

LE

# DÉFILÉ



PARIS

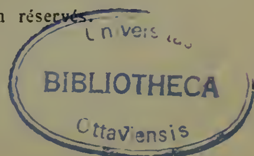
VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

*168, Boulevard Saint-Germain, 168*

—

1887





# PRÉFACE

*A Edmond Magnier.*

D'après la vie, c'est bien simple, n'est-ce pas? L'ambition est grande pourtant, car rien de plus difficile.

Comme un peintre paysagiste, sachant voir, ouvrant les yeux au variable et merveilleux spectacle de la terre et du ciel, est toujours à l'affût du jeu mystérieux des couleurs, d'effets encore inaperçus, aux aguets d'une note de jour, d'un rien, qui est émouvant pour lui, de l'ombre d'un arbre sur un chemin, de la transparence, en la splendeur d'un éclatant midi, de quelque nuage vague bientôt passé au bleu, de la fusée tremblotante d'un rayon de soleil, poussière de clarté,

à travers les branches, en quête de reflets irritants d'insaisissable, d'accords de ton, d'harmonies de lumière surprises sur nature ;

ainsi un écrivain doit regarder la vie.

En conjecture de romans futurs, de drames encore dans les limbes, de comédie à tailler plus tard en pleine bêtise humaine et qui, sans corriger les mœurs, tâcheront de faire rire, c'est coutume, je pense, pour plus d'un bon ouvrier littéraire de marquer ses observations, le ridicule ou l'esprit glanés çà et là : une parole typique ; — une phrase dont la forme habile voile avec des sentimentalités les instincts brutaux de l'être sauvage qui est en nous, luttant pour l'intérêt ou pour l'amour ; — parfois un geste, un mouvement de physionomie, une silhouette de femme, un regard où de l'âme se trahit, tantôt belle, tantôt hideuse, montée des dessous de la conscience.

Certes, ce n'est point ce carnet, crayonné d'une main hâtive, en style télégraphique, sans verbes ni syntaxe, composé des seuls mots saillants et pittoresques, que même le plus audacieux peut avoir l'intention de publier.

Ce serait blâmable, et à plus d'un titre.

De loin en loin, M. Alphonse Daudet s'est laissé arracher par les rédacteurs en chef de gazettes quotidiennes ou hebdomadaires quelques pages de ses « petits cahiers ».

D'autre part, deux glorieux romanciers et historiens du menu détail ont composé cette admirable cueillette d'impressions : *Journal des Goncourt.* Et, pour les amoureux de sincérité, de personnalisme où le moi sait rester agréable à autrui, de documents qui font, pour ainsi dire, pénétrer le public dans l'intimité de ce vieux siècle sceptique, si complexe, si remueur, si fécond en talents et en génies, — encore qu'un bourdon formidable d'argent semble vouloir détourner vers les affaires, la précision des chiffres, le coup des faits le peu d'attention qui va et doit aller, tant que ne sera pas mort tout idéal, aux œuvres des artistes, — pour les dilettantes de franchise, de vérité, de mémoires caractéristiques, ce journal sera toujours le livre en même temps le plus copieux et le plus délicat.

Eh bien, puisque vous m'offrez l'hospitalité en me laissant toute indépendance pour le choix du

sujet et l'expression de ma pensée, je veux essayer pour vos lecteurs de traduire en langage moins abrupt, moins dénué d'ordre grammatical et de rhétorique le memento abréviatif que j'ai l'habitude de griffonner pour mon plaisir à propos d'une aventure boulevardière ou mondaine, des livres nouveaux, au sortir encore d'une flânerie dans un atelier, d'une visite à une exposition. Et mon avis, je crois, ne sera pas souvent routinier. Un aimable confrère a voulu me céder à vil prix un stock de clichés élogieux ; j'en ai refusé l'assortiment, ma foi, d'une variété remarquable, parce que des inconnus pourront être glorifiés et des puissants abaissés.

Allant un peu partout, je risque de parler de tout et de quelques autres choses encore, comme Jean Pic de la Mirandole. Ce seront des chroniques et chroniquettes. variations sur ce dont il s'agira des esquisses ou petits tableaux de Paris et « d'en voyage », des études ou seront portraiturés, si possible, à la bonne franquette primesautière, l'auteur du roman en vogue toute une semaine, de la pièce qui a grand succès et, parfois, de celle qui a fait four (mon cher Becque,

c'est souvent la meilleure des récentes années), l'acteur en vedette, l'actrice à la mode, l'avocat éloquent, le clown artiste. Enfin une série étonnante de mêlé, au hasard de l'actualité, infatigable fourchette.

Voilà mon programme.

Cette petite préface et le plus grand nombre des pages qui suivent, mon cher Magnier, ont été publiées dans votre journal : *l'Evénement*. Il est juste que votre nom reste en tête du volume.

Félicien Champsaur.

*Paris*, 1887.

---

# LE DÉFILÉ

---

## JOURNAL DES GONCOURT

1er mars 1887.

Il semble que la mode soit aux mémoires, aux bouquins documentaires, car dans la série des volumes qui se succèdent si rapidement aux étalages des grands libraires — si l'on excepte, par exemple, le remarquable roman, par endroits du moins, de Maupassant, *Mont-Oriol* — une grosse part de succès a été, cette quinzaine, pour le recueil de mon confrère Gustave Geoffroy : *Notes d'un journaliste.* Et, la semaine prochaine, les deux ouvrages à acheter sont bien certainement, pour les lire, les mettre dans sa bibliothèque : *Un joli monde*, par M. Macé, l'ancien chef

du service de la sûreté ; enfin, ce *Journal des Goncourt* impatiemment attendu par les artistes et un assez nombreux public de lettrés.

Bientôt — samedi prochain — il sera mis en vente ce journal, qui parut, cet hiver, par morceaux, dans une gazette quotidienne, Mais le livre — dont l'illustre auteur a eu l'obligeance de m'envoyer les « bonnes feuilles » — a été considérablement augmenté. Le plaisir de cette lecture est inouï ; on trouve presque à chaque alinéa un renseignement, un menu fait curieux, une note pittoresque ; et de tous les détails ressort une idée d'ensemble, une idée émouvante. On peut répéter pour cette odyssée familière de deux écrivains ce que M. Geffroy a dit de la correspondance de Jules de Goncourt : qu'elle « raconte une intelligence et une passion. Il y a un début, un milieu et une fin, et bientôt on ne sait quelle obsédante illusion s'impose que l'on a sous les yeux des pièces justificatives. » La passion des Goncourt, c'est la passion infinie des lettres, passion qui, seule, les a soutenus aux heures de découragement.

Que reste-t-il aujourd'hui de la prose répandue dans les journaux, de 1851 à 1861, dix années qui furent très dures aux deux artistes, maintenant regardés, sans conteste, comme des maîtres ?

Je serais en peine de le dire; mais je crois bien que le *Journal des Goncourt* aura une bien plus longue célébrité; et j'ai plaisir à voir là une certaine ironie. Chroniqueurs, polémistes de jadis, vous qui faisiez la loi de 1851 à 1861, polémistes à gloire passagère de comédien du boulevard, quels sont vos noms? Quel livre condense votre esprit? Aucun. Où sont vos gloires d'antan? Aujourd'hui, celui que vous méprisiez ou que vous ignoriez publie, à son tour, très en retard, son journal, vieux de trente ans; et c'est cela qui demeurera davantage, sans doute, que des milliers d'articles.

Un tel livre n'est pas, ne peut pas être un travail d'après coup; c'est le résultat du relevé presque quotidien des impressions, des sentiments, des sensations de deux artistes, et, comme ils étaient supérieurement doués, rien de ce qui les a émus ne peut nous être étranger. Edmond de Goncourt nous disait naguère : « Il nous a été possible de consigner aussi exactement nos souvenirs parce que nous étions deux pour regarder et pour écouter. Nous écrivions, le soir même, si tard que nous soyons rentrés chez nous, pour que ce fût plus précis. Si un de nous deux avait oublié, il demandait à l'autre le détail caractéristique, le tour de phrase qui garde l'allure

de la conversation. » Rien ne les a fait manquer à cette règle de faire, chaque soir, comme le bilan de la journée, de serrer la cueillette dans leur herbier, car, en vérité, la littérature fut leur unique amour.

« Ils ont des yeux et ils ne verront pas ; ils ont des oreilles et ils n'entendront pas ; » ce n'est point à Goncourt, certes, qu'on a droit d'appliquer ce jugement. — Je me surprends à parler des deux frères comme d'une même personne. Pourquoi pas? Je lis page 281 : « Hier j'étais à un bout de la grande table du château. Edmond, à l'autre bout, causait avec Thérèse. Je n'entendais rien, mais quand il souriait je souriais involontairement et dans la même pose de tête... Jamais âme pareille n'a été mise en deux corps. » Le temps aveugle et injuste a voulu qu'un seul des deux artistes, après un quart de siècle de labeur acharné où le mérite fut égal, connût le triomphe souriant.

Ce premier volume du *Journal des Goncourt* raconte une aventure, celle de deux nouveaux venus qui s'efforcent vers un idéal, sans que la notoriété — une fille pourtant qui se donne quelquefois sans trop de façons — les encourage, les ré-

conforte, même d'une rapide caresse. Mais si la foule fut indifférente, une élite d'artistes peu à peu témoigna de son estime pour l'œuvre des deux frères. Les Goncourt nous font pénétrer dans l'intimité de Jules Janin, de Sainte-Beuve, de Gavarni surtout, de Paul de Saint-Victor, de Théophile Gautier, de Flaubert ; comme la préface l'avoue, au début, leurs « relations étaient très restreintes et, par conséquent, le champ des observations assez borné. » Mais tous ceux qui paraissent là sont évoqués — en si peu de lignes que ce soit — avec une parfaite vérité, le geste, l'accent de nature, un rien pittoresque qui semble insignifiant mais qui est comme, en deux ou trois touches, la note vivante mise par un maître à un portrait exact.

Les femmes, les filles plutôt ne semblent pas avoir hanté beaucoup la jeunesse des Goncourt. A plusieurs reprises, ils manifestent, à ce sujet, une sorte d'écœurement. Ainsi, page 98 : « Un immense mal de cœur moral nous envahit et nous donne comme le vomissement de l'orgie de la veille. Et, repus et soûls de matière, nous nous en allons de ces lits de dentelles comme d'un musée de préparations anatomiques, et je ne sais quels souvenirs chirurgicaux nous gardons de

ces plaisants corps. » Parfois ils s'intéressent aux grandes filles, Anna Deslions, entre autres.

Je retrouve cette Deslions dans mes notes personnelles, ainsi croquée par une de ses camarades de haute noce.

Née au quartier Mouffetard, d'un fabricant de peignes en écaille et d'une marchande des quatre saisons, elle dépensait cinquante mille francs par mois, dont quatre mille pour le blanchissage de ses dentelles. Elle eut des « béguins » nombreux, entre autres pour Lambert Thiboust. Elle allait le trouver, rue Mazagran, au cinquième étage, l'hiver, après les soirées somptueuses, belle comme une reine au sortir d'une fête. La femme de chambre emportait les diamants, parfois à travers la neige. Le lendemain Anna partait toute simplette, et Thiboust lui disait : « Je t'aime mieux ainsi. » Le teint jaune comme une pièce d'or pâle ou le vieil ivoire, Deslions avait sous les arcades des sourcils bien arqués, dans l'enfoncement, les orbites sombres comme une courtisane de race. Grande et brune, elle était attirante par ses yeux admirables, avec la pupille très noire, l'iris d'azur et la cornée blanche qui avait, par moments, des flavescences d'or.

Mais si Goncourt accorde, çà et là, quelques

pages aux filles connues, aux filles d'antan, c'est parce qu'ayant fréquenté beaucoup d'hommes elles ont retenu un peu d'esprit, des documents, aussi parce qu'elles sont des forces sociales et, à ce titre, dignes d'être observées. Page 205, il parle, presque avec reconnaissance, d'une femme bon garçon, vieille amie qui lui raconte ses amants.

Ce qui n'empêche pas qu'un moment une trop compréhensible indignation éclate, au sortir d'un bal masqué : « De bas en haut et du haut en bas, nous nous sommes promenés, cherchant à retrouver quelque chose de notre vieil Opéra : une blague, un vrai rire, la charité d'un sourire, un abandon de corps gratis, du désordonnement, de la fantaisie, du caprice, enfin l'apparence d'une intrigue... qui ne fût pas de cinq louis. La fille, devenue homme d'affaires, est un pouvoir. Elle règne, elle trône, elle a le dédain insultant, la morgue olympienne. Elle envahit la société, elle gouverne les mœurs, elle éclabousse l'opinion publique... A la fin, agacé par l'air princesse d'une de ces rosses régnantes, que je reconnais sous le masque, je lui ai touché l'épaule en lui disant : « Là, vois tu, un de ces jours, on te marquera « d'un phallus au fer chaud ! » Oui, je crois que dans un avenir non lointain on sera amené à des

mesures de police répressives, qui leur défendent comme au dix-huitième siècle, les loges honnêtes, qui corrigent leur insolence, refrènent leurs prospérités, les remettent à leur place, — au ruisseau. » Voilà qui est rudement dit, et dit juste.

Oui, on ne peut guère croire que les Goncourt aient aimé la femme ; elle est pour eux bien plus un sujet artistique qu'un vase d'ivresses. Par exemple, page 394, à la fin du premier volume, un d'eux (lequel ? car, pour ce passage, il n'a pu y avoir collaboration) écrit :

« *Mardi* 15 *novembre.* — J'ai ma maîtresse assise, en chemise, sur mes genoux. Je la vois de dos, la nuque dans l'ombre, sa figure tout en lumière dans la glace. Des cheveux follets, échappés au-dessous de son oreille, frisent comme de petites arborisations agatisées, se détachant dessus le globe lumineux de la lampe posée sur la cheminée. Il y a une volupté étrange à avoir ainsi sur soi un corps de femme dont on n'aperçoit rien qu'une obscure envolée de cheveux et la lumineuse réflexion de son visage, perdant un peu de sa réalité matérielle dans son éclairement glaceux… »

En tout ce tableau, qui est très joliment fait,

pas la moindre émotion, pas la plus petite tendresse affolée. L'amant écoute, observe sans cesse. Cette petite femme, en chemise, assise sur les genoux d'un des Goncourt, parle de sa mort — l'idée n'est pas si anormale qu'elle paraît tout d'abord — et déclare que, si on ne faisait pas bien les choses pour son enterrement elle en aurait un chagrin « mortel ». L'amant a remarqué que l'épithète est curieusement choisie, et, le soir, il la note, avec le croquis à la plume, dans ses petits cahiers. — C'est mieux qu'un croquis à la plume, cette femme en chemise, vue de dos, la nuque dans l'ombre, la figure tout en lumière dans la glace ; c'est une eau-forte bien originale. D'ailleurs, il faut rappeler que les Goncourt se sont essayés à la gravure sur cuivre ; ils ont transporté ce goût dans leur art d'écrivain.

Le *Journal des Goncourt*, dans le second volume, introduira le profane aux fameux dîners chez Magny ; on y verra, on y entendra dans les attitudes ordinaires de la vie, sans nimbe autour du crâne, Sainte-Beuve, le prince Napoléon et tous ces grands bonshommes, Renan, Flaubert, M. Berthelot, qui ne se doutaient pas, dans l'intimité d'un dîner d'amis, parler pour la postérité. Qui a

dit déjà de Labruyère qu'il traversa son siècle, un trousseau de clefs à la main ?

Mais ce journal n'est pas qu'une galerie de personnages, saisis en dehors de toute pose, à l'improviste ; les Goncourt s'observent et s'analysent eux-mêmes autant que le prochain. Çà et là éclatent, parfois avec un parfum piquant d'œillet, des pensées déjà appréciées, il est vrai, dans un court et précédent volume : *Idées et sensations.*

On y reconnaît aussi l'embryon, les germes des romans futurs. Par exemple, à la date de juillet 1856, je lis : « Passé la barrière de l'Ecole militaire, des rez-de-chaussée jouant des devantures de boutique à rideaux blancs et surmontés d'un étage avec un gros numéro au-dessus de la porte d'entrée, — le gros 9. » Suit la description. De là est sorti sans doute le livre du frère survivant : *La Fille Elisa.*

Plus loin — octobre de la même année c'est un portrait de M^lle^ *** (Renée Mauperin.) Enfin page 291 :

« Nous n'allons qu'à un théâtre. Tous les autres nous ennuient et nous agacent. Il y a un certain rire du public à ce qui est vulgaire, bas et bête qui nous dégoûte. Le théâtre où nous allons est le Cirque. Là nous voyons des clowns, des

sauteurs, des franchisseuses de cercle de papier, qui font leur métier et leur devoir : au fond les seuls acteurs dont le talent soit incontestable, absolu comme les mathématiques ou mieux encore comme le saut périlleux. Car en cela il n'y a pas de faux semblant de talent : ou on tombe ou on ne tombe pas. »

Un tel amour pour les clowns explique, trente ans plus tard, ce livre si curieux et attrayant de bizarre, de pas encore décrit : *les Frères Zemgano.*

J'avoue d'ailleurs ma tendresse pour ce genre de livres, où il semble que la vie soit plus sincère, plus directement serrée que dans le roman; où, pour la convention de la fable, de l'intrigue, l'imagination intervient, arrange et parfois déforme. — Il y a tantôt trois ans, à propos de mon premier roman, *Dinah Samuel,* un peintre, qui s'est montré primesautier en diverses œuvrettes imprimées, J.-F. Raffaëlli, me mandait : « Si vous continuez, nous avons de singulières choses à attendre de vous. Vous nous faites des mémoires au jour le jour. — Les mémoires qu'on nous a donnés jusqu'à présent ont toujours été des mémoires de vieillards qui, sur le tard, nous parlent de leur jeunesse très arrangée. — Vous, vous nous montrez autre chose, et c'est ce que nous voulons,

car nous sommes toujours en hâte de nouveau.» Mémoires de vieillard — bien que j'ai fait la citation exprès et qu'il soit difficile de nier un bout de toilette fait aux phrases, aux croquis, aux silhouettes de causeurs, aux morceaux descriptifs — cette appellation ne peut s'appliquer au *Journal des Goncourt*, puisque les deux frères ont noté, chaque soir, leurs impressions au fur et à mesure des hasards de la vie, qui tous les jours, apporte du neuf, de l'imprévu.

Oh ! livre charmeur, livre délicieux où se mêlent divers romans, livre de la fin — dont les « épreuves » furent corrigées par un auteur aux cheveux blancs comme une belle neige — journal qui confesse les débuts, les premières années d'une haute et noble existence littéraire, livre ami qu'on quitte pour le revoir, pages d'aimable et imagée causerie ! Pour le dernier des Goncourt, la joie doit être douce — amère aussi, hélas ! j'y songe, et mêlée de tristesse — de recommencer, une heure, au parcours des années racontées une jeunesse inquiète, dédaignée, un âge mûr aux longs efforts sans récompense, avec, autour du front — vue par les lettrés et les artistes de la nouvelle génération — une auréole de gloire tardive aux pâles resplendissements de matin, mais qui sont d'un délicat coucher de soleil.

# EN VOYAGE

## I

### INDIAN AND COLONIAL EXHIBITION

21 octobre 1886.

Londres. Deux heures du soir.

A travers une capitale gigantesque, — en un brouillard tenace, ayant parfois de pâles tons vieil or, qui voilait à demi un peuple de maisons noirâtres, çà et là une populace, d'un flottement de brume, coiffait les dômes, les clochers, les tours, cravatait les reverbères, mettait un caleçon aux colonnes commémoratives, — je vagabondais depuis le matin, les yeux un tantinet las d'une nuit sans sommeil passée en chemin de fer et en bateau, au plein d'une tempête, — ainsi qu'en un rêve.

Un mouvement inouï ; — pour le promeneur,

le sentiment, la sensation presque de gens autour de lui, tous très affairés ; — une activité étrange, régulière, placide, sans fièvre ; — des cabs filant à une vitesse ignorée des fiacres parisiens ; — des silhouettes comiques de policemen ; — des types extraordinaires de cochers, de pauvresses, de commissionnaires, d'ivrognes ; — par ci par là, la tache gaie des petits cireurs de bottes en veste et casquette rouge ; — les traversées subites de trains à côté de vous ou sur votre tête ; — et toujours le brouillard. A la longue, rien de pesant sur l'esprit comme ce spectacle, pourtant d'une suprême modernité, d'une action tumultueuse, en ce décor de vapeurs, de quasi-ténèbres.

Le ciel semble aplati sur les toits, crevé par les cheminées, ciel épais, jaunâtre, grisâtre où, quand il s'éclaire un peu, plane le croisement de nombreux fils de télégraphe et de téléphone. Une cité d'ombre sous une toile d'araignée ; mais, en ce jour malade et crassisnant, dès l'aube pareil au crépuscule d'un automne triste et boueux, se manifeste formidablement — incessante, infatigable — la vie commerciale.

Londres. Trois heures du soir.

La pluie continue, tantôt pluie, tantôt bruine, pour varier. « Si nous allions sous Londres ? il

y aura plus d'air », propose un ami. A la station de Gaver street, en face, nous prenons nos billets pour l'exposition indienne et coloniale. Je ne respire guère plus dans les tunnels du Métropolitain ; une atmosphère charbonneuse, ardente, surchauffée, suffoquante; on aperçoit, d'intervalle en intervalle, en regardant à travers la vitre levée des portières, briller, en un panache noir qui se disperse, des escarbilles embrasées.

Comme sir *** célèbre la beauté des admirables choses entassées dans les galeries que nous allons visiter, je songe à ces contes orientaux où des génies vous emmènent par des souterrains en des palais merveilleux. Ici, le fantastique n'est pas rococo, certes ; pour talisman un ticket de chemin de fer, aller et retour. Plus de jets de flamme, comme au Lyceum-Theatre. lorsque Méphistophélès, M. Henry Irving, entraîne Faust sur la cime du Brocken. Dans le bruit des sifflets de locomotives, parmi l'éparpillement de fumée, une foule, sans que personne s'en occupe, aux différents arrêts monte ou descend. Sortis enfin du compartiment où nous étouffions, nous nous engageons — coudoyés par une multitude qui vous donne l'impression d'être un flot dans l'onde d'un fleuve rapide — dans un dernier souterrain, aux murs de briques blanches vernies où s'irradie la

lumière électrique; nous marchons assez longtemps, et nous arrivons à trois tourniquets.

Quelques pas encore, et les tableaux successifs tiennent de la féerie. Oui, sir John Bull.

Derrière des portes grandioses, des arcs de triomphe pittoresques, très caractéristiques de chaque race; c'est l'Inde, c'est l'Océanie; ce sont des contrées, des civilisations évoquées. Comtment décrire tout cela? Le catalogue lui seul esun fort volume; et je griffonne à la hâte, au crayon, un simple croquis.

On est transporté tout à coup par delà les mers, les océans, — et, pour le cerveau un peu imaginatif, surgissent, en la splendeur de lourds soleils, les pagodes, les maharajahs, un grouillement de bronze humain sur une terre primitive, féconde jusqu'à la monstruosité, — les chasses au tigre, à l'éléphant, les jungles, — les bayadères, au ventre caressant, en des demeures « soie et or », — les édifices bizarres, imposants à la fois par leur grandeur brutale et par la plénitude, en chaque partie d'un travail de fini excessif. Pour les étoffes riches et fines, pour les cachemires comme pour les monuments, c'est la même patience indoue d'ornementation.

Le Canada, avec ses fourrures. — l'Australie

avec ses mines d'or, — Ceylan, l'île paradisiaque, aux végétations colossales, d'après certaines légendes hiératiques, berceau du monde, — le Cap, toutes les possessions anglaises défilent à mesure devant les yeux intéressés; puis, soudain, on pénètre dans un coin reconstruit du vieux Londres, avec ses rues étroites, ses maisons de bois comme encore à l'époque de la reine Élisabeth; ses enseignes avançantes—et, dans un post-office, l'anachronisme de petites lampes Edison. C'est au milieu de cette « exhibition », à laquelle ont participé tant de nations lointaines et tributaires, un signe orgueilleux de la puissance britannique travers les siècles, d'accaparement continu. Ce quartier ressuscité, au cœur de cette exposition indienne et coloniale, sir John Bull, prouve — et le compliment ne te fasse faire la grimace! — ce que peuvent l'initiative et la persévérance d'un peuple appuyées sur un régime régulier, une bonne constitution : roastbeef and beefsteack.

Un peu de fraîcheur. Nous sommes arrivés sur une terrasse d'où on descend, par quelques marches, en un jardin plein de nuit. Éreintés par notre course à travers les cinq parties du globe, nous nous accoudons à la balustrade de pierre; c'est aussi pour nous reposer de la lumière élec-

trique, ici familière, qui partout a remplacé le gaz. Dix secondes, pas plus. Le jardin s'est étoilé de milliers de clartés blanches ou rouges. Dans le feuillage sombre, à présent visible, des grands arbres que l'hiver commence à dénuder, c'est une palpitation étincelante, subite et infinie, de lueurs. Jusqu'aux plus hautes cimes, le long des branches, elles scintillent, fleurs magiques écloses encore, tout près de nous, parmi les bouquets de pourpre des géraniums.

Et, à deux endroits du ciel, dans le brouillard, le « fog » un peu diminué, sans qu'on puisse distinguer ce qui les supporte, d'autres lumières électriques Les gerbes éployées, retombantes, de très hautes fusées, dans les feux d'artifice, c'est presque l'effet ; un rêve suspendu, l'immobilité de l'éblouissement.

Une miss, élancée et grassouillette, d'un charme de délicate élégance, s'est accoudée non loin. Elle est seule, et, en une expression de doux visage qui marque autant de lassitude que de songe, elle regarde ce jardin d'étoiles. Blonde, d'un blond pâle, les cheveux frisotants, retroussés et noués sur la nuque, le regard qui paraît d'un corps ignorant, elle sourit à on ne sait quoi, quelque pensée errante de jeune fille ; mais, surtout,

la bouche est adorable, rose, lilliputienne, de chair neuve, miniature savoureuse.

Savoureuse! Pour quel inconnu?

Parfois un plissement de dédain aux commissures, elle a, cette bouche exquise, une dualité d'expression, caractéristique de la jolie femme anglaise : la lèvre inférieure, — sans être lourde, aux promesses sensuelles, — est attirante, semble même s'offrir ; la lèvre supérieure, au contraire, gentiment arquée, surélevée, d'une fierté, d'une dignité de lignes qui marque la race, — commande le respect à l'amour.

Ah ! les plus grands philosophes sont certainement de cet avis, à leur tête l'abbé de Jouarre, M Ernest Renan (qui, entre parenthèses, à son âge, devrait songer seulement à l'érection de sa statue).

Une bouche mignonne, délicieuse antithèse, en même temps grisante et altière, — c'est suffisant pour faire oublier à un flâneur le brouillard qui, six mois de l'année, à Londres, une cité d'ombre, sous une toile d'araignée, voile à demi un peuple de maisons noirâtres, çà et là une populace, d'un flottement de brume, coiffe les dômes, les clochers, les tours, cravate les réverbères, met une capote aux colonnes commémoratives.

## II

### SALVATION ARMY

*Figaro*, 7 septembre 1885.

Certes, elle a prospéré, cette Armée du Salut, depuis le jour, il n'y a pas plus de vingt ans, où, M. William Booth, pasteur de l'Église Wesléyenne, convaincu de l'entraînement de sa parole et mécontent de n'être point nommé évangéliste, se mit à prêcher au milieu d'un terrain vague donnant sur une des principales rues de la Cité. Bientôt, dans son auditoire de vagabonds, d'ivrognes, de fainéants, de voleurs et de filles, il choisit les convertis et les envoya pour enseigner à leur tour, pour chercher des âmes dans les bars, les prisons, les bouges, les maisons particulières et publiques. (Tous les systèmes de propagande sont bons, réunions dans les théâtres, les salles de concert, les casinos ; emploi du langage coutumier, même obscène, des auditeurs ; cantiques adaptés

sur les airs en vogue : le « Stabat mater » sur un refrain de Paulus).

Et aujourd'hui M. Booth est général d'une véritable armée comptant 3,000 officiers payés, avec quartiers généraux à Londres, Paris, Stockholm, en Amérique, aux Indes, en Afrique et en Océanie, à Melbourne et à Christchurch ; il possède deux douzaines de journaux, dont l'un, *War Cry*, tire à quatre cent mille. Les frais de M. Booth, en Europe seulement, dépassent par an un demi million. Il est juste de dire que les recettes, quêtes, souscriptions, dépenses sont sous le contrôle de MM. Josiah Beddows et fils, vérificateurs publics. Mais il n'est pas nouveau qu'il est avec le ciel des accommodements.

*Le chef d'armée, M. William Booth, est-il rétribué?*

Non, dès le début du mouvement, le Seigneur a pourvu à l'entretien de M. Booth.

(*La vérité à l'égard de l'Armée du Salut*, p. 10.)

C'est vague, comme explication. Il était pauvre, avant. En tout cas, il vient de s'offrir récemment une garde royale : les soldats ont un casque blanc, une tunique écarlate, un pantalon bleu, un pardessus, un havresac, une lanterne à la ceinture et une bouteille d'eau en bandoulière. Près

de deux cents de ces reîtres de la foi, commandés par M. Herbert Booth, à cheval, sont partis, l'autre semaine tambours en avant, musique en tête, pour conquérir York, Nottingham, Bradfort, Sheffield ; ils campent sous des tentes et mettent le siège spirituel devant la ville. Comme dirait Daubray, c'est immense !

A Jersey, le mois dernier, j'ai voulu connaître ces étranges salutistes. L'endroit était propice. A Londres, leur organisation est trop vaste pour être aisément saisie ; en France, elle est encore embryonnaire. Dans une île étroite, on voit mieux. Quoi de plus tentant que de les étudier sur cet archipel, où leur nombre progresse d'une façon si curieuse, où ils ont quatre locaux à Jersey et trois à Guernesey ?

Je n'ai rien trouvé de plus simple que d'entrer dans leur esprit, de suivre leurs réunions.

Et c'est dur.

Le dimanche, de l'aurore à la nuit, est entièrement à la prière, à la sanctification ; deux fois dans la journée, ils traversent la ville, en forcenés ; ils se confessent en public, sur les places, s'interrompant pour entonner des hurlements. Il

n'y a pas d'autre mot. Le soir, ils devraient avoir le gosier abîmé; non, ils sont contents de chanter, comme des méridionaux, aux fêtes de village, dans les farandoles. Et, la semaine, vendredi excepté, l'Armée du « chahut » sort encore dans les rues de Saint-Hélier, avec drapeaux et grosses caisses; d'une voix de stentor elle braille ses hymnes sur une cadence de goguette. (Mes serviteurs chanteront dans la joie de leur cœur, Ésaïe, chap. 65, vers. 14).

Dans Chevalier road, au quartier des officiers (la capitaine et la lieutenante sont gentilles), j'ai rencontré un remarquable type, M. Guerrey. C'est un homme de biens — qui les consacre à l'armée. Grisonnant, les paupières baissées avec une humilité sournoise, lèvres pendantes, presque toujours les mains jointes, de loin en loin le pied butant en avant, un peu ataxique, et, quand il desserre les doigts, ayant des gestes de maniaque, il entreprit de me convertir.

Souvent, le matin, il venait me lire la Bible et m'exhorter : « Mon cher ami, celui qui confesse ses fautes et les délaisse en obtient miséricorde... » J'essayais de tirer de lui quelques détails, par exemple sur le traitement des officiers. Il répondais, les yeux à demi clos : « Je ne m'occupe pas

de ces choses... L'impie n'obtiendra pas la vie éternelle, mais il verra la colère de Dieu. » Je continuais ma toilette ; et lui, sans doute pour prévenir une impatience, répétait de temps en temps :

— Jésus a dit : « Je ne mettrai point dehors, en aucun cas, celui qui vient à moi. »

Des affiches avaient été placées sur tous les murs :

SOUTH SUNNY SINGERS

*Are Coming*

« Les chanteurs ensoleillés du Sud sont arrivés. » M. Guerrey m'apprit que l'amiral Foster les avait amenés sur un yacht de la marine du Salut, pour une assemblée solennelle, le lendemain. Et j'allai avec lui, à cinq heures, visiter le navire ; sur la cheminée de la machine, dans une étoile, éclatait le devise de la secte nouvelle : *Blood + fire.*

L'amiral, un brave homme, très jovial, vieux marin de grade inférieur, fier de ses galons d'or, était assis devant un lunch, du thé, des sandwiches, des raisins, en face d'une exquise jeune fille brune, les cheveux en bandeaux, à la vierge. Il

nous reçut, la joie épanouie sur le visage ; on échangea d'énergiques et banales poignées de mains. « En voilà un qui est bien sauvé ! » s'exclamait M. Guerrey, désignant l'amiral, l'ancien matelot. Après ces démonstrations, je demandai à la jeune fille depuis combien de temps elle était convertie. Elle, d'une voix très douce :

— Depuis vingt mois.

— Que faisiez-vous auparavant ?

Comme elle hésitait, M. Foster me dit :

— Elle était dans la prostitution.

Ensuite, on monta, pour la prière, sur le pont où se trouvaient, avec l'équipage, des salutistes jersiais. Debout au bord du quai, une centaine de flâneurs, ouvriers, femmes, enfants, nous regardaient en riant. L'amiral, agenouillé sur la dunette, la capitaine, la lieutenante alternaient leurs oraisons et leurs prêches. Dans l'intervalle, les pistons faisaient rage.

Un personnage à peindre, c'était l'homme à la grosse caisse, avec sa face sauvage, son chapeau de feutre bleu et rouge, le torse dans un maillot violet sombre où était brodé en jaune :

*Salvation navy.*
*Love one another.*

Prosterné sur son instrument, il poussait des

soupirs des plaintes que, de temps en temps, il ponctuait d'un « zim boum boum ! » La petite capitaine termina ainsi son sermon : « Christ est mort sur la croix pour nous racheter, et vous devez lui dire merci... C'est si simple, qu'un imbécile comprendrait... » Alors, l'homme à la grosse caisse se mit à pleurer.

Des « zim boum ! » accompagnaient ses sanglots.

L'assemblée solennelle eut lieu, Belmond street, dans le grand local. L'admission coûtait six pence. A la porte, je les payai au concierge, sorte d'halluciné à barbe hirsute, au teint de bistre aux yeux luisants, tel qu'on imagine un martyr ou un nihiliste. La salle était pleine de monde ; rien sur les murs, si ce n'est quelques inscriptions ; au fond, des bancs en gradins. L'amiral, au premier rang y trônait entouré de la capitaine, de la lieutenante, vêtues de noir, de sergents et de soldats en jerseys rouges. M. Guerrey m'invita à m'asseoir près de lui ; des pistons et deux grosses caisses jouaient une musique d'enfer.

— A quoi sert donc cela ? et j'indiquais une double ficelle traversant l'église d'un bout à l'autre.

— A expliquer, mon cher ami, comment vous serez sauvé.

Après un cantique à se boucher les oreilles, M. Foster se lève et raconte comment jadis un vaisseau, sur lequel il était, échoua près des côtes, au milieu des rochers. Tous auraient péri certainement ; mais du rivage on put, avec un arc, envoyer une corde. puis établir un va-et-vient auquel on suspendit un seau en toile goudronnée où, tour à tour, chaque naufragé se jucha pour être emmené à terre. L'amiral s'exprimait sans art, en mauvais anglais, en patois du Devonshire. C'était bien un simple d'esprit, ce qui n'est point blâmable. (Pierre et Jean étaient des hommes sans lettres et du commun peuple. *Actes des Apôtres*, 14, 13.)

Au courant du récit, il sort de sa poche une poupée habillée en matelot et un seau minuscule; il met cela dans ceci, et le sauvetage commence. Tous les regards sont fixés ardemment sur ce frêle appareil, comme s'il y avait danger de mort. Enfin, la poupée arrive à l'extrémité de l'église ; des « alleluia ! » joyeux s'échappent des poitrines oppressées ; on chante en signe d'allégresse en frappant des mains. Et dix matelots sont sauvés de la même façon ; en dernier lieu le capitaine.

Chaque fois, l'amiral, la face haute en couleur, respirant le bonheur de vivre, répétait :

— Comme Jésus m'a fait échapper aux tombeaux de la mer, de même, si vous l'implorez, il vous tirera du péché.

— Vous aurez la grâce, me souffle mon voisin, M. Guerrey ; vous serez sauvé ainsi.

— Par des « seaux » ?

Ma riposte lui prouve que je ne suis pas encore convaincu. Il communique son impression à un des soldats, un petit jeune homme blond et poupin, qui se dresse et dit de prier Christ, car il y a une âme hésitante à conquérir. La foule s'agenouille, et, — tandis que M. Foster adresse au ciel une invocation, — des salutistes, sur l'estrade, gémissent, le front dans la poussière ; un musicien, le trombone, se tord dans des convulsions épileptiques ; un sergent, une façon de colosse, fond en larmes. Suis-je à Charenton, avec les fous furieux, dans la septième section ? Je pense aux démoniaques du moyen âge, aux possédés de Loudun, au cloître Saint-Merry ; j'ai envie de m'évader. Ce sont des figures hagardes, prunelles dilatées, lèvres tremblantes d'énervement, des extases, des cris. Je m'en vais ; alors la capitaine vient à moi, et, très impérieusement, m'ordonne de me mettre à genoux.

— *To morrow, my dear miss.*

« Oui, demain », et, sur son insistance, je lui déclare que je n'ai pas encore été touché suffisamment par sa grâce ; je cite le Livre de Job chap. XXXIV, vers. 32 : « Montre-moi ce que je ne vois pas. » Sans rougir, elle me demande si je reviendrai et m'offre une photographie de la maréchale Catherine Booth. Je m'emballe :

— Oh ! Elle est ravissante, fine, jolie...

La jeune fille (et cela prouve qu'un appui vient de la foi, n'importe laquelle) eut, dans l'ingénuité de sa croyance, une simple et grande réponse :

— C'est une chrétienne...

Quelques jours plus tard, rentrant après le bain et une courte promenade, je rencontrai, à ma porte, M. Guerrey, toujours traînant du pied ; il me présenta deux messieurs en uniforme qui l'accompagnaient, le colonel Clibborn et le major Becquet. Le colonel, svelte, bien découplé, d'aspect intelligent, aux airs de Don Quichotte, commande, au nom de M. William Booth, en France et en Suisse. Visitant les îles de la Manche, on lui avait parlé de mes dispositions.

« N'est-ce pas qu'il ferait, comme vous, un bon officier ? » leur dit M. Guerrey avec son sourire de vieille baderne.

Je demandai à M. Clibborn :

— Il faudra donc que je renonce à écrire? Plus de chroniques, de livres ?

— Non, mais changez de sentiments. . La main tendue, c'est l'amitié ; le poing fermé, c'est le meurtre ; tout dépend de la manière de se servir d'une même chose... Voyez cette plante ! Le soleil, l'air, tout lui profite ; morte, le soleil la desséchera, l'air la pourrira... Et les rapports qui régissent le monde physique sont pareils pour le monde moral. Si vous vivez avec Christ, votre œuvre sera saine ; mort, ce n'est que péché, que corruption...

Nous avons causé près d'une heure. M. Clibborn me renseigna sur l'armée, son origine, son développement ; et, discutant sur les principes, ses arguments allaient d'Aristote, de Platon à Jésus et à Paul. — Sur le point de nous quitter, après avoir pris rendez-vous à Paris, au quartier général, comme nous semblions parfaitement nous entendre, M. Guerrey, qui n'avait rien compris, me dit gaîment : « Nous serons sur les rochers, et les autres seront dans la mer. Amen ! amen ! » Je fis observer au colonel que ce n'était point chari-

table, Il haussa les épaules : « Lui, c'est Sancho Pança. »

A Paris, 187, quai de Valmy, un dimanche soir. La maréchale Booth, jeune, grande, blonde, vraiment jolie avec on ne sait quoi de non banal, les yeux, deux lueurs bleues, sa tête gracieuse englobée dans un chapeau cabriolet, en robe noire très simple, un unique galon d'or sur la manche, préside la réunion. La salle est comble ; mais plus de grosse caisse ; un harmonium suffit. Miss Booth entonne, d'une voix frêle et charmante ;

Jésus vint sur notre terre
Au péché faire la guerre.

Puis, sur l'estrade, les officiers pérorent tour à tour. C'est la bataille du salut. Le colonel (il doit y avoir quelque idylle avec la petite maréchale) disserte sur le remords : « Dieu, le gendarme du ciel, fera rencontrer à chacun de nous tous ses actes. » Après, c'est un sergent, au boniment de saltimbanque : « Chez nous, on n'est jamais en peine d'intéresser le public. Il y a toujours du nouveau... A présent, un petit cantique ! Pendant ce temps, on vendra le journal... Achetez deux, trois numéros plutôt qu'un !... Certes, si nous demandons de l'argent, c'est pour le dépenser, oui,

pour le loyer, le gaz... et le reste. » Sur ce discours de fumiste, il chante :

Nous allons, tout joyeux, au pays de la vie.

Une miss, très mignonne, timide, seize ans au plus, prêche ensuite :

— Mes frères, mes sœurs, oh! vous pouvez rire, être contents ; mais votre âme est seule, elle n'est pas avec Jésus, parce que quelque chose vous suit, c'est le péché... Une jeune fille pauvre, de Londres, était très malade. Un de nos lieutenants l'apprit et se rendit chez elle : « As-tu songé que tu vas comparaître devant Dieu et que tu seras seule ? Tu es si atteinte que tu vas mourir. » Mais elle se tourna du côté du mur... Comme le lieutenant continuait : « Ma mère, s'écria-t-elle. Je veux ma mère ! » Étant dans la chambre voisine, celle-ci entra. « Je veux que tu viennes avec moi devant Dieu !.. » Sa mère pleurait sans répondre ; l'agonisante suppliait ; alors : « Je ne puis pas, mon enfant ! » — Et cette jeune fille mourut toute seule... »

Un peu de musique, des cantiques encore, et il est compréhensible qu'un tel spectacle produise une exaltation dans les intelligences féminines ou populaires. La maréchale descend de l'estrade, s'avance vers la foule, l'exhortant avec des pa-

roles pressantes, l'adjurant de fermer les yeux (pour amener l'extase) et de se mettre à genoux. Le moment est presque grandiose.

— Approchez, pour vous joindre à nous, vous qui désirez être sauvés, approchez ! pendant que nous chanterons le verset :

> Venez, vous tous dont l'âme pleure,
> Cœurs fatigués...

Personne ne bouge. Miss Booth s'agenouille sur ses talons (elle avait l'air d'une gentille chatte accroupie) et elle clame : « O Seigneur, nous avons besoin de toi ! Fais quelque chose maintenant pour l'amour de ton nom ! Amène ici des âmes maintenant, et tu auras toute la gloire... Nous ne pouvons plus rien que prier pour elles... Seigneur, que ton esprit agisse ! »

L'invocation fut inutile, mais l'attention était très intense. Aucune d'elles ne vint, — mais beaucoup d'entre les femmes étaient impressionnées.

Après le départ des fidèles, je restai encore pour visiter les chambres des cadets ; cela tient du séminaire et de l'école militaire. — Si je ne fus pas converti, du moins mon noviciat ne se termina point comme celui d'un soldat anglais dont je me souviens.

Très ivre, il est abordé dans la rue, à Guernesey, par une troupe de salutistes qui lui racontent la mort de Jésus sur la croix pour le sauver, lui, « veste rouge » de la reine. Déjà fort ému par l'ale et le gin, il s'attendrit. On entonne un cantique de triomphe et on lui prend sa bourse (afin qu'il ne puisse boire davantage). Il laisse faire. Mais les salutistes veulent l'accompagner jusqu'à « l'antre de perdition, » la caserne. Le soldat ne veut pas ; si ivre qu'il soit, il comprend qu'il sera puni, s'il arrive flanqué de deux grosses caisses, et, derrière, cette bande hurlante. On le suit quand même ; alors, il cogne avec furie. Des passants se mêlent à la bagarre ; des yeux sont pochés ; les nez saignent.

Ce fut, d'ailleurs, tout le sang répandu.

Quel est l'avenir de cette armée ? En Angleterre, le peuple se passionne pour la religion ; en France pour la politique. Les salutistes vont au « local, » comme les faubouriens de Paris aux réunions révolutionnaires. M. William Booth a profité habilement de toutes les causes favorables. En Angleterre, les uns ont d'immenses fortunes et jouissent ; les autres, des multitudes, travaillent la semaine, et prient le dimanche. Quand, au lieu de prier, ils discuteront le socialisme dans les bars,

ce sera la fin des lords, de la royauté, l'écroulement d'une féodalité sur un pays libre.

De tout cela que sortira-t-il ?

A l'autre bout de l'Europe, le comte Tolstoï prêche la doctrine de Jésus, sans cependant reconnaître sa divinité. « Il a laissé sa plume de romancier, dit M. Dupuy ; vêtu en paysan, il manie la faux et la charrue ; entre les semailles et la fenaison, il évangélise. » N'est-ce point frappant en vérité, dans ces deux aristocratiques contrées opposées ce retour à l'Église primitive ? Comme le christianisme naquit dans la pourriture romaine, à l'agonie sommeillante et voluptueuse du monde antique, une secte, d'humbles, de déshérités, dont on se moque, pourrait donc devenir (c'est leur espérance). au commencement du siècle prochain, dans la décadence du monde moderne, la grande puissance religieuse ?

---

# LES POÈTES DU SOLEIL

## I

### FRÉDÉRIC MISTRAL

François Mistral, veuf de sa première femme et âgé de la cinquantaine, était au milieu des moissonneurs qui coupaient ses blés à la faucille ; des glaneuses ramassaient les épis échappés. Il remarqua une jolie fille qui restait derrière ses compagnes comme si elle avait honte ; c'était Délaïde Poulinet, le huitième enfant du maire de Maillane. Frédéric Mistral, le grand félibre provençal, naquit de leur mariage ; il grandit à la ferme, contemplant chaque année le labour, les semailles, la tonte, la fenaison, les vers à soie, les moissons, le dépiquage, les vendanges, la cueillette des olives, toujours ému par le spectacle des gestes

paysans. Il avait un peu dépassé la vingtième année quand son père mourut. Après avoir reçu les sacrements, comme les gens du « mas » pleuraient autour du lit, il rendit grâce à Dieu pour tout ce qu'il lui devait, puis, appelant son fils, il lui demanda quel temps il faisait; le jeune homme répondit qu'il pleuvait. « La pluie, répondit le patriarche, est un beau temps pour les semailles. » Et il rendit l'âme.

C'est absolument biblique.

Frédéric avait été mis à l'école de Maillane, mais il faisait tant d'escapades qu'on résolut de l'envoyer en pension à Avignon. Cela en 1845 ; il avait quinze ans. Au collège, son meilleur camarade fut Anselme Mathieu, depuis un des bons poètes provençaux ; son maître d'étude s'appelait Roumanille. — Mistral lorsqu'il était encore au mas paternel, entendit plusieurs fois des messieurs de la ville, employés du gouvernement, candidats aux élections, s'exprimer en français. S'il s'en étonnait, sa mère lui répondait :

« — *Aqueli son di moussu.* »

C'étaient des messieurs ; et il avait le sentiment d'appartenir à une race inférieure, de parler une langue méprisée. Roumanille composait un livre de vers provençaux : *les Pâquerettes*. Mistral eut

avec son « pion » l'idée que le dialecte provençal pouvait devenir délicat et littéraire ; tous deux se mirent à l'ouvrage. Il fallait débarrasser ce langage des termes grossiers, fixer, d'après les anciens chanteurs des cours d'amour, l'orthographe des mots. L'élève et le pion qui travaillent ensemble pour donner une littérature à leur province, n'est-ce pas un tableau touchant, vu de loin, quand ils ont accompli leur tâche, magnifiquement ?

Il fit ses études à Aix. En ce temps, Roumanille, alors prote, imprimait, à Avignon, les *Provençales*, recueil où Mistral et Aubanel publièrent leurs premiers vers. Quand il fut licencié en droit, Mistral retourna au mas. Son père lui dit : « Tu es plus savant que moi ; fais ce que tu veux. » Dédaignant d'être avocat, il géra la ferme et relut Virgile.

L'agriculture était simple.

Aujourd'hui, la moisson se termine en quelques jours ; jadis, elle durait un mois. Des crieurs annonçaient la nouvelle dans la montagne. « Nous faisons savoir que les blés sont mûrs du côté d'Arles. » Et des villages des Alpes les moissonneurs descendaient avec des tambourins pour les farandoles.

Dans ces paysages d'églogue, en surveillant son bien, Mistral, — un écrivain né aux champs et resté dans la saine nature, dont l'inspiration est ainsi plus proche des sources, un chanteur des bois, de l'amour véritable, des cieux et des cœurs purs, un enchanteur — prit à la pipée les vers de son premier poème : *Mireille*. Le soir, il les écrivait. Il souhaitait au plus que son nom fût discuté à Arles, comme Mantoue était l'ambition de Virgile.

Adolphe Dumas, chargé par M. Fortoul, ministre de l'instruction publique (combien d'autres après ?) de recueillir des chansons populaires, vint dans la Crau. On lui dit :

« Allez donc à Maillane. Il y a un bon garçon qui a un coup de soleil et qui fait des vers. Il vous donnera des chansons. » Adolphe Dumas, dès qu'il eut entendu les strophes de ce chant adorable, *Mireille*, fut enthousiasmé. Le livre parut, en 1859, à l'imprimerie Seguin. Lamartine en fit un splendide éloge ; Gounod en tira un opéra, qui fut représenté en 1864. Mistral appelle cette époque : « l'apogée de sa vie. »

Tous ceux qui contribuaient à cette renaissance de la langue se réunissaient souvent ; ils s'étaient nommés félibres, d'un mot provençal, disent les

uns, qui signifie docteur. Exemple : *li set felibre dé la lei*, les sept docteurs de la loi. — L'origine serait-elle le mot grec qui signifie philosophe ? Nulle part n'est resté mieux qu'au pays arlésien, jusque dans le type des gars superbes et des belles filles, le souvenir attique.

Sept ans après le premier, — en 1866, nouveau poème : *Calendau*. Succès moindre ; il n'y avait plus surprise.

Après ces deux poèmes, *Mireille*, *Calendau*, Mistral entreprit un immense ouvrage, un dictionnaire provençal-français embrassant tous les dialectes du Midi : *le Trésor du félibrige*. Lui-même sentirait-il le faible de son œuvre, puisqu'il a composé un dictionnaire afin que les lettrés, plus tard, puissent la comprendre ? Les vers de Virgile sont écrits dans une langue morte immortelle ; ceux de Mistral, dans une langue qui se meurt.

Dans les moments d'haleine, comme les érudits du seizième siècle se reposaient en inventant des strophes nouvelles, il édita chez Roumanille, en 1876, un livre de petits poèmes : *les Iles d'or*. Là se trouve un récit épique, un chef-d'œuvre : *le Tambour d'Arcole*.

Enfin, son troisième grand poème : *Nerto*. Qua-

tre mille vers octosyllabiques, divisés en sept chants, avec prologue et épilogue ; l'action, très rapide et très vivante, se passe sous l'antipape Pierre de Lune dernier pape d'Avignon, vers l'an 1400. Mistral y a mêlé à l'histoire la légende, que lui a contée un paysan, — d'une jeune fille, Nerte, que son père, le vieux baron de Pons a vendue à Satan. Elle est aimée par Rodrigue de Lune, qui lui dit vainement la chanson éternelle : « L'amour est un jet de soleil dans lequel, enivrées, deux âmes s'élancent en pleine lumière et se confondent inséparablement. »

Le poème est empli de ces trouvailles exquises.

On a plusieurs fois accusé Mistral de séparatisme ; on a eu tort. Il est certain qu'il a pu mettre, par aventure, dans ses paroles, l'exagération naturelle à un artiste. « Si, venant d'Avignon, je demandais le chemin de Maillane en français, est-ce qu'on me comprendrait ? » lui disait un publiciste allemand qui, selon l'habitude de sa nation, manquait de finesse compréhensive. « Malheureusement, » répliqua Mistral. C'était une boutade.

A ce sujet, cet été, nous promenant dans le grand jardin qui est devant sa maison, au bout

du village, Mistral m'expliquait son opinion :

« — J'aime la Provence comme j'aime la France ; c'est une petite patrie dans la grande. On a prétendu que je voudrais donner un successeur au roi René. Non, je voudrais seulement que l'enfant reçût une autre éducation, qu'on lui apprît son histoire locale. L'amour du clocher conduit au patriotisme. Les jeux gymniques mettaient des rivalités entre les petites villes de la Grèce ; cela ne les préparait que mieux à marcher — ensemble — contre leurs ennemis. »

Il dit encore, au courant de la causerie : « L'enfant, lorsqu'il est tout petit, sait les noms provençaux des choses, des plantes, des oiseaux. Un geai, pour lui, est un « darnagas. »... Puis, il va à l'école où on lui dit que c'est être mal élevé que de parler patois. Et on ne lui apprend rien de plus, en donnant à son esprit des ouvertures, des clartés sur tout. Il quitte l'école vers quatorze ou quinze ans et ne garde rien de ce qu'on lui enseigna... Les Grecs, les Romains, les Gaulois, Chilpéric et tout le bataclan, cela ne l'a pas intéressé comme si on lui avait raconté surtout l'histoire de sa province. Ne sachant même pas le tiers des noms français des choses qui l'entourent, il retombe ignorant comme avant, avec le sentiment de son infériorité. Il faudrait que chaque province

eût son orgueil. J'ai voulu écrire, moi, pour les habitants de ma contrée. »

Mistral le déclare au début de son premier poème, « car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des fermes. »

Grand, découplé comme un athlète, — sous un large chapeau de paille, les cheveux en arrière, le front large et haut, la moustache et la barbiche grisonnantes, l'œil d'un bleu profond comme le ciel qui était sur nos têtes, — l'air d'un poète, d'un beau moissonneur, Frédéric Mistral, parlait de la poésie provençale dans les allées, entre les buissons de roses, à l'ombre des hauts peupliers, où, sur une branche exposée au soleil qui brûlait, une cigale chantait.

Sa femme, qu'il a épousée à Dijon, en 1876, vint à nous. Blanche et brune, d'une beauté merveilleuse, cette Bourguignonne a la fière allure des femmes d'Arles, dont elle porte le costume. Elle a appris la langue provençale dans la grammaire du frère Savinien. La vieille maman, — la jeune fille qui glanait dans le champ de maître François, — se chauffe sur la porte, la vue très affaiblie, à l'éclatant soleil ; à l'heure du repas, elle ne s'assoira pas à la table du maître, mais elle mangera sur le seuil, selon la coutume d'Arles.

On est bien loin de Paris, des coulisses, des gommeux du boulevard, des poètes, des absinthés, des morphinées, du vice dans le rayonnement du gaz et de la lumière électrique.

## II

### THÉODORE AUBANEL

2 novembre 1886.

Théodore Aubanel, le plus jeune, le second en gloire de la trinité provençale, Mistral, Aubanel, Roumanille, vient de mourir ; et l'on pourrait dire que c'est un grand poète de moins si l'œuvre exquise ne devait survivre.

Quel brave cœur, Aubanel ! Imprimeur et libraire en Avignon, — imprimeur, s'il vous plaît ! de N. S. P. le Pape, de Monseigneur l'Archevêque d'Avignon, et de Monseigneur l'Evêque de Terracine, Sezze et Piperno, — il avait plaisir à fréquenter les sceptiques, les mécréants, pourvu qu'ils fussent artistes.

Oui, imprimeur, marchand de missels, de bouquins religieux, mais poète, mais gentilhomme, célébrant même volontiers son ancienne origine. Dans un de ses merveilleux sonnets, — liminaire

de son dernier livre : *les Filles d'Avignon* — il donne pour un de ses ancêtres un capitaine grec qui portait cuirasse au temps de Barberousse et qui, vingt ans, pourfendit les Turcs, conquit des Sarrasines :

De là vient que parfois de sang mon vers est rouge ;
Je tire de lui mon amour des femmes et du soleil.

En 1860, parurent des chansons amoureuses jusqu'à la tempête : *la Grenade entr'ouverte*. Aubanel choisit bien cette image d'un cœur qui saigne ; il y a dans ses poèmes des strophes frissonnantes.

Seize ans plus tard, il faisait jouer, sur le théâtre de Montpellier un drame d'une grandeur sauvage : *le Pain du péché*. Et, en 1877, il déclama, sur les marches des arènes d'Arles, debout dans le soleil couchant, aux cigaliers et aux félibres assemblés en fête cet hymne magnifique : *la Vénus d'Arles*. Tout est admirable dans la forme pure de cette ode, que voici tout entière, traduite vers par vers :

Tu es belle, ô Vénus d'Arles, à rendre fou !
Ta tête est fière et douce, et tendrement ton cou
S'incline. Respirant les baisers et le rire,
Ta fraîche bouche en fleur que va-t-elle nous dire ?
Les amours, d'un ruban, avec grâce ont noué
Tes longs cheveux sur ton front, par petites ondes frisés.

O blanche Vénus d'Arles, ô reine provençale
Aucun manteau ne cache tes superbes épaules ;
On voit que tu es déesse et fille du ciel bleu ;
Ta belle poitrine nous fascine, et, l'œil, plein d'éclairs,
Se pâme de plaisir devant les jeunes proéminences
Des pommes de ton sein si rondes et si pures !
Que tu es belle !... Venez, peuples, venez teter
A ses beaux seins jumeaux l'amour et la beauté !
Oh ! sans la beauté que deviendrait le monde ?
Luise ce qui est beau, tout ce qui est laid se cache !
Fais voir tes bras nus, ton sein nu, tes flancs nus ;
Montre-toi toi toute nue, ô divine Vénus !
La beauté te vêt mieux que ta robe blanche ;
Laisse à tes pieds tomber la robe qui à tes hanches
S'enroule, voilant tout ce que tu as de plus beau ;
Abandonne ton ventre aux baisers du soleil !
Comme le lierre s'enlace à l'écorce d'un arbre,
Laisse mes embrassements étreindre en plein ton marbre.
Laisse ma bouche ardente et mes doigts tremblants
Courir, amoureux, partout, sur la blancheur de ton corps !
O douce Vénus d'Arles ! ô fée de jeunesse !
Ta beauté, qui rayonne sur toute la Provence,
Fait belles nos filles et sains nos garçons ;
Sous cette chair brune, ô Vénus, il y a ton sang,
Toujours vif, toujours chaud. Et nos filles alertes,
Voilà pourquoi elles vont la poitrine découverte ;
Et nos gais jeunes gens, voilà pourquoi ils sont forts
Aux luttes des taureaux, de l'amour, de la mort.
Et voilà pourquoi je t'aime, — et ta beauté m'ensorcelle, —
Et pourquoi, moi chrétien, je te chante, ô grande païenne !

Ce fut de l'enthousiasme, du délire. Le poète, sublime dans le rayonnement d'un énorme soleil d'été moribond ; derrière lui le décor du théâtre romain, de ses arcades immenses trouées de lumière sur les ors et les feux de l'incendie du ciel;

tout autour, la foule qui applaudit, un peuple dilettante ; pour ceux qui furent témoins, c'est resté une inoubliable émotion.

Ce chef-d'œuvre — un des plus beaux de la langue romane — il nous le disait encore au printemps passé, dans l'île de la Barthelasse, après dîner, au bord du Rhône rapide, tandis que le soleil tombant dorait, en face, les tours carrées du château des papes, baignait au loin, — avant le crépuscule, à l'heure rose, — d'une lueur tendre, la cime du Ventoux.

Oh ! le soleil ! Avec des accents toujours nouveaux, Aubanel amoureux le glorifiait; la pourpre des soirs grisait ce poète comme un vieux vin. Lisez cette page splendide : *les Forgerons.*

. . . . . . . . . . . . . . .
On dirait, dans les nuages en lambeaux,
Que des maréchaux fantastiques
Frappent sur le soleil rouge.

Tantôt debout, tantôt ployés,
Dans le ciel les forgerons géants,
Au travail d'une ardeur farouche,
Forgent pour le jeune matin
Les rayons d'or, les rayons de diamant
Qui du soleil sont la couronne.

Étincelles, éclairs, gerbes de feu
Font un grand et terrible jeu :

La braise retombe en pluie ;
Tout brûle, la terre et le ciel ;
En fuite, les derniers oiseaux ;
Les arbres ont des charbons pour feuilles.

Sur les collines bleues, depuis un moment.
La lune épie doucement,
Comme une fiaucée craintive ;
Dans son beau sentier argenté
Il semble qu'elle n'ose pas monter
Tant l'éruption est formidable.

Les forgerons deviennent noirs,
Le marteau fatigue les bras,
La fumée enveloppe la flamme,
Et le soleil courroucé,
De l'horrible enclume renversé,
Se jette dans la mer qui hurle.

Certes, l'allure est superbe ; et Paris eut raison de saluer, à différentes reprises, aux fêtes de Sceaux, un tel artiste ;

il incline aujourd'hui vers le lit de mort sa couronne d'étoiles.

Aubanel — qui dédaigna le parler « franciman », celui de toutes nos provinces, et un peu celui du monde — était, d'une tendresse infinie, reconnaissant à Paris d'avoir écouté une poésie locale, si fière, si pittoresque, si brûlante ; et, cette gratitude profonde, il l'exprimait, en 1879, au courant d'un admirable discours :

« Ce grand Paris, qui fait tant de bruit, halète attentif aux chants que lui apportent les quatre vents. Toute voix, si humble et si modeste qu'elle soit, si elle est juste et bien conduite, arrive jusqu'à lui, et, si elle est d'un art véritable, si elle jaillit d'un cœur ému, Paris la trie entre mille, la chante, la rechante, l'épand, la fait bruire partout, et soudain la terre connaît la chanson et le trouvère... Au mois d'août, en Camargue, aux rayons du soleil, sur les aires, au milieu des cris des hommes, du rire des filles, du hennissement des chevaux, des coups de fouet, du galop enragé dans la poussière qui vole, sous la braise qui pleut, une noire petite cigale, pendue au bout d'une branche, déroule sa chanson. La chanson est grêle et le bruit est grand. Cependant, malgré le vacarme, en pleine fièvre, en plein tapage, elle se fait entendre. »

On le voit, si Aubanel aimait le soleil, s'il aimait la Provence, il aimait aussi Paris, la grande ville ; et, chaque année, il y venait passer quelques jours, serrer la main des amis, prendre un peu de fièvre. Il me souvient d'être entré, par hasard, il y a longtemps déjà, avec lui et Paul Arène, dans une brasserie du quartier Pigalle,

... lieu hanté par nos galantes promeneuses.
Alhambra de rapins, cathédrale d'enfer,
Où, crispée au plafond, une araignée en fer,
Étend sur neuf billards ses pattes lumineuses.

J'entends encore le poète, voyageur sage à face socratique, dire dans un box, devant deux gentils modèles qui n'y comprenaient qu'une harmonie : *la Vénus d'Arles.* Il semblait que ce hall parisien — où se tient chaque soir une vile foire aux baisers — s'emplissait à mesure d'amour véritable, de belles et nobles formes, de passion, de ciel bleu.

Le sentiment éveillé faisait, — en la double impression, — une plaisante et bizarre antithèse avec le milieu. Ainsi un groupe de statues antiques, de Vénus en marbre, adoration des siècles épris de leur grâce, en un décor peint par Manet.

## III

## LES FÉLIBRES DE PARIS

*Gaulois*, 8 juin 1885.

Un matin de juin, en 1878, nous partîmes joyeux pour Sceaux et Châtenay, joli village tout voisin (J'avais fait campagne pour fêter Voltaire à Châtenay, lieu probable de sa naissance). Un buste, presque vivant, du jeune Arouet était avec nous dans notre compartiment ; de chaque côté arrivait une odeur de printemps, de roses, de verdures mouillées.

Dans l'après-midi, par le chemin à travers blés, entre deux haies de peupliers, on s'en alla en pèlerinage, pour une aubade devant la maison du satirique, à Châtenay. Le soir on dansa à ce bal de Sceaux où Balzac fait s'éprendre d'amour l'orgueilleuse Mlle de Fontaine. Des lampions tremblotaient dans les feuilles, le ciel était plein d'étoiles.

Tandis que la fête se continuait gracieuse et gaie, pendant qu'on prononçait des discours sur l'ami de Mme du Châtelet, l'écrivain des contes, deux poètes s'échappèrent et s'en vinrent, dans le petit cimetière qui touche à l'église, allumer des lanternes vénitiennes tremblotantes—rouges, blanches, roses, — dans les branchages sombres des buissons de fleurs qui entourent la tombe du chevalier de Florian. Il le méritait, ne fût-ce que pour ce vers si humain :

Le bonheur triste et doux de faire des ingrats.

Florian, non dédaigné, eut ainsi, ce soir-là, une part minuscule de la gloire de Voltaire, qui aimait Florian, — le protégeait plutôt, car c'est une nuance — et lui donnait un méchant diminutif. Et c'est pourquoi, l'année suivante, des gens s'intitulèrent « félibres de Paris » et, en octobre, vinrent fêter, dans la jolie petite ville de Sceaux, celui que Voltaire appelait : « Florianet. »

Il a pourtant une note originale, Florianet. Ses romans paraissent fades aujourd'hui, mais il faut se reporter à ceux de Mlle de Scudéry. Les bergers du chevalier sont plus naturels ; ils ne comptent plus fleurette aux bergères sur les bords du Tendre, mais sur les bords du Gardon.

Cependant, tout cela est passé de mode comme les robes à paniers, et la reine Marie-Antoinette disait, avec un peu de raison et un peu d'esprit :

— Quand je lis M. de Florian, il me semble que je mange de la soupe au lait.

Il fut un cigalier avant l'heure. Mais, né dans le Midi, s'il vécut à Paris, sa pensée fut toujours aux contrées ensoleillées où chante la cigale. Et il fut aussi « félibre » puisque, pour une de ses idylles, il a composé une chanson provençale : *La Cansoun d'Estello.*

Fabuliste aimable, conteur attendri, auteur dramatique gracieux, Florian fut un petit poète d'une époque dont les peintres sont Watteau et Boucher. Quelqu'un a écrit, ne songeant qu'à la cour et à Trianon, qu'il faudrait avoir vécu pendant les dernières années qui précédèrent la Révolution, pour sentir le charme de vivre. Florian fut le chantre insouciant de ce temps ; il vécut tranquille chez le duc de Penthièvre, et, s'il fut commandant de la garde nationale de Sceaux, il fut aussi emprisonné à cause d'une correspondance avec un émigré.

Quoi qu'il en soit de Florian, Théodore Aubanel donna son prestige à cette première fête ; il prononça, en sa langue provençale, un superbe dis-

cours : « Ce grand Paris, qui fait tant de bruit, halète, attentif aux chants que lui apportent les quatre vents... »

Plusieurs fois, les félibres ont recommencé la même promenade dans la banlieue parfumée (Sceaux a bien les plus jolis horizons des environs de Paris. Les maisons apparaissent, d'ici, de là, perdues dans la verdure). Ils ont vu là des occasions de renouveler les parties de « bastidon » provençales ; et ils n'en ont pas raté une.

En 1884, Mistral vint à Sceaux « boire du lait »; le poète fit justice, en son parler éloquent, de certains reproches de séparatisme. « C'est dans la langue provençale que le conscrit des bords du Rhône, que le tambour d'Arcole jette son dernier cri sur le champ de bataille. » Et il célébra le pays de France, la grande Patrie.

Hier, nouvelle assemblée des Méridionaux, cette fois sous la présidence de M. Vasile Alecsandri, ambassadeur de la Roumanie et son premier poète. Félibres, cigaliers, sartaniers, couronnaient le buste de Florian ; ils ont visité le domaine de Chateaubriand, la maison de Voltaire; le soir, après le banquet, dans le parc illuminé, bal, retraite aux flambeaux, farandoles.— D'heure en heure, des trains retournent à Paris. Les vieilles

chansons provençales, aux refrains, sont reprises en chœur. Chacun emporte des brassées de fleurs; on s'en va dans un parfum d'œillets, de syringas, de roses, de lilas.

Et, l'an qui vient, ce sera tout pareil ; c'est bien monotone.

Le « Félibrige » qu'est-ce que cela veut dire ?

Les uns tirent le mot du grec, les autres de l'hébreu ; le plus probable est qu'avant cette seconde moitié de siècle il ne signifiait rien du tout. — Quand Mistral, Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu et d'autres voulurent donner un nom à la renaissance de la langue d'oc, ils se réunirent sous une tonnelle de village, au bord du Rhône. Comme ils discutaient, de l'autre côté du fleuve, dans les flammes rouges du soleil s'écroulant, une femme marchait, droite et svelte comme une déesse grecque, portant sur sa tête un fagot de branchages. Elle chantait, en rentrant à la ville, le long du fleuve. Ses paroles, en passant sur le Rhône vers l'autre rive, étaient entraînées par le vent. Des syllabes arrivaient toutefois par intervalles, sons incompréhensibles du refrain : *Félibres*. Cela devint leur nom.

Ils ont fait parler d'eux, ces poètes-paysans,

Leur talent les a élus titulaires de quatre maintenances : Provence, Catalogne, Aquitaine, Languedoc; et ils publient un almanach. Un jeune homme enthousiaste et distingué leur a donné un organe officiel : *la Revue félibréenne*. Mistral est dieu, Paul Mariéton est son prophète. Il consacre un quart de son existence (le reste à quoi donc?) à célébrer un tas de rimeurs secondaires. Il faut mettre à part deux maîtres : Mistral, Aubanel.

Mistral est, en vérité, un très grand artiste, et il le serait dans tous les pays ; il a conscience, au reste, de sa valeur et de sa gloire lui qui, dans une causerie faite au Cercle artistique de Marseille, le 25 novembre 1882, désignait ainsi les provinces dont il est le chef littéraire : *l'imperi dou souleù*. Empereur du soleil, soit ; — à Montmartre, on l'appelle « le garde champêtre. »

Aubanel est le premier des félibres avignonnais. Souvent de gais compagnons, Pierre et Antoine Grivolas, peintres des chrysanthèmes frileux, des œillets rouges, des roses mousseuses, des grands lis, — Mathieu, Roumanille, Gras, se réunissent avec lui dans l'île de la Barthelasse, pour boire, chanter des vers. On aperçoit en face le Ventoux, dont le soleil rose les cimes ; aux

pieds des convives, le fleuve roule ses eaux rapides, la nuit s'étend : « Du gothique Avignon, tourelles et tourillons font des dentelles dans les étoiles. »

Félix gras a composé deux poèmes, deux « gestes » : *Li Carbonié, Toloza.*

C'est remarquable d'achever de pareils travaux. Républicain, il a lâché la politique depuis qu'il a vu qu'elle ne lui rapportait guère. Il a l'air d'un roi maure ; mais il est juge de paix.

Anselme Mathieu, c'est une cigale, un lézard qui se chauffe au soleil. Pauvre comme Job, charmant, il possède à Châteauneuf, des vignes qu'il cultive ; il aime la beauté des femmes, la lumière, il s'abandonne sans souci à la joie de vivre.

C'est le type du troubadour.

Bonaparte-Wyse est né à Waterford, en Irlande, de sir Thomas Wyse, ambassadeur de Grèce et de la princesse Lœtitia, fille de Lucien Bonaparte, le frère de Napoléon. Il a apporté au félibrige son imagination cosmopolite ; c'est lui qui a inventé la cérémonie de la coupe, les phrases sacramentelles commençant et terminant les ban-

quets, enfin le côté « pontifical. » William Bonaparte-Wyse est prince ; ça ne l'empêche pas d'être bohème.

Roumanille, libraire à Avignon, est le plus ancien des félibres. En 1847, il publiait ses premières poésies : *Li Margarideto*. De jeunes et vaillants gârs l'ont suivi. Mais il est surtout original dans ses contes.

Auguste Fourès, de Castelnaudary, toujours habillé de noir (il porte le deuil de ses aïeux albigeois ; il insulte chaque jour Simon de Montfort), est, avec Xavier de Ricard, pour le fédéralisme ; il demande l'indépendance du Languedoc. De loin en loin, dans ses vers, on peut rencontrer une image pittoresque ; ainsi la silhouette d'une semeuse de maïs, belle-fille au cou poussiéreux, aux pieds nus, qui pense à la récolte, « l'œil vif comme une étoile et les deux mains plantées sur les hanches. »

L'abbé Joseph Roux, un curé de campagne, en Limousin, une sorte de géant, a dans son œuvre des pages remarquables. Quelqu'un qui passait par la Corrèze entendit parler d'un prêtre qui composait des chansons patoises ; il fut tout sur-

pris de rencontrer, dans un petit presbytère, un grand poète ; et, à son arrivée à Paris, il trouvait chez lui onze kilos de manuscrits envoyés par l'abbé. « Germe obscur, reste sous terre. Pourquoi vouloir éclore et fleurir ? Tu rêves de soleil, de brise, de rosée ? Hélas ! le soleil brûle, la brise tourmente, la rosée accable et souille. Au grand jour, le trouble t'attend, non la paix ; la douleur, non la joie ; et, si quelque gloire t'est promise, elle sera vaine et courte... Reste sous terre, germe obscur. » Cela n'est point sans grandeur. Avec Schopenhauer se rencontre un curé de campagne, qui souffre à pousser des cris.

Roumieux, c'est le boute-en-train de la bande ; les jours de fête, à Beaucaire, il endosse un costume bizarre de consul d'Espagne ; c'est le bouffon, c'est le « fumiste » qui se rencontre dans tous les groupes littéraires ; il est adoré d'une foule de portefaix, car il a raconté l'histoire des farces de l'un d'eux, *Jarjaille*, pour entrer au paradis. Il a été l'ami connu d'une félibresse, dont tous les poètes méridionaux ont chanté la pureté. Roumieux, d'ailleurs, répète volontiers : « *Se touti mi bastar fasien la farandole, farié lou tour d'Avignoun.* — Si tous mes bâtards faisaient la farandole, elle ferait le tour d'Avignon. »

Ce sont là les grands hommes du félibrige, à part trois ou quatre oubliés, Charles de Tourtoulon, un des plus acharnés défenseurs de l'idée latine (*qu'ès aco ?*) ; Prosper Marius, dont le pittoresque livre de vers, *Ronces et Gratte-culs*, est magnifiquement illustré par une douzaine de maîtres peintres parisiens ; M. de Berluc-Pérussis, qui ressuscite la tradition des gentilshommes érudits. — Ils sont fort tranquilles, chacun, dans le coin de sa province, et le public les ignorerait complètement s'il n'y avait pas les félibres de Paris. Ah ! ils font du bruit, ceux-là ! Dans les villages exquis des environs, sur le boulevard même, ils se promènent, battant le tambourin, jouant du fifre.

Leur président, Paul Arène, est pourtant bien paisible ; mais les autres font du bruit pour son compte.

Arène ?

Vous le connaissez bien ! C'est le narrateur menu qui cisèle la prose, comme Benvenuto Cellini un pommeau d'épée. Maigre, anguleux, petit, sec, la barbe en pointe, les yeux malicieux et fins, c'est Jean des Figues lui-même. Son père et sa mère, s'en allant à leur champ, à l'aube, emmenaient toujours avec eux le gamin, sur leur âne Blan-

quet. Dans la campagne, pas un seul arbuste. Après midi, à l'heure de la sieste, on se reposait à l'ombre de l'âne ; le père et la mère à l'ombre du ventre, Jean des Figues, à l'ombre de l'oreille droite. Une fois, songeant à l'âme universelle, l'âne, qui sommeillait aussi, remua son oreille droite. L'enfant, exposé au soleil, en reçut un rayon dans le cerveau. Et c'est ainsi que Paul Arène devint poète.

Pourtant de l'autre côté de la quarantaine, — il n'a pas écrit beaucoup, beaucoup ; mais c'est ravissant, d'une clarté attique, d'une émotion discrète, d'un style sobre et plaisant, d'un dilettantisme ingénu, c'est plein d'enjouement subtil, de grâce narquoise.

Ce poète, venu de Canteperdrix (Sisteron), adore Montmartre ; il s'y égare souvent jusqu'au coucher des étoiles, des vraies. Il y a d'ailleurs habité, rue Véron, dans une maison d'artistes. — Là, sur le même palier, demeurait un dessinateur de petites femmes mignardes et de pierrots macabres ; ils voisinaient ; le poète prêtait au peintre (c'est Willette) quelques ustensiles pour son ménage. La première semaine, ils eurent une discussion très violente sur Grévin que le débutant niait avec une conviction très comique. Aussi bien Jean des Figues vite y coupa court :

« — Avant de discuter davantage, mon cher... tâchez de me rendre mon petit balai ! »

Quant aux autres, pourquoi les nommer ? Ce sont de braves garçons qui se croient atteints d'un coup de soleil ; c'est l'excuse de leur enthousiasme, de leur exubérance. Ils jouent aux députés, comme le disait, avec son esprit, Paul Mariéton, le prophète, l'apôtre. Ils se réunissent, plusieurs fois par mois, au café Voltaire ; ils ont des vice-présidents, des trésoriers, des secrétaires ; ils nomment des commissions, des sous-commissions ; ils discutent avec un « assent » terrible et des gestes encombrants qui battent l'air comme des ailes de moulin, pour savoir s'il faut répondre ou non à un article. La proposition est mise aux voix, et à la fin, on ne décide rien, ce qui est bien méridional. Ils se fatiguent, ils prennent de la peine ; oui, mais il y a une fête de Sceaux, tous les étés, et ils sont quelque chose une fois par an.

---

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

## I

## LES ÉCOLIERS LIMOUSINS

On a beaucoup parlé encore, ces temps derniers, d'une école qui s'intitule « décadente ». Sans doute ce petit cénacle ne méritait guère un tel tapage ; mais le bruit littéraire qu'ont su faire naître pour ou contre eux ces adroits jeunes gens prouve qu'à Paris on est tout aussi baguenaudier qu'en un village; un monsieur qui se promènerait, de la Madeleine à la Bastille, vêtu d'un habit à l'envers aurait un certain succès. Par un procédé similaire, poètes et prosateurs décadents ont recueilli une centaine d'articles au moins dans les meilleurs journaux, en assemblant des mots, des mots, des mots, sans se soucier jamais

du sens, et en donnant ce galimatias pour le style suprême.

La chronique s'est inquiétée d'eux, peut-être parce qu'en ces derniers douze mois, si les maîtres se sont encore manifestés, aucun nom nouveau n'a surgi. Pourtant, il y a eu un bel effort, et la quantité de revues éphémères que les bibliophiles peuvent collectionner depuis quelque temps en est la preuve. Dans ces publications fugitives se dépense, d'ailleurs, une certaine somme de talent et de vanité ; le penseur peut y écouter parfois ce que dira demain.

Quel est le caractère de ces plus ou moins adolescents ? Il serait curieux de faire le catalogue anecdotique de leurs lieux de rendez-vous, de leurs gazettes vaguement hebdomadaires ou mensuelles ; on les verrait aussi bien là que dans leurs brasseries, et ce serait moins répugnant. Sans entrer dans ce détail, je m'occuperai de leur esthétique, puisque aussi bien l'un d'eux a publié une sorte de manifeste : *le Symbolisme*. Je connaissais déjà le mot pour l'avoir lu, il y a plus d'un an, dans un périodique hollandais, sous la signature de M. Maurice Barrès : « Revêtir une idée tragique d'une forme symbolique, telle sera, je pense, la prétention des nouveaux venus.

Jusqu'alors ils purent négliger de parfaire quelque chef-d'œuvre ; c'est assez la coutume des jeunes gens de différer cette formalité. » Le fameux vocable y est, au septième mot, sans compter une pointe de satire assez fine.

Et, en vérité, c'est bien là que le bât les blesse, non qu'ils soient bâtés, on ne peut le moins du monde les prendre pour des ânes, malgré leur conviction de porter des reliques. Ils prétendent révolutionner la littérature, et ils oublient seulement d'écrire un livre de long souffle, une pièce de théâtre, même en un acte. Néanmoins, un des plus talenteux de la bande, a élucidé la conception du roman symbolique, lequel, à ce qu'il paraît, doit être polymorphe. Je cite : « Tantôt de mythiques phantasmes évoqués, depuis l'antique Démogorgòn jusques à Bélial, depuis les Kabires jusques aux Nigromans, apparaissent fastueusement atournés sur le roc de Caliban ou par la forêt de Titania, aux modes mixolydiens des barbitons et des octocordes. » Je ne me moque pas ; j'ai reproduit très exactement la manière de composer un roman symbolique ou charentonesque.

Les décadents sont des écoliers limousins, voilà tout. Et je leur consacre une rapide étude afin

d'en finir et de leur coller cette étiquette dans le dos. Elle leur restera ; maître François Rabelais, dont pourtant ils osent se revendiquer, l'a écrite à leur intention.

« Pour suivre l'exacte filiation de la nouvelle école, il faut remonter jusques à certains poèmes d'Alfred de Vigny, jusques à Shakspeare, jusques aux mystiques, plus loin encore. » — Non, pas si loin ; on peut s'arrêter au sixième chapitre de l'histoire de Pantagruel où Rabelais, avec sa verve amusante, narre comment son héros « rencontra un Limosin qui contrefaisoit le langaige françoys ».

Pantagruel, se promenant après souper avec ses compagnons, demande à un écolier qui le salue d'où il vient. Vous connaissez la réponse : « De l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutèce. » Pantagruel s'étonne ; il ne comprend goutte. Après qu'un compagnon lui eût expliqué : « Tu viens donc de Paris ? Et à quoi passez-vous le temps ? »

L'écolier réplique : « Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule, nous deambulons par les compites et quadriviers de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale... » Le discours continue ; tel un sonnet de M. Mallarmé qui méprise toute ponctuation :

Les deux quatrains suffisent.

M'introduire dans ton histoire
C'est en héros effarouché
S'il a du talon nu touché
Quelque gazon de territoire

A des glaciers attentatoire
Je ne sais le naïf péché
Que tu n'auras pas empêché.
De rire très haut sa victoire

Telle encore une prose copiée, au hasard, dans une revue décadente : *la Vogue*. « Oui, théosophes hydrocéphales, comme douces volatiles du peuple, tous groupes quelconques de phénomènes sans garantie du gouvernement d'au delà, redevenus des ètres atteints d'incurie, broutez-moi, au jour le jour, de saisons eu saisons, ces Deltas sans sphinx, dont les angles égalent quand même deux droits. » Pantagruel, lui, loin de s'émerveiller, empoigna par la peau du cou le précurseur des écrivains symboliques, qui, rossé, se mit à geindre en cris naturels.

Rabelais, dont je le répète, s'autorisent les décadenticulets, en comptant trop sur l'ignorance de leurs contemporains, termine sa parabole par cette conclusion : « Il faut éviter les mots inusités en pareille diligence que les patrons de na-

vire évitent les rochers de mer. » Ohé ! les écoliers limousins ! Vous avez un écriteau pendu à vos derrières.

Oui, ils n'ont rien inventé ces novateurs sycophantes ; leur littérature grotesque n'a pas même su être originale. Rabelais s'en est gaussé il y a trois siècles. — Quand il prétendit apporter une formule inédite, Victor Hugo tira de son cerveau génial ce drame admirable de jeunesse et de puissance : *Hernani*. Deux des plus habiles décadents, qui, lorsqu'ils voudront renoncer à leurs procédés excentriques, prendront, s'ils travaillent et s'adonnent à une œuvre sérieuse, place au rang de bons artistes, se sont unis pour composer un minuscule recueil de nouvelles qu'on pourrait appeler : *les Précieuses ridicules*. Qui donc a prétendu que le ridicule tue ? Aujourd'hui, c'est une réclame. — Une douzaine de pasticheurs font, par leur verbe incompréhensible, retourner les gens sur leur passage ; en cette habileté, tout leur esprit.

Ils se rattachent peu ou prou à quelques rares écrivaints, à M. Huysmans, dont les recherches de forme et les trouvailles arrivent parfois à un infini prestige, à M. Villiers de l'Isle-Adam, con-

teur d'histoires souveraines où l'ironie altière des idées s'exprime en une magique éloquence de phrases, à M. Paul Verlaine, dont les chansons anciennes ont des grâces élégantes et attendries, à M. Barbey d'Aurevilly, que tout artiste peut saluer, comme jadis un chevalier le seigneur suzerain. Mais, plus encore que ces patrons, leurs dieux sont Edgar Poë, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud et, plus que tous M. Stéphane Mallarmé. Quant à eux, sans se soucier davantage d'achever quelque entreprise, ils se contentent de s'en juger capables.

S'il est un fort parmi eux, qu'il profite de leur espèce de célébrité pour composer un vrai livre, le produire en pleine lumière.

Mais leur caractère, c'est l'orgueil sans base, l'outrecuidance, l'inoriginalité, le rienisme. Plus de bruit que de besogne, ce semble être leur devise. Leurs principales revues, celles où ils font plus ou moins franchement déclaration de principes, où ils exposent leurs doctrines, où ils s'expriment en maîtres de la pensée, avant d'être de parfaits ouvriers, se nomment : *la Minerve*, *la Revue indépendante*, *la Revue wagnérienne*, *la Vogue*, *le Décadent*, *la Pléiade*, *le Scapin*. Plusieurs de ces feuilles ont déjà disparu. Que de forces mal em-

ployées ! Que de talent égaré ! A parcourir leurs dissertations confuses, on pourrait trouver à glaner, parmi le fumier, deux ou trois perles ; mais, au nombre de ces jeunes gens, jusqu'à aujourd'hui, pas un mâle, pas un créateur. Pour les faire connaître, il faut être un explorateur hardi, les tirer des nimbes littéraires.

Quand donc ces fœtus seront-ils des hommes ? Jamais, c'est quasi sûr, s'ils continuent, comme ils l'affirment le plus souvent possible, à dédaigner l'observation de la vie pour être tout entiers à la clownerie des réthoriques. — La vie, en effet, rénove éternellement tous les arts comme toutes les littératures ; c'est la grande génératrice. L'école décadente, une pourriture de l'école parnassienne ; rien de plus. « Tantôt de mythiques phantasmes évoqués, depuis l'antique Démogorgôm jusques à Bélial, depuis les Kabires jusques aux Nigromans, apparaissent fastueusement atournés sur le roc de Caliban ou par la forêt de Titania aux modes mixolydiens des barbitons et des octocordes » ; théorie du roman symbolique ou charentonesque. Ohé ! les écoliers limousins ! vous avez votre épithaphe.

## II

## L'INVASION SUISSE

L'incohérence — idée fort originale de M. Jules Lévy et très réjouissante en sa primeur — n'est plus de mode ; c'est un vieux jeu. Aujourd'hui, tout à la décadence. Ceci a tué cela, par la main des Suisses. — Comment des Suisses, des marchands d'horloge et de cascades ?

Oui, Guillaume Tell.

Ils n'écoutent plus le conseil de Tœpfer, les bons Suisses, les doux Suisses : « Si j'étais artiste, artiste de talent, je m'efforcerais de chercher et de trouver ma réputation ici, à Genève ; j'aimerais mieux y marcher parmi les premiers de l'endroit que là-bas, à la queue... » Car ils viennent tous à Paris maintenant, les jeunes Suisses. — L'invasion des Helvètes ! Gare !

Ces naïfs ont pris au sérieux quelques plaisanteries hermétiques, mystifications divertissantes

d'un poète français qui a de l'esprit, beaucoup d'esprit, M. Mallarmé.

La preuve de sa fantaisie est dans ses adresses en vers que les facteurs ébahis gardent longtemps sous le nez :

Monsieur le comte de Villiers
De l'Isle-Adam (qu'on serait aise
De voir parmi mes familiers ;)
A Paris, place Clichy. seize.

Et cette autre suscription d'un billet à une très belle et très charmante femme, Méry Laurent, dont la chevelure d'or figure, sur sa tête gracieuse, « comme un casque guerrier d'impératrice enfant » :

Madame la propriétaire
Du neuf, boulevard Lannes, coin
De verdure ample et solitaire,
Dont mon esprit n'est jamais loin.

Les Suisses sont venus ; ils n'ont rien compris à la finesse de M. Mallarmé ; mais ils ont passé de longues veilles à lire, à élucider ce poème discret : *l'Après-midi d'un faune.*

Ajoutant le pessimisme au suggestif, empruntant à leur modèle le bizarre des tournures et l'obscurité voulue, sans arriver jamais à l'esquisse essence qui, des fois, s'exhale du flacon opaque — avec gravité, avec candeur — ils dé-

clarent aujourd'hui, sans rire, la France décadente, au nom de la Suisse !

Paris, cité de bon sens et de malice, ils l'ont déjà appelé : « le Badaudois ». C'est une scène pour les revues de fin d'année, la France conquise par le fromage de Gruyère, déliquescent. La décadence, au son du Ranz des vaches ! Un rêve !

## III

## PETITES REVUES

5 novembre 1885.

Il ne s'agit point, car l'hiver est arrivé avec un manteau de brouillard, des pièces de fin d'année où des boulevardiers de la bonne marque montrent parfois leur esprit facile, et des troupeaux de filles blondes, rousses, brunes, châtaines leurs jambes également faciles, qu'elles ne demandent qu'à croiser autour du cou des spectateurs, et même des spectatrices. Tous les amours sont dans la nature. Notre sujet — s'il est aussi relevé que les jupes des « porte-maillots », mais dans autre sens — est moins futile ; il s'agit de publications graves ou qui voudraient le paraître.

Mardi, jour des Morts, a paru le premier numéro de la *Revue indépendante.* Il faut croire que

le directeur, M. Edouard Dujardin, n'est pas superstitieux ; c'est l'école de Montrouge, qui, lorsqu'il était patron du théâtre de l'Athénée, aimait donner ses représentations inédites un treize et, autant que possible, un vendredi.

Hélas ! combien sont défuntes de ces feuilles plus ou moins périodiques ! — Où sont les revues d'antan ?

Que de cadavres ! Ils me rappellent l'insouciante vingtième année, où — sauf un qui dure encore : *les Hommes d'aujourd'hui* — je créai d'éphémères journaux pour y dire nos amours et nos haines artistiques, les espérances d'un millier de jeunes gens dont vingt, au plus, sont debout dans la mêlée parisienne. Goudeau, notre aîné, qui nous devança de plusieurs années, mais inconnu, sur les champs de bataille du quartier Latin ; — Deschaumes, Livet, Mermeix, les bons gazetiers ; — Harry Alis ; — Lebargy, qui est en train de prendre la succession de Delaunay, Paul Mounet, merveilleux tragédien, Galipaux, très fin, très alerte comique, Décory, qui, en ce moment, court l'Amérique à côté de Sarah Bernhardt comme second premier rôle ; — Laguerre député du Vaucluse, Pichon, député de la Seine ; — les docteurs Chevassus, Monin, Bougier, sa-

vants médecins, très recherchés ; — Grenet-Dancourt ou « Trois Femmes pour un mari » ; — Gayda, charmant et doux poète ; — Gaston Lèbre, Paul Vivien, Adrien Lefort, avocats d'esprit : tels sont — les oubliés me pardonnent ! — ceux qui restent sept ans après.

Voilà les vainqueurs (?) dans une génération. De la précédente, de nos anciens de dix ans, ils ne sont aujourd'hui plus que trois, des forts, il est vrai : Maupassant, Bourget, Richepin. Et les autres, que sont-ils devenus ? Retirés en province, partis à l'étranger, perdus parmi la foule.

Ce sont, peut-être, les plus heureux.

Mais j'oublie mon sujet et, de peur de prendre encore en chemin d'autres sentiers, j'y vais tout droit. Ah ! le livre curieux à écrire, l'histoire des petits journaux, des petites revues, depuis la guerre (1870, la guerre, c'est pour beaucoup, car on vit si vite, la grande date ; avant, c'est l'histoire ancienne ; Hugo y est contemporain de Shakspeare et d'Homère). Certes quel joli dénombrement ! Et, s'il était exact, plein de détails sur nature, pittoresquement documenté, ce bouquin aurait place dans la bibliothèque de tous les lettrés.

Je laisse à un autre ce travail sur « les petits

journaux, les petites revues » ; je me contente de donner quelques notes, en arrivant tout de suite à un des plus récents décès : *la Minerve*. M. Buet, dont les neiges d'antan commencent à blanchir les cheveux, en était le créateur, — « Minerve, » plus familièrement « Sophie », mourut, au bout de six mois, avant terme. Elle n'avait pas un but très net ; elle groupait des jeunes hommes et aussi des mondains habitués des salons. Les talents les plus disparates y adoraient spécialement M. Barbey d'Aurevilly ; c'était le saint de cette paroisse. — (Soit dit en passant, les prétendus novateurs d'à présent, n'ont pas, pour la plupart, l'excuse de la jeunesse.)

Défunte aussi, en avril 1885, la première *Revue Indépendante*, qui fut, on dit, la seule à payer ses rédacteurs ! Les frais en étaient supportés par un jeune politicien. Elle se targuait d'être socialiste avec M. Guesde, je crois, naturaliste avec M. Méténier, qui y fit des études d'argot, et décadente avec tous. M. Stéphane Mallarmé s'acquit les plus merveilleux succès (*Prose pour des Esseintes*. Janvier 1885) :

L'enfant abdiqué son extase
Et docte déjà par chemins
Elle dit le mot : Anastase !
Né pour d'éternels parchemins.

Avant qu'un sépulcre ne rie
Sous aucun climat, son aïeul,
De porter ce nom : Pulchérie!
Caché par le trop grand glaïeul.

Si le fond fut toujours bien folâtre, les détails restaient singulièrement dignes. On y conspuait toute morale, et la prosodie; mais on y parlait avec la plus exquise politesse de M. Gamahut. M. Emile Hennequin y publia de remarquables études analytiques.

C'est cette *Revue indépendante* qui vient de renaître de ses cendres, en déclarant, cette fois qu'elle entend rester absolument étrangère à toutes les agitations décadentes. » Ma foi, elle promet; elle tient même. La chronique parisienne est de M. Fourcaud, la chronique d'art de Huysmans, qui commence là un roman nouveau : *En rade*. On y trouve encore, après une étrange fantaisie de Barbey d'Aurevilly, une nouvelle de Bourget : *le Fantôme*. Voilà certes plus de littérature que certains journaux quotidiens n'en donnent en des semaines, des semaines.

Le dernier numéro de la *Revue contemporaine*, depuis un an très intermittente, est du mois de mai. Là se réunit à peu près le même monde ; mais, en plus, il y a un élément de solennité pro-

testante. C'est une revue cubique ; l'étude des idées y est poussée loin, avec un souci scientifique du petit détail, des bibliographies minutieuses.

Le rédacteur en chef fut longtemps M. Edouard Rod, aujourd'hui titulaire d'une chaire de littérature à la Faculté des lettres de Genève, M. Rod, esprit renseigné, un peu timide, assez heureux de vivre, sitôt sorti de ses théories, épris de musique, et d'un talent indéniable, encore qu'il prête à la raillerie. La *Revue contemporaine*, dirigée par M. Remacle, va très fort — si toutefois elle va encore — du côté du russe, de l'anglais, de l'allemand.

Enfin, voici la plus extraordinaire : *la Revue wagnérienne*. Comme l'indique son titre, elle s'est consacrée exclusivement à l'enthousiasme pour Wagner. Mais Wagner pour elle est moins un musicien qu'un poète, un philosophe, un poéticien. Elle estime que Wagner a donné l'œuvre d'art complet qui n'est ni poème ni musique, mais qui, étant tout cela ensemble est le « drame ». Un de ses rédacteurs les plus curieux est M. Teodor de Wyzewa qui construit des métaphysiques et les inflige, avec une parfaite autorité, à Tolstoï, à Wagner lui-même, et à tous autres, au nom du wagnérisme.

Ils ont fait d'Odilon Redon, un farceur, de Fantin, de Félicien Rops, — l'aquafortiste prodigieux des voluptés, — les illustrateurs du nouveau cénacle.

Certes, bien d'autres publications encore font du bruit, à ce qu'il me revient, sur la colline de Montmartre ou au quartier latin, — un tout petit bruit qu'entendent seulement les dilettantes de littérature. C'est le chaos, le pays des limbes ; de jeunes esprits, bien intentionnés, cherchent une formule neuve. Pas d'œuvres encore, d'œuvres solides et maîtresses, mais une confusion de théories.

Toute cette genèse, même si elle ne doit aboutir, est intéressante ; et, dans une lettre datée de Marlote, août 1859, Mürger avait raison d'écrire: « Ne pas blaguer les nerveux, les inquiets qui n'acceptent rien de ce qui est fait, qui veulent du jeune, du nouveau à tout prix... qui n'aiment que ce qui n'est pas, que ce qui ne peut pas être ! Saluez-les, au contraire, ces fruits secs sont le fumier qui féconde la terre et qui active et précède régulièrement l'éclosion des grandes œuvres et des grandes personnalités. »

M. Bourget, qui est très habile, a grand soin de se maintenir parmi ces nouveaux venus, M. Bour-

get que l'un des symbolistes décadents, quintessents pourtraicture ainsi : « 7, rue Monsieur, quartier correct et provincial. Un escalier raide, un timbre qui sonne perçant et irréparable ; et vient vous ouvrir avec un sourire qui a toujours l'air de faire ses malles. »

Ce sourire qui vient vous ouvrir et qui fait ses malles, voilà un motif de dessin pour M. Odilon Redon. Vrai, il y a bien du comique dans ces petites revues, dans ces petits journaux où d'aucuns, parmi les rédacteurs, sont banals à pleurer sous le « chatoyant chantourné de la forme », Ponsards à rebours, Prudhommes à Pathmos ! Mais, quand même, leur effort artistique, indéniable, mérite d'être suivi ; et si je m'occupe de leurs plus importantes gazettes, la semaine des morts, le hasard seul est ironique.

---

# LES DISPARUS

## I

### BLANQUI

8 janvier 1881.

Blanqui est mort et enterré, Puisqu'il est mort, je fais comme tous mes confrères et je déclare que c'était un héros, et un martyr. Cependant je veux être sincère. Blanqui fut un héros, mais un héros parfois ridicule. Par ses actes, ses paroles ou ses écrits il ne laisse aucune œuvre. Il a passé dans le dix-neuvième siècle comme une ombre, — et son ombre, durant soixante-quinze ans d'âge, est restée trente-cinq à l'ombre. Que résulte-t-il de cette abnégation rare et de ce long sacrifice en faveur d'une croyance. Rien, car on ne connaît pas le programme politique de Blanqui. Il a tou-

jours protesté, mais on ne sait pas trop contre quoi et pourquoi il a protesté. Je mets en fait que sur un million de personnes, une seule est au courant des desideratas de Blanqui. Et encore je voudrais qu'on me montrât pour dix centimes cette millionième personne.

Le peuple retient de Blanqui ceci qu'il a été longtemps captif, et il suppose que c'est pour la cause du peuple. L'amour des souffreteux en effet a été la toquade de ce héros mince tourmenté par la nostalgie de la captivité. Aussi les délégués, envoyés par la ville de Pont-à-Mousson, pour la représenter aux funérailles de Blanqui, ont eu vraiment une idée touchante de porter sur leurs épaules, pendant tout le trajet, derrière le cercueil, des modèles en réduction de papier mâché, de toutes les maisons où il a été enfermé.

Quatre députés soutenaient la prison de Clairvaux, quatre autres celle du Mont-Saint-Michel, quatre autres la Conciergerie. Les quatre derniers députés de Pont-à-Mousson portaient le fort du Taureau qui était en confiserie. — Derrière marchait le peuple qui ne portait rien.

Le peuple, éternellement berné, le peuple laborieux et tendre, le peuple de Paris, qui dans le cœur de ses enfants garde une inépuisable géné-

rosité, le peuple fier suivait le corbillard de Blanqui pour remercier le mort d'avoir pâti pour lui. Blanqui est demeuré un sphinx, et, s'il avait un secret, remède aux inégalités sociales, ce secret est maintenant avec lui dans la terre, — sous la neige qui, la première nuit de son emprisonnement dernier, a chu du ciel sur Paris, allongeant sur la ville aimée les plis blancs du linceul où le trépassé est enveloppé. Mais Blanqui a chéri les pauvres. Lui-même a été pauvre. S'il n'a pas trouvé la formule du bonheur pour tout le monde, il l'a souhaitée au moins de toute son âme. Son ridicule est dans la vanité de son effort. Mais sa grandeur est, par un siècle de viveurs, presque tous meurtriers de mandarins, sa gloire est d'avoir été inébranlable dans son mécontentement des gouvernements et des hommes, d'avoir été désintéressé, de s'être toujours tourné stationnairement vers un idéal entrevu de lui seul.

Raspail, — un mort encore, — avait été invité à une soirée. Beaucoup de Parisiennes aristocratiques. Derrière les éventails, on chuchotait avec des peurs élégantes, le nom du célèbre révolutionnaire. Il venait d'entrer, vêtu de noir, la cravate blanche. Une des Parisiennes, fort auda-

cieuse, plus curieuse, flirte avec Raspail, le fait asseoir sur un divan à côté d'elle, tremblotte comme feuille, bavarde, sourit. Elle demande enfin :

— Est-il vrai, monsieur Raspail que vous buvez un verre de sang... tous les matins ?

La Parisienne voit Raspail s'incliner, sourire à son tour, en répondant :

— Je l'avoue, madame... Mais comme je suis assez délicat, j'y mets un morceau de sucre.

Blanqui non plus n'a jamais bu de sang humain. Il n'a jamais bu que du lait. Ce fut un bonhomme très défiant et très doux. La défiance était sans doute la conséquence de sa longue séquestration. Aucune communication ne pouvait exister de lui au dehors. Il écrivait à ses deux sœurs, mais dans ses lettres qui étaient lues aux bureaux du ministère, il ne pouvait dire mot de la politique. C'était des renseignements pour quelques envois, des détails inutiles, affaires de ménage. Blanqui, dans la chambre d'infirmerie qu'il occupait encore, en 1879, à Clairvaux, était visité, le matin, par le gardien, qui lui remettait deux journaux radicaux — et du lait. Le soir, le même gardien revenait, donnait un coup de poing au lit pour arranger les draps, la couverture. C'était fini. La

solitude pendant des années et des années. Par les barreaux de sa cellule furent à peine sensibles à Blanqui, par la tiédeur ou le froid de l'air, les automnes, les hivers, les étés et les printemps. Il avait pris d'avance l'habitude du cercueil. — En 1871, lorsqu'il était au fort du Taureau, dans la rade de Morlaix, en prévention, une sentinelle fut condamnée à quinze jours de prison pour avoir adressé la parole au vieillard malade. Malgré cette réclusion énervante, il avait gardé dans son grand âge, entière son intelligence. Cette lucidité d'esprit dans la vieillesse est, du reste, habituelle à sa famille. La lecture était pour lui l'unique passe-temps. Son cerveau était une sorte d'encyclopédie — comme une boutique de marchand de bric à brac, où il y avait de tout. Mais cela ne fut jamais en ordre. Probablement, par principe.

Blanqui a eu pour le soutenir dans sa chimère entre autres dévouements, celui de M^me^ Antoine. Cette sœur de Blanqui, car il en avait une autre, est également un type. Je lui ai rendu visite autrefois, boulevard Montparnasse, où elle habite, au rez-de-chaussée, un appartement humble, mais presque coquet — de la coquetterie des pauvres gens qui mettent comme du luxe chez eux avec

un rien. Une cour peu large, très longue, où, plantés dans des caisses de bois, verdissaient des arbustes. C'était en avril.

Sur la cour, à un mètre cinquante du sol, une fenêtre. La croisée avait des rideaux de mousseline et, sur le rebord de la fenêtre, croissaient, dans des pots, des pensées jaunes et bleues et de minuscules roses roses. A côté, en montant une marche, la porte. Je tirai un cordon vert effiloqué, et j'entrai chez la sœur de Blanqui.

C'est une petite femme maigre, Blanqui en femme. Les cheveux blancs, le nez coupant et droit, les traits anguleux, les lèvres fines, les yeux azurés et profonds. Lorsqu'elle s'assit, sa robe noire, se collant à son corps, fit un creux entre les jambes, comme les robes de Sarah Bernhardt, la libellule envolée, font un vallon entre deux cuisses minimes.

Qnand je partis, tandis que je saluais la républicaine m'accompagnant sur le seuil, des parfums me vinrent échapppés des pensées bleues et des minuscules roses roses. — Alphonse Esquiros a raconté une visite à la sœur de Marat. Il vit un intérieur pauvre et rencontra une femme remarquable. Mon impression a été pareille devant Mme Antoine. Il m'a paru seulement qu'elle n'avait pas abdiqué toute prétention vaine. Les compli-

ments lui sont agréables, ce qui est d'un sentiment humain, mais surtout féminin.

Aujourd'hui, la dévouée est, si l'expression est permise, « veuve » de son frère, et les pensées bleues et les minuscules roses roses sont on ne sait où. La cour est couverte par un tapis de flocons tombés et, sur le rebord de la fenêtre close, est étendu un coussinet de neige. Mme Antoine est en noir — ainsi que jadis. Elle s'habituait au deuil, comme son frère, malade et toujours prisonnier, au cercueil.

## II

### TRINQUET

*(Membre de la Commune)*

La grande Révolution de 1793 a eu le cordonnier Simon, la petite Révolution de 1871 a eu le cordonnier Trinquet. Cependant, lui prétend qu'il n'a jamais été cordonnier, mais « fabricant de cordonnerie. » La différence existe, bien que subtile. C'est un homme de taille moyenne, plutôt petite. La figure est énergique et vulgaire avec des cheveux châtain clair, rejetés, sans raie, en arrière et légèrement pommadés, la barbe en deux pointes, teintée de tons roux, presque marrons, la peau jaunie, deux yeux dissemblables et des lèvres épaisses sous les moustaches fauves.

M. Trinquet, au retour de la Nouvelle-Calédonie, après dix ans d'exil, s'est installé à Ménilmontant, rue du Liban, n° 7. On toque, au quatrième étage, à la seconde porte à gauche, et

Mme Trinquet, une femme brune, assez belle, ouvre au visiteur. Elle est mise très convenablement, portant un costume qui n'est ni celui de la prolétaire ni celui de la bourgeoise. Entre le zist et le zest. La chambre est d'une propreté exquise. A droite est une commode toute luisante, sur laquelle sont de petits vases gagnés sans doute à la foire au pain d'épice. Tout est soigné, et, rangé méthodiquement, témoigne de l'ordre du ménage. Aux murailles, couvertes de papier peint, sont des lithographies encadrées avec simplicité et avec goût. Elles sont sous verre. La pièce sert sans doute à la fois de salle à manger et de cuisine. A gauche, devant la cheminée est un poêle, sur lequel on peut préparer les repas. En face de l'entrée est une fenêtre garnie de rideaux blancs. M. Trinquet travaille tout près de cette croisée, assis à une table ronde, de salle à manger, sur laquelle est étendue une toile cirée. Vêtu d'un veston gris, il a devant lui des paquets de journaux. Il les lit. C'est son occupation, car M. Trinquet a des loisirs que lui a faits, pendant l'exil, un héritage, à ce que d'aucuns disent. Lui croit que ses rentes lui viennent de ses bénéfices comme fabricant de cordonnerie — jadis.

De la place où le visiteur est assis près de M. Trinquet, on aperçoit, par la porte entr'ouverte,

une jolie armoire à glace. La seconde pièce est la chambre à coucher de l'ouvrier révolutionnaire. L'appartement est merveilleux de tenue et de soin. Mais M. Trinquet n'est plus un ouvrier et peut dorénavant vivre sans inquiétude du lendemain, à moins d'accidents. Il s'est acquis une situation d'une médiocrité dorée. Est-ce une raison pour qu'il vive tranquille ? Il a un fils qui est ouvrier typographe dans un journal peu révolutionnaire : *le Temps*. C'est, en 1881, un gros gaillard de vingt-deux à vingt-trois ans, aux cheveux blonds et hérissés.

M. Trinquet, le père, Alexis-Louis, est né à Valenciennes en 1835. Il est venu à Paris de bonne heure. Le 11 juin 1848, à l'âge de treize ans, il était à la barricade du boulevard Bonne-Nouvelle et, en décembre 1851, il combattait le coup d'État aux barricades de la rue Beaubourg et de la rue de Rambuteau. Il a fait contre l'empire une propagande très vive dans les ateliers et il a souvent péroré dans les réunions publiques. Il abandonna son métier lorsque M. Rochefort l'improvisa employé dans l'administration de son pamphlet : *la Marseillaise*. Le journal disparut. Paris fut envahi. M. Trinquet pérora de nouveau dans tous les clubs d'où partirent les mouvements des journées fa-

meuses : en 1870, le 30 octobre ; en 1871, le 22 janvier et le 18 mars.

L'influence de M. Trinquet dans l'insurrection communaliste fut peu importante jusqu'aux élections complémentaires, par lesquelles son nom sortit des urnes dans le vingtième arrondissement. Ses états de services ne sont pas chargés. Il fut nommé membre de la commission de sûreté générale, et vota, le 1er mai, en faveur du comité de salut public. Le 12 mai, il déposa cette proposition mise à l'ordre du jour :

« La Commune décrète qu'une contribution de guerre frappe les gardes nationaux qui, pour refus de service, ont quitté leur établissement ; que cette contribution soit de dix francs par jour. Les municipalités sont chargées de l'application de ce décret qui servira au soulagement des veuves et des orphelins des citoyens tués ou blessés pour la défense de la Révolution. »

Le style, si déplorable qu'il soit, de ce décret est respecté. Le 14 mai, en collaboration avec ses collègues du vingtième arrondissement, celui-ci de Belleville, il rédigea encore la proclamation suivante :

« Citoyens,

Vous vous rappelerez que, plus que jamais, nous

avons besoin de nous rallier au drapeau rouge pour conserver l'établissement de la République.

*Les membres de la Commune du vingtième arrondissement.*

RANVIER, VIART, BERGERET, TRINQUET.

C'est tout, jusqu'au moment où grandit le danger. Delescluze ayant été frappé au Château-d'Eau, le Comité central et la commune étant à leur dernière heure, M. Trinquet fut parmi les combattants suprêmes de l'insurrection et lutta, comme un héros, dans le cimetière du Père-Lachaise — sur les morts. Il sut battre en retraite et échapper de la sorte à une répression sommaire. Arrêté peu après, il eut une haute allure devant le conseil de guerre et dit ces paroles :

— Je regrette de n'être pas mort sur les barricades. Je n'assisterais pas au spectacle de collègues qui, après avoir eu leur part d'action, ne veulent plus avoir leur part de responsabilité.

Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et, plus tard encore, en Nouvelle-Calédonie, à deux ans de double chaîne pour tentative d'évasion et pour vol. Il s'agit simplement du vol d'une chaloupe nécessaire à l'évasion — et ce vol n'est pas sérieux du tout. M. Trinquet déploya dans cette tentative d'évasion un vrai courage.

Ce membre de la Commune est amnistié. Il paraît avoir réfléchi loin de Paris et mis de l'eau dans son vin — car il a dit, après son retour dans Belleville, à un visiteur que, pour faire la révolution, c'est-à-dire pour conquérir les trois libertés indispensables, liberté de la presse, liberté d'association, liberté de réunion, le bulletin de vote doit suffire. Voilà pour la politique. En philosophie, M. Trinquet professe la doctrine matérialiste.

Aux élections municipales du 16 janvier 1881, M. Trinquet n'a pas triomphé dans Belleville, où ses amis les intransigeants avaient pu lui faire penser qu'il était maître. — Il est intelligent comme un homme qui aurait été enfermé dix ans dans une cage. Son instruction était nulle, et elle l'est restée à peu près. Il a lu les journaux et il a répété dans les clubs ce qu'il avait lu. Maintenant il a, en plus des profits de ses lectures, étant cordonnier, l'acquit de dix ans de réflexions comme forçat — en face des flots tumultueux.

## III

## LOUIS BLANC

24 février 1887.

Aujourd'hui, à deux heures, place Monge, inauguration de la statue de Louis Blanc. Autour du petit homme en bronze, la foule contemplera groupés M. Lockroy, ministre du commerce, M. Camille Pelletan, M. Madier-Montjau et quelques autres chefs politiques; le ministre fera une harangue; trois ou quatre orateurs viendront à la file, et ce sera fini. On ne parlera plus du tout de Louis Blanc; il aura eu dans les gazettes, pendant un jour ou deux, un retour de célébrité. Puis, bonsoir; on s'occupera de sujets plus actuels. Mais Louis Blanc aura du moins — lui dont le physique prêtait bien peu à la sculpture — sa statue sur une place publique de Paris; c'est la gloire, très peu de chose.

Sur l'omnibus Batignolles-Odéon — je n'invente

pas ; je transcris fidèlement un propos entendu — un bourgeois, qui avait l'air de province, demande, rue Richelieu : « Qui est là, sur cette fontaine ? » Le voisin répond :

— Molière.

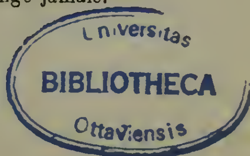
Alors, le bourgeois, pas un paysan, je vous le jure, interrogea :

— C'est un général ?

O Poquelin ! O Louis Blanc, décidément petit de toutes façons, au moins à côté de Molière, voilà la gloire ! Cette question, au surplus — « Molière, un général ? » — trahit le sentiment populaire qui consacre, par-dessus tout, les tueurs d'hommes, ceux pour qui les foules sont régiments et chair à mitraille, les êtres qui ont eu, en quelque sorte, droit de vie et de mort sur leurs contemporains. Napoléon a l'Arc-de-Triomphe ; et on regarde — tant le soldat dépasse l'écrivain dans l'esprit public — comme un honneur formidable pour le poète que ce monument, élevé à la gloire militaire, ait donné, une nuit, la veille des funérailles, l'hospilalité à Victor Hugo.

Louis Blanc, lui, ne fut ni un général ni un artiste ; il fut absurde, si on s'en tient au vers d'un sceptique :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.



En effet, à prendre ce vers au sérieux, Louis Blanc aurait droit à une place exceptionnelle dans une galerie des infirmités intellectuelles et morales. Il fut du petit nombre des hommes d'un temps si fertile en évolutions, variations, conversions dont l'existence rectiligne n'a pas dévié dans l'espace de plus d'un demi-siècle. On peut partager ou repousser les idées de cet ardent théoricien, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que sa persistance dans ses convictions premières est un témoignage de leur consciencieuse sincérité. Louis Blanc fut absurde, et c'est sans doute pourquoi il a aujourd'hui une statue parisienne.

Né à Madrid, en 1813 — fils d'un inspecteur des finances du roi Joseph — Louis Blanc, qui passa son enfance en Corse et fit ses études à Rodez, vint à Paris, en 1830, au lendemain des trois journées, avec son frère, M. Charles Blanc. Pour vivre, Louis, qui avait refusé un service humiliant de l'ambassadeur Pozzo di Borgo, son parent, donna des leçons de mathématiques; ensuite il fut répétiteur à l'institution Jubé, puis précepteur pendant deux ans, à Arras, chez M. Hallette, constructeur de machines. Il causait souvent avec les ouvriers de M. Hallette, et c'est là sans doute, en voyant leur vie de près, qu'il

s'inspira pour les classes déshéritées des ardentes sympathies auxquelles il est resté fidèle.

Revenu à Paris en 1834, il essaye inutilement d'entrer au journal d'Armand Carrel : *le National*. Mais bientôt il est accueilli dans d'autres gazettes: *le Bon Sens, la Nouvelle Minerve, la Revue républicaine*. Et il mit toute son activité à la tâche. Allant plus loin que Carrel et Godefroy Cavaignac, il défendit alors tout ce qu'il défendait à la fin de sa vie. Pour lui, la révolution politique, la République, n'était qu'un acheminement à la révolution sociale. Il fut, dès le début, de ces difficiles qui ne se contentent pas de l'étiquette de vin de champagne ou d'Ay sur une carafe d'eau. Une différence encore avec Carrel : celui ci était voltairien, Louis Blanc fut l'admirateur enthousiaste de Jean-Jacques. Voltaire a préparé 89, Rousseau a inspiré la Convention. Voltaire a été un démolisseur, Rousseau un reconstructeur.

Louis Blanc avait fondé : *la Revue du Progrès*. Il y publia, le 15 août 1839, un article, qui retentit conme un coup de massue, contre une brochure de M. Louis Bonaparte, depuis empereur. La date était cruellement choisie. Au mois d'octobre, il rentrait chez lui, rue Louis-le-Grand, lorsqu'il fut assailli par un gaillard armé d'un gourdin, qui le laissa — le pauvre petit! — à demi-mort

et noyé dans son sang. L'article du 15 août était vengé.

Cette «Revue du Progrès» était un factum socialiste. Louis Blanc y donna son fameux ouvrage : *l'Organisation du travail*. Le livre eut un immense retentissement. Louis Blanc, qui a toujours été contre la doctrine du laisser-passer veut le remplacement graduel et sans secousses des ateliers individuels par des ateliers nationaux. L'Etat, dans sa théorie, ne doit intervenir qu'au point de vue de l'initiative. Ce système de l'égalité du bonheur est la conception d'une âme généreuse, la marque d'un cœur vraiment humain et passionné ; mais, enfanté par le rêve, il ne peut entrer dans la réalité, comme plus d'une grande chimère. La misère est un mal ; elle a été adoucie, et elle le sera encore sans doute, mais jamais on ne pourra la faire disparaître.

Louis Blanc a posé la formule : « De chacun selon ses facultés ; à chacun selon ses besoins », Ce n'est pas admissible. Celui qui a plus de facultés mérite davantage. Quant aux besoins, qui les fixera ? Un tel se contente d'un morceau de pain; un autre veut le luxe, les jolies femmes. Et puis, rien de si variable que le bonheur. Ça a l'air effroyablement bête, mais le bonheur, c'est d'être

heureux. Ce qui suffit à l'un ne suffit pas à l'autre et rien ne serait pire que de plier tout le monde sous une règle commune. Il y a une loi sauvage, mais la seule vraie. Il faut se faire sa place dans le monde, sans aide, si le sort n'en donne pas, et lutter pour la vie. On ne peut réclamer que la liberté, c'est-à-dire le droit le plus étendu d'exercer ses facultés, honnêtement. Demander plus, c'est demander l'impossible et faire naître de chimériques espérances.

Il en est de l'homme ce qu'il en fut des plantes et des animaux aux époques antédiluviennes. La nature, alors en sa puissante fécondité, se produisit de toutes parts en végétaux gigantesques, en animaux de variétés innombrables, en êtres aux formes d'une infinie diversité. Mais ceux-là seuls ont fait des espèces ou des races qui ont pu résister aux milieux et triompher des forces adverses.

Ainsi pour nous.

Il y a quelques années, comme j'exprimais déjà cette opinion, Louis Blanc m'écrivit : « Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de causer avec vous de la formule : « De chacun selon ses « facultés ; à chacun selon ses besoins. » Je vous aurais dit que j'avais été le premier à la trouver

absolument inapplicable dans l'organisation actuelle de la société et inconciliable avec nos habitudes et nos mœurs actuelles. Quant à ce qui touche l'avenir — un avenir éloigné, je le reconnais — je vous aurais fait remarquer que, lorsque, bien jeune encore, j'annonçais la République, on me traitait de rêveur. Ce qui était alors regardé comme impossible est pourtant devenu nécessaire. »

En prophétisant la République, Louis Blanc annonçait une forme de gouvernement qui a existé en France à la fin du dix-huitième siècle et qu'Athènes et Rome ont pratiquée dans l'antiquité. Mais en prédisant un temps de suprême justice où chacun fera travailler son intelligence pour le plus grand bien de tous et où chacun, même le plus borné, recevra selon ses besoins, le remarquable polémiste s'est trompé. L'homme, avec ses erreurs, ses ambitions, ses préjugés, ses faiblesses, ses défauts, ses caprices, ses folies, ses amours, ses haines, ses rêves, ses abjections, ses paresses, sa force restreinte, ses vœux infinis, est trop loin de la perfection.

Les idées de Louis Blanc, quelles qu'elles soient, se répandirent en Europe et bouleversè-

rent tous les esprits. La « Revue » avait fait son œuvre. Elle cesse de paraître, et Louis Blanc commence, en 1840, le récit des premières années de Louis-Philippe : *l'Histoire de dix ans*. Cette histoire — peu impartiale, car l'indifférence dans la narration des turpitudes est la vertu des résignés — fut surtout une baliste dressée contre le gouvernement de Juillet. Et il en est tombé.

Ayant ainsi flagellé les bourgeois qui avaient arrêté la Révolution, ou plutôt, comme on ne l'arrête pas, qui l'avaient détournée de son cours, il entreprend de glorifier la Révolution elle-même et, dans la Révolution, Robespierre. Le superbe ouvrage, *Histoire de la Révolution française*, fut commencé en 1847. Il y pose, dès l'abord, ces trois principes : l'autorité, l'individualisme, la fraternité. D'après ces trois principes, dont il condamne les deux premiers, il juge tout. Rien à dire du style. C'est une langue claire, avec un mélange de sentiment et d'éloquence.

Cependant, remué par toutes ces histoires — de Louis Blanc, de Michelet, de Lamartine — le peuple s'agitait. La campagne des banquets réformistes s'ouvre, conduite à la fois par le parti républicain et le parti socialiste. Louis Blanc y prit part et prononça à Dijon, entre autres lieux,

en décembre 1847, de magnifiques discours. La corruption orléaniste était à son comble. Deux mois après, le 22 février, la Révolution éclate.

Les membres du gouvernement provisoire, nommés par la Chambre des députés, et les élus de l'acclamation populaire, Louis Blanc, Flocon, Marrast, l'ouvrier Albert, discutaient pour proclamer la République. La foule, autour de l'Hôtel de Ville, était impatiente. Des ouvriers, grimpés sur un balcon, y étendent une bande de toile et écrivent au charbon : « La République une et indivisible est proclamée. » Trois cent mille hommes acclament.

Louis Blanc, qui n'avait pu obtenir la création d'un ministère du progrès, est nommé président d'une commission : commission du gouvernement pour les travailleurs. Le 1er mars 1848, il tient la première des célèbres conférences du Luxembourg. Il cherche à opposer les associations productives aux stériles et turbulents ateliers nationaux, fondés non seulement en dehors de son influence, mais encore contre son influence. C'est prouvé. Louis Blanc, à qui, le 17 mars, deux cent mille hommes offrent la dictature, était le maître pourtant ; aussi, à l'Assemblée nationale, il était regardé comme un ennemi.

Soixante mille citoyens apportent, le 15 mai,

une pétition en faveur de la Pologne et veulent envahir la salle des séances. Louis Blanc, dont le nom était acclamé, va au-devant d'eux. Deux gaillards le saisissent, et il est emporté en triomphe. Quand il rentra à l'Assemblée, il fut reçu par des cris d'animosité. Dans la nuit du 25 au 26 août, des poursuites sont autorisées contre lui et contre Caussidière. Il était sorti pendant le scrutin de division. Il voulait se livrer. Un député de la droite, M. d'Aragon, s'approche, lui tend la main, et Louis Blanc se laisse sauver par cet inconnu, un homme loyal. Il part avec Pyat et Duclerc pour le Havre, gagne Londres. L'Assemblée ne fut pas satisfaite. Mais le peuple n'est pas ingrat. La condamnation de Louis Blanc, comme contumace, entraînait la flétrissure de l'exposition. L'échafaud était à peine dressé et son nom attaché au poteau infamant que les ignobles planches disparaissaient sous des monceaux de fleurs, apportées malgré les menaces des soldats et les sanglants souvenirs de Juin. Ainsi le pilori se changea en apothéose.

Cet exil, commencé en mai 1848, devait durer jusqu'au 8 septembre 1871. Au moment du coup d'État, Louis Blanc essaya de rentrer en France ; il vint jusqu'à Courtrai, mais il reconnut bien vite que tout soulèvement était

impossible, le pays affaissé. Il reprit la route de Londres.

De l'exil, Louis Blanc collabora, en 1857, au *Temps*. Il a réuni en volume ces études curieuses des mœurs britanniques : *Lettres sur la société anglaise*. Enfin, en 1869, collaboration active au *Rappel*. L'Empire s'effondre dans la guerre étrangère, et l'exil finit. Louis Blanc, rentré à Paris, le 8 février 1871, est nommé député de Paris, le premier sur la liste. Siégeant à l'extrême gauche, il fut le chef du groupe intransigeant. Aux élections sénatoriales, il ne fut pas élu. Paris voulut faire un plébiscite sur son nom; Louis Blanc n'accepta pas; il est mort député du 5e arrondissement, celui des Écoles.

Il habitait, rue Royale, un appartement très simple, quasi austère. Beaucoup de livres, pas de peinture. Je me rappelle seulement une grande gravure représentant le serment du Jeu de Paume, une reproduction du tableau de David. Il était petit, tout petit, frêle, presque toujours vêtu de noir et boutonné jusqu'au cou ; il avait l'air doux d'un pasteur anglican.

Est-ce que ce fut un écrivain artiste ? La pos-

térité l'estimera surtout comme un remarquable polémiste, car il l'est resté même lorsqu'il s'est fait historien. M. Edmond Magnier s'écriait hier : « Ah ! citoyens, cette gloire littéraire qui vous paraît occuper si peu de place, qui vous dit qu'elle ne sera pas la meilleure, la plus incontestée, la plus durable partie de la mémoire de Louis Blanc ? » Sans doute ; mais pourtant je veux dire une anecdote des plus typiques que, récemment, me contait M. Auguste Vacquerie.

En 1871, Théophile Gautier, qui toujours se désintéressa de la politique, crut, après les tragiques événements de l'Année Terrible, que plus personne n'avait le droit de se retirer en une tour d'ivoire et de se tenir à l'écart des fluctuations populaires. Il alla trouver Vacquerie aux bureaux du *Rappel*. Gautier n'avait jamais voté, il ne savait qui choisir ; il voulait des conseils.

— Eh bien, dit Vacquerie, il y a d'abord la liste du journal.

— Oui, mais ce n'est pas ça, tu comprends... il me faudrait une liste... pour moi.

— Alors, nous allons passer les noms en revue, avant d'en chercher d'autres... D'abord, Victor Hugo.

— Certainement, Hugo en tête.

A tels et tels noms, Gautier fit des objections ; mais il se rendait à mesure aux arguments de Vacquerie. Arrivé à Félix Pyat, le grand Théo hésita, puis :

— Tout de même... Il a un certain style, un peu voyou, mais de l'allure. Allons-y ! Félix Pyat.

— Et Louis Blanc ?

— Oh ! celui-là non, s'écrie Gautier. Il écrit comme un cochon... jamais ! jamais !

Vacquerie eut beau plaider pour le style de Louis Blanc. « Un style neutre, protestant, » s'écriait Théo qui ne voulut pas entendre les justes raisons expliquées par l'autre maître poète.

Cette anecdote, bien nature, comme dit l'argot des peintres — si elle montre Gautier tellement artiste qu'il fait intervenir la littérature dans la politique et préfère à Louis Blanc le Félix Pyat, aux opinions diantrement plus avancées, mais à la rhétorique pittoresque — exprime aussi le reproche de plusieurs.

Quoi qu'il en soit, tel est, avec ses défauts et ses mérites, le petit homme — de très grand cœur, on n'en peut douter — à qui Paris élève aujourd'hui une statue.

# SPECTACLES COPURCHIC

## I

## LE CIRQUE MOLIER

23 mai 1886.

Tout le monde presque le connaît ; depuis plusieurs années on a beaucoup écrit sur ce coquet hippodrome ; les uns se sont contentés de publier des comptes rendus de chaque représentation ; d'autres ont voulu élargir le sujet, ils ont parlé des gentilshommes développant leurs muscles pour descendre dans la rue aux jours de révolution, et ils leur ont opposé les Sociétés populaires de gymnastique. Biceps contre biceps. Il ne s'agit point de tant que ça. M. Molier et sa troupe d'amateurs n'out aucune ambition, si ce n'est de se distraire ; ils ne prétendent pas, du moins par

ce moyen, reprendre les provinces perdues ni régénérer les hommes nouveaux.

Indépendant par sa fortune, M. Molier suit sa fantaisie et reçoit dans un cirque, voilà tout. Dans les châteaux où l'on s'ennuie, on imite les acteurs à la mode; lui aime les chevaux, et il en a une dizaine, sans compter un âne et deux singes. Barres fixes, trapèzes, haltères sont à la disposition des visiteurs ; on échange les propos légers en même temps que les poids de vingt kilos. Molière, c'est féminin ; Molier, c'est plus mâle.

Le seigneur de Benouville offrira le 27 de ce mois, une représentation aux artistes (?) dramatiques et, le 1er juin, aux femmes du monde. Enfin, la semaine suivante, toute la troupe donnera au Nouveau Cirque, dans une soirée sous le patronage de Mme la duchesse d'Uzès, au bénéfice des pauvres. Grandeur et décadence : les clowns de Passy semblent arrivés au plus haut point de succès. Ils seront jugés, pour la première fois, par un public payant. Le moment est opportun pour esquisser le tableau d'un lieu de réunion bien parisien et en tirer un brin de philosophie. Tout le monde, il s'en faut, n'est pas invité chez M. Molier, et parmi les privilégiés peu connaissent les coulisses de ce cirque mondain, où cabriolent

des ducs et des lords dans l'intimité des répétitions.

C. Q. F. D.

Encore assez loin de la quarantaine, de taille moyenne, bien rassemblé, les cheveux courts, de longues et fortes moustaches châtaines, M. Molier a une tournure parfaite de horseman. Là-bas, chez lui, à la porte du Bois, c'est confortable et charmant. Les amis y venaient faire assaut d'armes, s'exercer à la gymnastique ; lui, dressait des chevaux. Un jour ils décidèrent de paraître devant un public d'intimes ; ce fut un triomphe et on a recommencé. M. Menier a imité (se défier des contrefaçons).

Miss Pâquerette, une svelte blonde ; Mlles Violat, Mélie, de l'Opéra ; Louise Lancast, sont les meilleures élèves de Molier. Chez lui, pas de professionnels. Levé à l'aube, coiffé d'une casquette de cocher, il travaille au manège jusqu'à midi ; à deux heures, les camarades arrivent et quelquefois de célèbres artistes, écuyers et clowns ; il les reçoit comme des confrères et cause du métier.

M. Molier est un horseman de premier ordre ; en selle ou debout, il fait corps avec son cheval.

Ses mouvements pour donner à la bête ses allures artificielles sont imperceptibles.

Le cirque est attenant à l'hôtel ; on traverse un hall, puis une galerie tapissée d'affiches où sont peints, en couleurs criardes des phénomènes du monde entier. Après la salle de billard, au bas d'un escalier qu'ont descendu et monté des milliers de gentilles femmes, on est sur la piste.

Si c'est en hiver, aux heures de répétition, il y a un immense brasero. Les décors espagnols sont un peu ternes sous la clarté blafarde des verrières ; en haut, à l'orchestre, contre les pupitres, dont plusieurs sont renversés, une grosse caisse dort sur un piano. Des clowns en maillot, le comte Hubert de la Rochefoucauld-Doudeauville, le baron Rivet, M. Chary, se chauffent et font rire Mlle Violat, tout en noir, avec la frimousse rose, une voilette blanche. M. Vavasseur, incomparable en l'air, la seconde où il plane et se groupe avant la culbute, exécute, sur le tremplin, des sauts périlleux. Mlle Amélie Blanc, des bas de laine sur son maillot, s'écrase le nez contre une vitre pour mimer une conversation avec M. de la Gèterie costumé en vieille Anglaise ; il relève gro-

tesquement une robe jaune à fleurs rouges sur un inexpressible garance.

Comme un ami passait :

— Voulez-vous m'attendre ? je vais quitter ces oripeaux de la vanité.

Il ne croyait pas dire si juste, Auguste.

Aux répétitions générales, c'est encore pittoresque. Çà et là, dans les loges, des messieurs en tenue de jour, de gracieuses dames, une cinquantaine de favorisés. Les écuyers (plusieurs n'ayant revêtu qu'à moitié leur costume) en tunique écarlate, avec un nœud de ruban sur l'épaule, se rangent pour l'entrée de M. Molier. Au haut d'une échelle, où il fume sa pipe tranquillement, le régisseur fait une annonce :

— Mesdames et messieurs, vous voyez que M. B*** n'a pas de culotte ; il en a une pourtant ; il la mettra demain.

Et Molier, qui monte en haute école, conquiert déjà les bravos. Ensuite, c'est Mlle Violat avec Mélie, sa camarade de chausson ; elles sont mignonnes toutes deux en maillot rouge sombre. Mélie lève la jambe à une hauteur extraordinaire et fait sauter un chapeau que tient à la main sa compagne, perchée sur une table. Ensuite elle s'enfonce dans un tonneau sur lequel monte

Mlle Violat, qui le fait rouler en dansant. Moulé dans un collant couleur de coquelicot, quel est ce beau garçon ? M. de la Rochefoucauld (les articulations des chevilles, des genoux, c'est fait comme chez une danseuse ou un cheval de pur sang). En compagnie de Wagner, le peintre « rieniste », il va, souple, alerte, harmonieux, de barre fixe en barre fixe, comme le duc son aïeul de maxime profonde en maxime sublime.

Après un petit nombre de ces répétitions fantaisistes, — parfois, les jours de chaud, la troupe s'en va, redingotes et mantelets sur les costumes éclatants, prendre des bocks dans un cabaret prochain — comment des amateurs peuvent-ils arriver à un pareil résultat devant les belles de théâtre et de boudoir, ensuite devant les autres ?

Cette salle originale est alors d'un aspect féerique ; autour de la piste se dressent des maisons bizarres, une arcade mauresque. Partout, aux balcons, aux fenêtres des divers étages, même dans des lucarnes, des têtes ravissantes, chapeaux fantasques, chevelures inouïes, lèvres rougies, des épaules nues, des toilettes exquises. Et, bordant l'arène, une double rangée d'habits noirs, où

éclatent toujours, le soir des pêches à cent sous, en robes claires, deux ou trois jolies agenouillées. Dans les parfums intimes échappés des corsages, dans l'odeur de chevaux et de femmes se succèdent les trucs habiles, les sauts, les cascades, les cabrioles, les voltes, les pirouettes, les culbutes.

M. Molier fait éclater l'enthousiasme par son merveilleux travail debout, sur trois chevaux sans selle. Mlle Violat, d'une énergie extraordinaire, dompte avec un toupet d'enfer un cheval sauvage; il a beau se défendre; elle le mate, elle le tient; il obéit. On applaudit frénétiquement les sauts périlleux de M. Vavasseur, gymnasiarque hors ligne. Il est taillé en lévrier : pas de volume et une force énorme.

Une belle fille en maillot rose enjambe un vélocipède pour passer sur une corde raide, à une hauteur vertigineuse ; afin de maintenir l'équilibre, un trapèze, prodigieuse haltère, y est suspendu. A mesure qu'avance la jolie vélocipédiste, sur qui sont braquées toutes les lorgnettes, M. de Larochefoucauld exécute des tours avec une incomparable agilité.

Comme on descend l'échelle sur laquelle roulera le tonneau où va se nicher avec tant de gentillesse Mlle Violat, une poulie grince ; alors une vieille garde qui, depuis le commencement, se

faisait remarquer de la façon la plus désagréable, la seule à sa disposition, s'écrie :

— Oh ! ça fait mal aux dents !

— Otez-les ! riposte un voisin dont la patience était lasse.

Le monsieur au sarcasme à bout portant, au retour de chez Molier, nous disait : « C'est bien plus gai que d'aller au théâtre ! » On se récria : « Mais nous n'y mettons guère les pieds, mon cher ; on n'y va plus à présent, c'est provincial. » Très exact ; et non seulement ce n'est pas parisien, mais encore ce n'est pas artistique.

Parfaitement.

Quelles pièces à voir ? Deux ou trois par an. (La Comédie-Française, l'Opéra, ces deux établissements ne comptent point. Certains soirs, il est de bonne société de s'y rencontrer comme dans un salon ; mais le chanteur ou le comédien importe peu.) Dans les petits théâtres, une baignoire parfois a bien de l'agrément pour les couples mystérieux.

Aller au théâtre, pourquoi ?

Les divas, les magiciennes, les enchanteresses, les consolatrices tour à tour disparaissent de la

scène. Pas de grands acteurs, pas de grands auteurs ; rien ; c'est le néant ou à peu près ; les anciens, les forts ne travaillent plus ; Emile Augier, Alexandre Dumas, Ludovic Halévy se reposent, satisfaits avec raison. Labiche cultive ses vignes. Sardou, de tous les maîtres, demeure seul sur la brèche.

On ne trouve donc que la farce, les quiproquos grossiers. Les gens de métier n'ont même plus de ficelles ; elles sont énormes comme des câbles. Dans chacune de leurs pièces l'art est martyrisé, quand il n'est pas absent. Les lettrés souffrent de cette punérie et la tribu du boulevard, sans analyser de façon bien nette et claire son sentiment, éprouve quelque chose de ce malaise devant le défilé de pauvretés montées par les directeurs : ce n'est même pas remarquable comme nullité, c'est moyen.

La beauté souriante, la grâce infinie d'une danseuse ou d'une funambule, l'adresse et la force de l'homme, le beau plastique, n'est-ce point, à une époque énervée et décadente, complexe et corrompue, tout ce qui reste à admirer pour les gens d'éducation et les artistes forcenés ?

On ne va plus au théâtre.

Pourtant, il faut bien aller quelque part; et on applaudit les danseuses, les célébrités de cirque, même, ce qui est pis, les gloires de beuglant. M. Paulus est en train de devenir le grand homme de cette fin de siècle ; on se plaît à voir ses amusantes silhouettes. Quant à ce qu'il chante, ou ce qui sort de la bouche de ses camarades, il y a certaine satisfaction pour des décadents à juger à quel point d'ineptie peut tomber le peuple réputé le plus spirituel.

M. Molier, les Hanlon, ces clowns fantastiques, Marseille, le tombeau des lutteurs, sont plus artistes, certes, que les auteurs de la plupart « des machines » jouées depuis une dizaine d'années.

Un mime anglais, M. Lauri jeune, gentleman des plus distingués et singe extraordinairement adroit, veut bien m'honorer de son amitié. Il eut la gracieuseté de désirer une dédicace sur un de mes romans : *Miss América*. J'appelai Lauri jeune « une gloire de l'art dramatique décadent ». Le dernier mot fit faire la grimace à mon éminent ami.

Nous différons, en effet, un peu d'opinion.

Je préfère Shakspeare, Racine, Corneille, Molière, Hugo ; lui, au contraire, pense que le théâ-

tre est arrivé à son apogée avec les féeries idiotes où cabriolent des clowns supérieurs jusqu'au prodige. — Mais, il faut le reconnaître, il y a bien plus de goût à être un fanatique des ballets, des hippodromes, à admirer les écuyères, les gymnastes, les clowns, les funambules qu'à se pâmer aux flonflons ineptes d'une opérette ou aux pitreries stupides des comédies d'aujourd'hui.

Louis XV disait : « Après moi le déluge. » Et le déluge est venu, de 1789 à 1800. Quels événements amèneront les années expirantes de cette nouvelle période ? Qu'est-ce qui se prépare dans l'avenir ?

La bourgeoisie est montée.

A présent, est-ce que va venir le peuple dominateur ? Est-ce qu'approche un tribun inconnu, pénétré des modernités ?

Est-ce quelqu'un, ou bien est-ce la foule ?

Quoi qu'il en soit, mon cher Molier, pour ce siècle de savoir, de découvertes, de poésie splendide, ce sera encore un prestige s'il périt avec grâce, après une exquise décadence, agonie charmante, presque voluptueuse.

## II

## CHEZ THÉRÉSA

Le tableau a été fait par un maître, il y a plus de vingt ans, dans une autre note, sous le titre : *Au café chantant.* Louis Veuillot, analysant le talent de la « forte en gueule » qu'il ne nomme point, écrivait : « Cela se ramasse dans le ruisseau ; mais il y a le goût du ruisseau. » Et le pamphlétaire sacré, un sacré pamphlétaire, ajoutait : « Elle joue sa chanson autant qu'elle la chante. Elle joue des yeux, des bras, des épaules, des hanches, hardiment. Rien de gracieux ; elle s'exerce plutôt à perdre la grâce féminine ; mais c'est là le piquant, la pointe suprême du ragoût. Des frémissements couraient l'auditoire, des murmures d'admiration crépitaient dans la fumée des pipes. » Pouah !

Comme la description est vieillie ! Quel malotru oserait aujourd'hui fumer sa pipe chez Thé-

résa ? quel sacrilège oserait encore élever cet encens digne du lieu ? Thérésa, depuis qu'elle est réapparue sur la scène de l'Alcazar d'hiver, dont elle est reine, est considérée par la tribu boulevardière, avec raison, comme une grande artiste, d'une originalité absolue, à tort comme une des dernières distinctions qui restent en France, comme une muse de la patrie, une force gauloise, l'incarnation de l'espérance.

Qui sait ? Tout arrive, même le Désossé, qui fait vis-à-vis à Mlle la Goulue sur la scène de cet Alcazar où, chaque soir, depuis la réouverture, Thérésa, pour ses chansons patriotiques, fait évoquer à l'orchestre, par la grosse caisse, les coups de canon qui peuvent tonner à la frontière demain. Qui sait ? Peut-être avant peu, au train des décadénces, Mlles la Goulue et Grille-d'Égout, étoiles d'un ballet monté à l'Opéra par le Désossé, directeur du premier théâtre national de musique, en une danse ordurière, mais pontifiante, à cause de l'endroit, en un chahut solennel, un cancan prétentieux, divas épiques du grand écart, représenteront ce qu'il nous restera d'idéal.

« Tout cela sent la vieille pipe, la fuite de gaz,

la vapeur de boisson fermentée, » disait encore Veuillot. A présent, certains soirs, cela sent plutôt l'héliotrope blanc, la bergamote, le moss rose, tous les parfums, tous les bouquets.

L'Alcazar d'hiver a été adopté par la gomme ; dans les loges, les baignoires, en un décor vaguement mauresque, ce ne sont qu'horizontales, boulevardiers en habit, cravate blanche, fleur à la boutonnière ; une fois par semaine, il tient là ses assises, le chic, le copurchic, le pschutt, le v'lan, le flan. Ils se rendent chez Thérésa, comme au spectacle le plus intéressant, le plus curieux, le plus suggestif du moment ; et, tant les pièces sont neutres ou ineptes sur la plupart des théâtres, il a presque raison, le chic, le copurchic, le flan.

D'abord, un défilé de femmes. Il y a des grasses et des maigres, des brunes et des blondes, des châtaines et des rousses ; elles égrènent un chapelet de naïvetés lamentables ou de turpitudes sanieuses. L'une d'elles, un gracieux type algérien, M^lle^ Polly, est coiffée de sequins d'or, qui tintinnabulent. M^lle^ Polly veut-elle ainsi se costumer en « polissonnerie » ? Ces plus ou moins belles personnes alternent avec des pitres qui apportent à la succession de bêtises, sans le moin-

dre saupiquet, de ces histrionnes leur contingent de stupide, de niais ou d'ignoble, à part un assez bon comique appelé Clovis, comme le vainqueur de Soissons. S'il parle de « soissons », ce Clovis, c'est dans un autre sens. Le champ de bataille où Syagrius fut vaincu devient le piano du pauvre.

Une princesse, une vraie, une altesse, parente du czar par alliance, la princesse Dolgorouki, figure parmi cette théorie de bouffons mâles et femelles. Son petit crâne couvert d'une longue perruque frisotante, couleur d'avoine mûre — comme celle que prenait Messalina lorsqu'elle allait s'éreinter, non s'assouvir, dans les maisons publiques de Rome, — la princesse Dolgorouki, une violoniste très habile, prostitue un nom slave très connu ; mais, du moins, c'est avec une grâce farouche et charmante.

Elle a fait sourire, le premier soir, quand elle s'est approchée de la rampe. Tel un poney rétif qui se cabre. Oui, elle est bien plaisante, son allure hautaine.

On a conté que cette nerveuse musicienne, aux airs offensés de czarine, est fille d'une señora Cazuas, de profession baladine ; qu'elle fut remarquée à Moscou, âgée de quatorze ans, par un

prince Dolgorouki, puis épousée presque aussitôt, car la race slave ne fait pas les choses à demi. Est-ce quelque aventure secrète qui l'a fait déchoir du rang où le hasard l'avait élevée ?

Ou bien est-ce tout simplement la nostalgie des planches, des succès anciens ?

Une grande dame, comme dit Buridan, devint amoureuse d'un impressario forain et, pour le suivre, pour lui plaire, consentit à faire le métier de « femme sauvage ». Barbouillée de bistre, la peau huileuse, bronzée, vêtue d'une peau de léopard, d'énormes anneaux suspendus à ses oreilles mignonnes, une flèche en travers du nez, elle s'agitait devant le public, en charabiant des mots incompréhensibles, en hurlant parfois des sons inarticulés. On lui jetaït un lapin vivant ; sa passion triomphant de tous les dégoûts, elle le suçait au bon endroit. Et, naturellement, sa famille était désolée.

Enfin, la grande dame n'eut plus qu'indifférence pour son impressario. Le prince, prévenu aussitôt, vint la supplier de retourner au palais des aïeux, ses aïeux à lui. Pourquoi ne reviendrait-elle pas à lui, puisqu'elle n'aimait plus l'autre. La princesse eut cette réponse sublime (je ne me l'envoie pas dire) :

— Et la gloire ?

Oui, applaudie, admirée lorsqu'elle grimaçait, qu'elle poussait le cri de l'éléphant, qu'elle se démenait furieuse, cramponnée aux barreaux de sa cage, elle ne pouvait plus se passer de ces bravos, de ces enthousiasmes, de ces rires, des exclamations de terreur qu'elle suscitait. « Et la gloire ? » L'apologue est plus profond qu'il ne paraît.

La gloire, est-ce donc ce que regrettait la princesse Dolgorouki, la fille de la señora Cazuas ?

Mais Thérésa ?

Elle est pour la fin du spectacle. Veuillot l'a observé autrefois : « Ces représentations sont bien organisées... La grande chanteuse est entourée de satellites très inférieurs. Son morceau est précédé de romances nigaudes... Et, après ce fromage blanc, tout de suite, l'ail et l'eau-de-vie surpoivrée, le tord-boyaux tout pur de la demoiselle. » Vingt ans après, la demoiselle est une tragédienne émouvante ; aussi, le programme cherche un effet contraire. On sert des piments, on montre de la fange ambulante, chahutante ; et ensuite apparaît Thérésa, la déesse, qui, de

son geste large et magistral, dissipe les ombres obscènes, emplit les yeux boulevardiers, de larmes, relève les cœurs ; c'est le sapeur qui s'avance, « bu, qui s'avance, » emblème et promesse de la résurrection prochaine.

Le quadrille épileptique sursaute, bondit, se déhanche en des poses d'hystérie. Deux artistes mâles, en chapeau de paille à large ruban, complet à grands carreaux, font la partie de Mlles la Goulue et Grille-d'Égout. Soulevant leurs jupes à poignées, les femelles lèvent le pied à la hauteur du chef ; une minute, on entrevoit un coin de peau ; et, ainsi campée, la Goulue promène, en jouant, ses doigts sur sa croupe grasse et ronde, dans l'ébouriffement des dessous fripons, comme sur un bendjo.

C'est pis que le nu.

Puis, tout à coup, tandis que les deux acolytes cabriolent éperdument, elles tombent, toutes deux, les jambes écartées ; et, quand elles se redressent, les spectateurs des loges voisines de la scène aperçoivent sur la toile plaquée contre les planches pour cette danse sadique deux taches humides. Mlles la Goulue et Grille-d'Égout gagnent leur vie, — mais on ne peut pas dire que c'est à la sueur de leur front.

« Un tonnerre d'applaudissements l'annonça. » Ceci est toujours exact. Les hommes qui avaient gardé leur chapeau sur la tête se découvrent ; toutes les mains battent pour elle et la saluent. C'est Thérésa, qui fait pleurer les sceptiques, qui remue jusqu'au tréfonds du sentiment les moins chauvins. En vérité, presque toutes les poitrines sont étreintes par l'émotion lorsqu'elle lit, avec une diction merveilleuse de brutalité sincère, avec une âme de peuple, la lettre d'un petit soldat à sa grand'mère :

Quand cette lettre arriva,
Pierre se battait là-bas,
Tout là-bas...

C'est à ce moment que la grosse caisse imite le canon lointain et donne l'écho de la bataille. Thérésa, — sainte Thérèse, disent déjà ceux qui parlent de canoniser Jeanne d'Arc — la face inspirée, prophétique, le bras sublime, est comme transfigurée. Alors, triples et quadruples rappels de bravos. C'est du délire. Dans une loge, bien en vue, M^lle *** casse son éventail à force d'applaudir; une larme brille dans les yeux de Boule-de-Suif. Le bataillon de Cythère et la gomme sont emballés, oublieux de cette impassibilité morne, caractéristique du chic, du copurchic, du flan.

Puis aussitôt, sans attendre une pantomime anglaise qui termine la soirée, tout le monde se retire, content de soi. Le plaisir satisfait autant que le devoir, des images de provinces reconquises, de drapeaux troués de balles flottent, confusément, dans ces esprits qui s'en vont; et les trois couleurs françaises diminuées, troublées, en cette mêlée des impressions du spectacle, se composent du rose d'un peu de chair publique entre le galbe de bas de soie et les dentelles de pantalons transparents.

# A TRAVERS LES ATELIERS

## I

### SILHOUETTES IMPRESSIONNISTES

22 mai 1884.

Le succès est acquis à l'exposition que fait en ce moment M. Raffaëlli d'un nombre considérable de ses œuvres. La foule des critiques rencontre parmi les peintres un artiste, oiseau rare ; les critiques saluent et la foule applaudit. Raffaëlli est non seulement un peintre et un sculpteur (voir cet étonnant plâtre métallisé qui représente un petit vieux sur son banc), c'est encore un penseur, un philosophe, un poète. C'est le peintre de la misère parisienne. Son œuvre a une valeur artistique et documentaire.

Raffaëlli s'occupera-t-il toujours du menu peuple et des petits bourgeois ? Qui sait ? Cet artiste sincère ne se spécialisera pas, je pense, dans la reproduction d'un premier tableau bien accueilli. — Il a peint les gens de basse classe avec une certaine pitié narquoise, des bourgeois avec une ironie profonde, mais contenue, sans charge. Raffaëlli promènera-t-il un jour son observation dans une société élégante ?

Pourquoi pas ?

Jusqu'à présent, il a étudié en des œuvres maîtresses les paysages qu'il a vus, les êtres qu'il a fréquentés.

J'aime Raffaëlli pour ce souci de document et de modernité. Un peintre de l'Institut, lui montrait dernièrement une armure de gladiateur et lui disait : « Il faudrait ressusciter sur une toile un de ces hommes. N'est-ce pas, ce serait beau ? »

Raffaëlli répliqua :

« — Oui... seulement, moi, je suis plus intéressé par un plongeur... Ainsi, l'autre soir, errant en bateau sur la Seine, j'aperçus tout à coup dans le crépuscule, une barque où étaient deux messieurs en habit noir et deux ouvriers occupés au fonctionnement d'une pompe à air, tandis qu'un cinquième, recouvert d'un scaphandre, s'enfonçait dans la rivière, à la recherche d'un noyé. Sur la

rive, une femme regardait avec anxiété. Le soleil était disparu ; mais l'horizon semblait encore comme en flammes. Eh bien, je suis plus empoigné par le souvenir de ce drame et la vision de ce plongeur que par votre gladiateur. Il n'est pas de mon temps... »

Les personnages de Raffaëlli nous émeuvent, car il a su leur donner la vie. Nous lisons dans leurs yeux leur pensée apitoyante ou mesquine. Ce sont des types. A force de les regarder, avec de l'imagination, (et je pourrais ainsi écrire l'histoire neutre du déclassé, au bord de la Seine, ou du petit bourgeois revenant du marché), on dirait leur existence comme si leurs bouches peintes la racontaient.

Il est bon, ce semble, de tracer, sans prétention les silhouettes de quelques peintres impressionnistes, du rang desquels M. Raffaëlli est sorti pour être mis par le public hors des fretins qui furent jusque-là ses pairs. Mais aujourd'hui, ne vont-ils pas le renier ? Ainsi, depuis deux ou trois ans, ils déclaraient que Manet avait passé à l'ennemi.

Un artiste, Manet. Je le vois encore, — la tête blonde, les cheveux rares, la raie au milieu de la

tête, sur l'occiput, — avec Degas et la bande. « Les impressionnistes ne doivent pas faire groupe à art, mais, au contraire, lutter sur le terrain des autres. Le bourgeois croit que vous n'exposez pas au Salon, parce que vous n'y seriez pas reçus. Il faut aller dans le monde, et, alors, endosser l'habit noir... Pourquoi vous présenter en savates? »

Quelqu'un murmura :

« — On voit bien que Manet est arrivé ! »

Du reste, dans le clan impressionniste, on s'accorde seulement pour « chiner » le camarade qui s'en va. Claude Monet, courageux, sortit le premier. Il avait à peine fermé la porte du café (place Pigalle), que Caillebotte disait à Pissaro :

« — Du talent, Monet ; mais il exploite trop les chemins de fer. Il nous ennuie, à la fin, avec ses locomotives monstrueuses, qui ont l'air de s'élancer hors du cadre et arrivent sur le spectateur, en trompe-l'œil, avec leurs feux rouges. Monet croit avoir inventé quelque chose... Türner, le grand artiste anglais, a torché des locomotives avant lui. D'une façon lâchée, mais rudement intéressante. Monet est très fort... C'est malheureux qu'il ne soit pas sincère ! »

Ce genre a été spirituellement plaisanté à l'exposition des Arts incohérents. On y voyait un facteur avec un soulier, un vrai, et M. de Lapomme-

raye avec sa perruque, un ruban rouge et un verre plein d'eau naturelle. Ce n'était pas mal. On s'acclimate à l'extravagance. Les impressionnistes, au fond, sont des retardataires. — S'ils ne ne manquent pas de talent, ils ne manquent pas non plus de vanité. Paroles de Pissaro (Épître aux Batignollais, chapitre III, verset 5) :

« — On se moque de nous, comme de tous les hommes d'un réel mérite. Peu importe, puisqu'on nous discute !... L'artiste doit sentir, pénétrer, deviner ; il doit peindre non seulement ce qu'il voit, mais encore l'âme des choses qui est au-dessus de la compréhension des esprits moyens et qui se révèle à lui. Une œuvre personnelle est mieux qu'une reproduction matérielle ; c'est le résultat des sensations chez l'artiste. Nous sommes les peintres auxquels est réservé l'avenir. »

L'homme ajouté à la nature ; ce n'est pas neuf. Pour le reste, M. Pissaro se trompe. Les peintres impressionnistes, en général sont des clowns. Ils habituent le public à des audaces, mais leur œuvre n'est pas toujours de bon aloi. Leur influence, néanmoins, aura été considérable. Défricheurs de certains points du domaine de l'art, ils ont ouvert des chemins et montré des horizons. Duez, Gervex, Bastien-Lepage leur doivent beaucoup et ne leur rendent rien. Mais le groupe d'artistes indé-

pendants ne fait, en guise de modernité, que du japonisme. Le japonisme, avec ses silhouettes claires, leur a troublé le cerveau. Courbet cherchait à enlever par le relief, eux par la « tache. »

D'aucuns apprécient M$^{me}$ Morisot dont les pastels ont une délicatesse exquise de tons, miss Cassatt, qui est une élève de Degas.

Manet mort, M. Degas avance en grade. Ses danseuses sont laides, car la beauté est une exception, comme le talent. — Degas a représenté souvent le corps de ballet. On reconnaît bien les filles de concierge avec leurs bras maigres et les muscles gros dans le coup de pied engorgé et déformé. On les a prises jeunes. Les jambes se sont développées, le restant du corps pas du tout. La danseuse de Degas est vue de près, avec le prestige enlevé. Ce peintre la figure comme elle est et il lui donne son type généralement trivial. C'est la ballerine dans les coulisses, non la jeune fée lorgnée des fauteuils d'orchestre ou des loges dans un nimbe de lumière électrique. Degas est impitoyable quand il peint la fille au repos. Les têtes sont vulgaires, les poses éreintées, les bras osseux, les omoplates saillantes. Il ne sait plus voir les danseuses

lorsqu'elles dansent et qu'elles deviennent charmantes.

M. Degas sait dessiner. — Il y a deux choses dans le dessin : la construction et la forme, La première, qui est le moyen scolastique, consiste à indiquer les masses, ensuite à faire le détail. Grâce à la construction, nous avons une foule de peintres médiocres ou passables. Combien peu se vouent à la recherche de la forme, s'inquiétant plus de l'action et du jeu des lignes, que des lignes en elle-mêmes ? Dix photographies d'une personne : aucune ne ressemble à l'autre ; toutes reproduisent cependant un seul individu. — La physionomie humaine change suivant les préoccupations, les pensées intimes, les influences extérieures. Qu'est-ce qui amène ce changement perpétuel des ensembles ? C'est la vie. — La vie est l'achèvement de l'œuvre d'art. Elle est un peu, quelquefois, dans les tableaux de M. Degas.

En tous cas, plusieurs méritent de rester comme document de modernité. Ce peintre, qui est suffisamment aisé, travaille avec la passion de la vérité. Sa conscience est scrupuleuse ; il semble produire pour sa satisfaction personnelle, non pour celle des amateurs qui agiotent sur ses toiles comme sur des obligations bizarres, turques ou lunaires,

Quand Degas sortit avec Raffaëlli, un impressionniste n'y put tenir : « Ce sont s'écria-t-il, deux exploiteurs. Ils n'exposent plus avec nous. On abandonne les amis lorsqu'on s'est servi d'eux... Degas ferait mieux de n'être pas si poseur et de détester moins la publicité sous prétexte qu'il en a souffert. La réclame, au fond, le dévore! »

Raffaélli est un artiste incomparablement supérieur à une partie de l'entourage de ses débuts. — Il y a aussi Vidal qui a la spécialité des scènes modernes sur fond d'or. C'est de l'absolue fantaisie. M. Renoir, lui, a un talent original. Quelques-uns de ses tableaux, toiles ou pastels, sont étonnants.

Tous ces peintres voudraient rendre plus que la forme et la couleur. Dans le premier numéro d'un journal qui vécut peu, en 1877, l'*Impressionniste*, un vieil enfant de chœur du cénacle, dit d'une toile de Monet, représentant la gare Saint-Lazare : « On entend les cris des employés, les sifflets aigus des machines jetant au loin leur cri d'alarme, le bruit de ferraille incessant et la respiration formidable et haletante de la vapeur. On voit le mouvement grandiose et affolé (*c'est pas drôle !*) d'une gare dont le terrain tremble à chaque tour de roues. Les trottoirs sont humides

de suie, et l'atmosphère est chargée de cette odeur âcre qui émane de la houille en combustion. » Les impressionnistes sont crevants : ils mettent dans leurs tableaux les cris, les respirations, l'odeur âcre, les coups de sifflets.

*Et ce n'est pas si bête.*

En même temps que M. Caillebotte, qui a fait le boulevard Haussmann vu d'un quatrième étage, il faut esquisser M. Guillaumin, un convaincu. Ce paysagiste est, à ce qu'il paraît, employé dans la vidange ; à l'aube, après avoir, la nuit, gagné sa vie, il va, le pinceau à la main, surprendre l'aurore.—Je ne plaisante pas M. Guillaumin ; je souhaite, au contraire, à beaucoup un pareil amour de l'art. Les impressionnistes sont des prismatiques. Avec eux, les couleurs ne sont plus fondues, elles sont juxtaposées. M. Guillaumin est l'idéal du genre. — Quel amatenr malade peut acheter ses tableaux exposés, rue Clausel, chez un marchand de couleurs qui est aussi un convaincu ?

Duranty, dans une brochure très rare, la *Nouvelle peinture*, a écrit, avec grande justesse : « Des mains qu'on tient dans les poches pourront être éloquentes. Le crayon sera trempé dans le

suc de la vie. » Le malheur de cette école impressionniste, dont le chef mort, Manet, a eu son œuvre exposée à l'École des Beaux Art, est qu'elle est trop facile à suivre. L'intention suffit ; le novice se croit l'égal du maître et dit : « C'est ainsi que je vois ». Rien ne s'enseigne, rien ne s'apprend. De là, des milliers d'esquisses, rudimentaires et prétentieuses, qui ont pour seule qualité un désir de modernité. — Les Hollandais ont peint des scènes familières. Pourquoi les impressionnistes ne prennent-ils pas exemple sur leur faire merveilleux ?

Manet lui-même est « intentionniste ; » sa facture est très loin d'être toujours convenable. Il nous a valu quelques originaux qui furent de sa suite et prétendent chacun à une royauté ; il nous a valu aussi de jeunes malins. — Raffaëlli lui non seulement conçoit, mais encore il exécute. Ce qu'il rêve, il l'accomplit. Jusqu'à ce jour, du moins.

Le plaisir d'un chroniqueur sincère est en parcourant du regard le troupeau des peintres, des sculpteurs, des écrivains, des comédiens, d'avoir de temps en temps, la bonne fortune de saluer « quelqu'un qui pense. » Le style, la langue, la couleur, le dessin, le métier, sont les serviteurs de la pensée. Les artistes seuls auxquels obéit la forme pour l'expression de l'idée, sont des maîtres.

## II

## UNE MAISON DE PEINTRES

Place Pigalle, 11.

Rien que des ateliers, avec, en retour sur les rues Pigalle et Duperré, de petits appartements d'élévation moindre. C'est une nichée d'artistes; sous les toits, les jeunes peintres. Au-dessous, c'est M. James Bertrand, dont une femme couchée, *Virginie*, est au musée du Luxembourg. Il avait, ce printemps, à la foire du palais de l'Industrie deux figures, dans la manière de Henner : *les Deux Orphelines*. Sans compter encore une femme couchée, fort jolie dans sa robe rouge : *Cendrillon*. M. Bertrand, qui affectionne pour ses modèles la pose horizontale, occupe l'atelier où le bon peintre alsacien Charles Marchal se suicida.

M. Deshayes, qui habite là depuis plus de trente ans, le patriarche de la maison, est oncle de mon confrère M. Gaston Jollivet. Ce paysagiste

est l'ami et le voisin d'un très vieux locataire aussi, M. Bernard Lopez, auteur dramatique qui a collaboré avec Scribe, Rochefort père, Desnoyers, Théophile Gautier, Méry, Gérard de Nerval, Dumas. Même un de ses drames avec Dumas est encore joué de temps en temps en province ou au théâtre des Batignolles : *le Fils de la nuit.* Ce survivant de la période romantique, qui tutoyait Gautier, Gérard de Nerval, Jules Janin, Méry, est un homme aimable et court, un peu chauve ; on croirait un épicier de rien du tout, retiré des affaires. Raffaëlli devrait mettre cet ancien porteur de gilet rouge, ce défenseur de « la croix de ma mère » dans sa galerie de petits bourgeois.

Au premier, sur le même palier, en vis-à-vis, sont M. Puvis de Chavannes et M. Henner. Au rez-de-chaussée, un peintre russe, M. Alexis Harlanoff, sorti de l'école de Pétersbourg, travaille dans la solide manière de Bonnat et, n'exposant guère, expédie tout son ouvrage à un marchand de Londres. — M. Boldini a déménagé récemment dans un quartier plus élégant. Est-ce pour que d'aucuns ne disent plus, injustement, que l'art de ce peintre italien est de bas étage ?

Pour bien juger l'œuvre de M. Puvis de Cha-

vannes, il faut croire un moment qu'on est en face d'une découverte récemment faite, quelque fresque pâlie datant de cinq siècles; alors on procède pieusement à l'exhumation et l'on aspire longuement le léger parfum qui s'en exhale. Peu à peu, une sorte d'initiation se fait, on se pénètre de l'œuvre. L'harmonie tranquille des lignes vous captive, et les tons doux, clairs vous font rêver, avec une douce volupté, aux temps antérieurs. Cela vous reporte sous d'autres cieux, à d'autres époques, dans une nature toute spéciale et paradisiaque.

Cette impression, d'ailleurs, on la ressent dans l'atelier même de l'artiste, une vaste pièce aux murs couverts des toiles exposées chaque année. Parmi elles, sur un panneau de coin, le portrait du maître par Bonnat, d'une facture lourde, pâteuse, épaisse, qui jure d'autant plus en ce milieu. Puvis de Chavannes y est peu ressemblant. Dans cette attitude affirmative — une main appuyée sur une table où est placé un verre d'eau (pourquoi?), — on a peine à retrouver ce grand et robuste homme au visage bienveillant qui s'empourpre dans la barbe blanche.

Un original, M. Puvis de Chavannes, dans la causerie, quand les propos sortent de la banalité

courante des faits pour s'élever jusqu'aux questions générales. Le matin, par exemple, avant neuf heures; alors, ses amis et ses admirateurs viennent le visiter ; (parmi eux se trouve souvent M. Ary Renan, le fils de l'autre, un jeune, un fervent, un spirituel. Au dernier Salon, il avait deux toiles remarquables, mais où apparaissait un peu trop peut-être l'inspiration de son maître : *la Fille de Jephté ; la Côte de Tyr.*) A neuf heures, M. Puvis de Chavannes part, à pied très souvent, pour son atelier de Neuilly, au bout du boulevard Bineau. Là, dans le mystère, car la concierge a les ordres les plus sévères pour ne recevoir personne, il parfait son œuvre superbe. — Prévoyait-il l'art sévère, noble, chaste de Puvis de Chavannes, l'aubergiste de Mortefontaine qui, autrefois, marquait sur la note du peintre, qu'accompagnait un gentil modèle, une « chambre à deux lys » ?

Le peintre et le poète de la fresque, M. Puvis de Chavannes. Ses larges compositions sont de celles qui vivent par la pensée contenue en elles comme aussi par la science qui s'y trouve. Telle que la comprend le maître, la fresque met les personnages non pas en saillie, mais en profondeur, pour ainsi dire, la peinture — où toute la

coloration générale procède d'une base unique, un bleu pâle qu'affectionne l'artiste — faisant comme une fenêtre sur l'horizon, reculant les murailles, la vue se prolongeant dans les perspectives lumineuses.

Si, par l'extrême simplicité de ses lignes, par l'atténuation de ses teintes et l'apaisement de ses paysages merveilleusement synthétisés, M. de Chavannes représente aujourd'hui la période primitive de l'art, où l'exaltation de l'âme s'était substituée insensiblement à la préoccupation de la beauté extérieure des corps qui a fait toute la gloire des Grecs,— M. Henner par la recherche du moelleux des chairs, par la phosphorescence et l'éclat de ses figures qu'il place dans des fonds de bois mystérieusement sombres, évoque le souvenir des maîtres de la Renaissance.

Une douce sensualité s'infiltre dans son œuvre aristocratisée par un souci constant de l'art. Ici les figures sont exemptes de toute espèce de sentiment. On ne sait jamais ce qu'elles pensent; c'est tout au plus si l'on sait ce qu'elles font. Mais, en tout cas, si la psychologie y manque totalement, elles sont attirantes dans leurs pénombres et leurs solitudes.

Lui, qu'est-il ?

On se figurerait volontiers M. Henner avec le toquet de François I^er; et c'est un bon gros paysan, songeur, silencieux, avec, de temps à autre, dans cette torpeur apparente, des réveils malins. Il a la réplique vive et le mot prompt; malgré ces sorties de son caractère, il reste un tendre. S'il avait toujours demeuré dans son pays, en Alsace, il eût été un de ces paysans de Millet qui, pour entendre sonner l'angelus, s'arrêtent émus, dans la campagne, à l'heure d'entre chien et loup.

Un dévot de son art, M. Henner, un convaincu. Tous les dimanches il va, comme un écolier, au musée du Louvre pour voir les chefs-d'œuvre des maîtres d'autrefois et les étudier.

*C'est sa messe.*

La semaine, dès le jour, il s'enferme en son atelier jusqu'au crépuscule. Alors seulement il reçoit ses amis. Mais tant qu'il y voit il travaille, avant midi à ses tableaux, ensuite à des portraits. Il faut sonner au moins trois fois ; c'est le mot d'ordre pour les familiers ; et encore l'artiste n'ouvre pas toujours. Alors, surtout le dimanche, d'aucuns se rabattent en face, chez M. Puvis de Chavannes, qui se repose le septième jour, — comme Dieu.

Peintre des chairs féminines, que son pinceau,

sur la toile, caresse avec amour, M. Henner est un adorateur de cet être, ange ou sphinx. — Une femme aux longs cheveux blonds épars sur les seins et les épaules posait devant lui sur l'estrade tendue de rouge qui se dresse au milieu de l'atelier. Tout à coup il se lève, quitte son chevalet, s'approche du modèle et, sans un mot, prend dans ses mains la chevelure dorée, l'embrasse religieusement, puis vient se rasseoir et reprend son travail.

*Religieusement*, c'est le mot. Henner a un véritable culte de la beauté. — Ainsi Falguière désespère toujours de parvenir à égaler son modèle.

M. Carolus Duran, lui, au contraire, quand il daigne faire poser une jeunesse dit parfois, négligemment : « Viens ici, petite... » Et, tandis que la jolie enfant jette un coup d'œil au tableau, Carolus, satisfait, prononce :

— Cela te ferait plaisir d'être aussi gentille que ça, aussi gracieuse, aussi admirable ? Dis, petite...

Après l'ascétisme du moyen âge, incarné dans M. Puvis de Chavannes, pour lequel la fresque devait seule figurer ses magistrales conceptions ; — après la réhabilitation éclatante de la forme et

la sévérité des beaux contours délivrés enfin des draperies rigides que leur avait imposées pendant plusieurs siècles le christianisme, période représentée aujourd'hui par le peintre des nymphes, nous arrivons — en descendant — à un peintre dont le métier est au service des modernités, chercheur de l'actualité jusqu'aux plus puériles manifestations de la vie quotidienne, M. Boldini, un virtuose sans émotion.

Femmes dans l'intimité, dans le déshabillé galant des peignoirs, dans les retroussis fripons des jupes rebelles, dans les hasards libertins des toilettes matinales, dans les attitudes familières, elles passent toutes — nos contemporaines, brunes, blondes et rousses, grandes dames, horizontales et grisettes, trottins — avec l'éclat des yeux rieurs où brille encore un reste de larmes, avec les bouches rouges et meurtries où se perçoit encore l'impression humide du dernier baiser. — « D'après la femme » ; oh ! l'étude ravissante !

M. Boldini s'essaye, avec sécheresse, mais avec habileté, à rendre les grâces de la femme ; il la « croque » à l'improviste, comme il la rencontre ; et, quand il réussit, c'est quelque peu consolant de voir l'instantanéité, la joliesse, la grâce de la vie fixées définitivement. De l'habileté toujours,

rien de plus. — Fils d'un peintre de Ferrare, d'un peintre de madones, M. Boldini a vécu longtemps à Florence ; en 1871, il était à Londres où il fit le portrait de la duchesse de Westminster ; ensuite il vint regarder Paris incendié.

Son atelier est encombré de pochades, de pastels, d'esquisses ; un gai panorama de la vie parisienne. « Les peintres qui racontent leur temps deviennent des historiens, » a dit M. Alfred Stevens dans sa jolie plaquette : *Impressions sur la peinture.* La définition peut s'appliquer à M. Boldini et à quelques autres.

Dans cette maison de peintres, — deux, M. Puvis de Chavannes, M. Henner, sont des poètes. Chez M. Puvis de Chavannes, la femme est immatérielle ; nos contemplations vont sans désir à ses formes calmes et adoucies ; dans son œuvre, de l'âme et du rêve. Dans celle de M. Henner, de la couleur. Ses nymphes ont l'attirance de l'insaisissable ; la chair appelle le baiser, et pourtant elle reste mystérieuse, toujours inapprochée. Elles nous sollicitent et nous fuient. N'est-ce pas tout le secret des éternellement captivantes ?

Quel est-il le peintre troublant de l'amour et

de la caresse ? Ce serait pourtant une ambition, ô contemporains, pasticheurs des maîtres anciens gens de procédé que l'originalité ne hante guère, de représenter, avec toutes ses élégances, ses coquetteries, ses gentillesses friponnes, ses chastetés perverses, la femme d'aujourd'hui, *à son apogée*, d'avoir pour idéal à enfermer dans son œuvre cette Souveraine, cette Énigme, — de l'aimer jusqu'à être un grand artiste ou à mourir.

## III

## M. ALBERT BESNARD

4 février 1887.

Parmi les peintres, tous de talent, qui prennent part à l'exposition des aquarellistes, ouvertes à partir du 3 février dans les galeries de M. Georges Petit, M. Albert Besnard, un très habile, très particulier artiste — quelquefois obscur, lorsqu'il veut trop ne pas être banal — aura, on peut le prédire, un véritable succès de curiosité. J'ai eu le plaisir de voir, d'avance, les toiles qu'il a envoyées ; c'est, quand il n'y a pas une volonté trop évidente de bizarrerie, un charme des yeux, une fête des couleurs, une évocation absolue de la nature.

Tel bout de tableautin évoque, à la ville, par un temps de neige, de bruine, de brouillard épais, un paysage ensoleillé, des heures délicieuses d'étés

disparus. Ce n'est rien, un buisson, au flanc d'une montagne, dans la lumière pénultième du jour, ou bien encore, au bord d'une paisible rivière, des arbres couvrant d'ombre un pré, baignant au miroir de l'eau leur silhouette qui verdoie et frissonne ; c'est une maison blanche, irradiant la lumière, avec, sur la terrasse, des lauriers roses en fleurs et, dans le fond, les montagnes bleuissantes, dont les croupes sont comme pamées dans la clarté.

On regarde ; aussitôt surgissent, en la pensée, des moments charmeurs d'autrefois ; l'idée vagabonde à travers les décors du souvenir. Vous n'avez pas vu ce buisson sur une pente, vous ne vous êtes pas reposé à la fraîcheur de ces branches, vous n'avez pas aimé en cette gaie demeure dont la façade est éclatante comme une corolle de lis ; pourtant vous les connaissez ; ils sont familiers, ils vous sont familiers, ils vous sont chers, car s'ils n'ont pas, en leur magie, de notre passé, ils ont au moins de notre rêve.

Cet effet ne viendrait-il pas de ce que l'artiste semble chercher à donner plutôt la sensation des êtres et des choses, le sentiment produit en nous que leur forme ? Une note choisie, tout y concourt ; c'est un paysage, sans doute, mais c'est,

encore plus, une « impression », pour l'unité de laquelle toutes les notes furent rassemblées afin de la faire intense, prodigieusement, jusqu'à la vie. Peinture ou pastel, c'est mieux que la parfaite image d'une réalité ; M. Besnard met sur ses cartons, ses toiles, non seulement l'aspect, mais encore, par exemple, la douceur envahissante des beaux crépuscules, la gloire des éclatants midis ; dans ses paysages enfin, qui sont en même temps l'œuvre d'un poète, vague du bonheur, de la mélancolie, rôde un peu de l'âme confuse, indistincte de la terre.

Ces mérites, ces dessous — dits simplement à propos de certaines petites études — sont, avec plus de puissance, le prestige de quelques œuvres achevées ou en train chez M. Besnard, en sa coquette demeure, rue Guillaume Tell, au bout de l'avenue de Villiers, près des fortifibations. L'atelier est réuni à la maison par un long couloir, tendu d'étoffe bouton d'or, qui traverse un pittoresque jardinet.

Deux immenses toiles frappent d'abord les regards, mais l'une surtout captive l'esprit, hante la pensée : *le Soir de la vie.* Deux vieillards,

l'homme et la femme, se reposent sur un banc, comme las de vivre, et derrière, à la cime du perron auquel s'adosse leur siège de pierre, sur le seuil de son logis, une mère, debout, tient dans ses bras un jeune enfant. Ces personnages, qui symbolisent les générations, la transmission des souffles, la vie indéfinie, se silhouettent en nobles et familières attitudes, dans une campagne d'une tendre émotion, sur un ciel crépusculaire, presque nocturne, où scintillent, déjà nombreuses, les premières étoiles.

En face, deux beaux adolescents parmi des fleurs et des colombes : *le Matin de la vie*. Cette composition, d'ailleurs à l'état d'esquisse, est d'un style moins ample, d'une trouvaille plus banale. Je lui préfère les moissonneurs qui chargent une charrette, tandis qu'à côté d'eux une paysanne, assise sur le sol, allaite un nourrisson; et je préfère à ce « midi » le merveilleux « soir » dont j'ai parlé tout de suite, où l'idée, heureusement simple, est rendue avec un art proche de la perfection, s'il n'est la perfection même.

Çà et là d'autres toiles considérables.

Ici : *l'Homme primitif*. Au bord d'un fleuve, un homme accroupi, de membres grêles, à énorme

tête simiesque, suit d'un regard de brute sa femelle et son petit qui entrent, à pas rapides, dans l'eau ; sur la lointaine rive s'avance un troupeau de mammouths qui viennent boire.

Au bord du même fleuve, sillonné en tous sens de bateaux à vapeur, un jeune couple de nos jours contemple, amoureusement enlacé, le mouvement prodigieux d'une capitale. C'est : *l'Homme moderne*. L'antithèse est expressive, bien choisie, traduite avec un bonheur extrême.

Ces deux panneaux, destinés à l'Ecole de pharmacie, rappellent comme la plupart des tableaux décoratifs de M. Besnard, le génie d'une tendresse pénétrante de M. Puvis de Chavannes ; mais il n'y a point là une imitation habile des procédés, comme on la rencontre chez certains artistes qui travaillent à l'instar du Maître, sur les murs des monuments nationaux. M. Besnard a une compréhension à lui de la nature, et, si certainement plusieurs lui ont ouvert des horizons, il s'en va vers les nouveaux ciels, aux plaisantes clartés, bien armé de science, avec un tempérament original.

Le moment paraît venu — et c'est toujours une joie pour un artiste de mettre un artiste hors du rang, par une publicité dont il dispose, en le por-

traicturant, en recherchant, pour analyser l'œuvre, ses origines — de consacrer à M. Albert Besnard une rapide esquisse. Elle aura du moins le mérite d'être la première ; d'autres la reprendront, plus tard, et bien mieux, maintenant qu'il commence à sortir de la réputation étroite des cénacles pour entrer dans la notoriété.

Les notes suivantes serviront à expliquer la transformation de ce peintre qui fut « prix de Rome » — comme on dirait « bœuf gras » — de ce virtuose des couleurs, épris de l'harmonie éclatante des jaunes et des violets, aujourd'hui d'un talent très moderne, audacieux qui cherche et s'avance subtilement, dans l'inexploré, parfois un peu prismatique, un peu étrange, mais à sa marque.

Parisien de Paris, né quai Voltaire, il habita, dans son enfance, la maison voisine d'Alfred de Musset et, ensuite, rue Châteaubriant, sur le même palier que Béranger. Un matin, les domestiques, qui sans doute frayaient ensemble, se trompèrent de chaussures et laissèrent au chansonnier celles de Mme Besnard. Béranger les renvoya, disant :

« Il y a longtemps que je n'ai vu chez moi des bottines si petites. »

Le père était un peintre ignoré, mort de bonne heure: la maman, elle, faisait des miniatures. Blonde, d'un type fin, distinguée, jolie comme le montre un buste remarquable de M. Alfred Lenoir — à soixante ans, d'ailleurs, elle fut épousée par amour— M^me^ Besnard mit son fils au collége. Externe, il rentrait chaque soir; autour de la même table, dans le cercle lumineux de la lampe, la mère travaillait à ses aquarelles, le gamin paresseux, mais très doué, à ses thèmes, à ses versions ; si elle ne les lui corrigeait pas, elle lui apprenait à dessiner, puis on causait de la vie et, souvent, du rêve. — N'est-il pas permis de supposer que cette femme d'élite, fleur blonde de Paris, à la physionomie mobile et mutine, imitant avec grâce, les comédiennes en renom, ayant un attrait de Froufrou, de Desclée, a eu une influence sur M. Besnard, sur ses qualités, d'un charme féminin.

Élève de M. Cabanel, il montra de la fantaisie et de la facilité. Entré en loge, il obtint le prix de Rome. Quatre ans il vécut là-bas, sans meilleur souci que de jouir de sa jeunesse ; on le croyait riche, car la vie est toute d'apparence ; de toutes les fêtes, beau garçon, gentleman, il aurait été célèbre par ses costumes anglais à grands carreaux, sa voiture, son domestique nègre. Quel genre de

succès eut-il ? On disait à la villa Médicis, m'a conté un de ses camarades : « Qu'est-ce que c'est qu'un peintre comme ça ? »

Il retourne en France, et bientôt, sa mère morte, il se marie. Puis il part pour Londres, où il fait, entre autres, le portrait à cheval de lord Wolseley. Après un assez long séjour en Angleterre, il est revenu, il y a quelques années ; alors s'est dévoilé le « véritable » Besnard.

Dans le corridor qui du salon mène à l'atelier, sur le mur de gauche, le visiteur voit d'abord un panneau en longueur représentant l'entrée de François Ier à Bologne ; les cardinaux en robe et chapeau pourpre s'en vont au-devant du cortège royal, où figure Léonard de Vinci ; le pape regarde d'une fenêtre. Cette peinture n'est pas plus méchante que bien d'autres, certes, elle est même meilleure, mais sans caractère, sans personnalité.

Sur le même pan de mur, à la suite, est un tableau de Mme Besnard, sa femme, qui peint et sculpte de façon intéressante et curieuse. Le sujet n'a rien d'extraordinaire : c'est une femme couchée, à moitié nue, les jambes cachées par des draperies rouges. A côté d'incorrections de lignes, il y a des clartés de ton, des vivacités de chair.

Ainsi parfois certaines femmes, avec un moins lourd bagage de savoir, moins gâtées par les préceptes des écoles, ne sont pas détournées de la nature par les musées et la rendent, en des naïvetés heureuses, avec sincérité. M. Besnard dut trouver là sa voie, comme Paul sur la route de Damas, car cette œuvre de sa femme, un esprit très artiste, est la transition entre le « François Ier à Bologne », ouvrage quelconque, et les vastes compositions pleines d'art, de lumière, les peintures vibrantes de soleil, les aquarelles et pastels de visionnaire japonais qui encombrent l'atelier.

Je citerai seulement un pastel, une femme nue qui se chauffe. On ne voit pas la flamme, mais on la voit tout de même à ses reflets, on la sent. Ce nu devant la cheminée — M. Besnard a-t-il voulu faire Nana « se grillant comme une oie » ? — sera au prochain Salon, en même temps que la magnifique page du « Soir de la Vie », certainement, l'occasion d'un triomphe. Ce peintre de premier ordre, en travail d'une œuvre originale, qui consacre un métier prodigieux à la recherche des modernités, témoigne qu'un grand effort triomphe de la peine qu'a le cerveau pour se débarrasser des habitudes.

## IV

## ÉDOUARD DETAILLE

14 mars 1887.

Ceci n'est pas une étude complète sur le premier peintre militaire — seulement une esquisse, comme une sorte de tableautin à l'aquarelle ou une silhouette, prestement mais exactement marquée, d'après le modèle, en une sincérité d'émotion artistique.

Demain, remise de plusieurs milliers de cadres, avec des rêves figés entre leurs bordures brillantes, au palais de l'Industrie, pour le Salon ; beaucoup, ce qui semble incroyable, étant données les « croûtes » qu'on accepte, n'y seront pas admis. Dans les ateliers — parmi les visiteurs à l'enthousiasme artificiel, les camarades qui louangent éperdument et, derrière le maître de céans, échangent une blague déchirant la toile, rayant le marbre, — on donne la touche suprême au

tableau, le dernier coup de pouce ou de ciseau à la statue.

Tandis qu'on joue ce petit acte de la comédie parisienne, dans la rue, le brouhaha de la ville, les tramways cornent, les omnibus cahotent, les voitures filent, et dans les gares sifflent les trains en partance, des trains qui s'enfuient à travers des paysages, à la rencontre de l'Avril, car le voici : les graines gonflées remuent et pointent dans la terre éveillée ; les sèves montent dans les veines des arbres, animent les branchettes des buissons, et, au loin, le père Océan — un vieux modèle — sous la brise printanière bruit plus doucement.

Les peintres s'en iront dans la nature, plus tard, à partir de juin. A présent, la campagne est avec eux, elle est là, dans leur atelier ; la nature est allée, sur un ordre, se tapir, au long d'un chevalet, entre quatre barreaux ; ils ont enfermé chez eux les plaines, les moissons, la mer séductrice, aussi les hommes, les femmes, l'amour. D'avoir emprisonné de la vie en leur filet de couleurs, dans les mailles serrées des tons ils ont quelque fierté, de la fièvre, si ce n'est une inquiétude que la vie ne se soit échappée et que l'insaisissable — sauf pour les véritables artistes — ne soit pas dessous.

Édouard Detaille, lui, n'a pas cette peine, d'abord parce qu'il n'expose pas cette année, étant tout entier à un travail de génie et de patience, à son album superbe et grandiose sur « l'Armée française depuis 1789. » Au surplus, il peut être assuré du succès, celui qui a dans son passé tant d'œuvres de premier ordre, qui est entré, avec une presque insolence de jeunesse, dans la célébrité, mieux encore, — car, si l'hôtel de Detaille est voisin de celui de Meissonier, les deux peintres voisinent aussi dans la même gloire,

Un bel hôtel coquet, boulevard Malesherbes, vis-à-vis de celui, plus monumental encore, d'une Altesse blonde, très parisienne. On traverse la cour, on ouvre une porte, au milieu d'une large baie vitrée ; on est dans l'atelier, spacieux, propre, ciré, luisant, comme sur un vaisseau de guerre le carré des officiers. Personne, lorsque j'entre, qu'un soldat du premier Empire, appuyé sur un fusil à pierre, immobile en sa pose ; ses yeux n'ont pas eu un remuement de côté pour le nouveau venu.

Édouard Detaille, caché par un paravent qui l'abrite contre l'air de la porte, travaille ; très correctement habillé, serré en un veston de coupe

militaire, avec autour les plis gommeux d'un pardessus mastic, il lève de minute en minute ses yeux sur le grenadier à guêtres de coutil, placé à quatre pas devant lui, et, au crayon, il dessine, presque mécaniquement, sans un trait à côté, sans un trait cherché.

Un mondain, un gentleman, il n'abdique jamais — parce qu'il l'est naturellement — même aux heures de labeur, dans son atelier, pour lui un salon.

Très élégant de corps, intelligent de visage — le regard droit et sympathique, le cheveu dru et court sur un front haut, le nez fin, la moustache châtain blond, cavalière — il ne paraît pas avoir trente ans ; et, pour donner à l'étonnement la preuve que ce jeune homme approche de la quarantaine, il faut se rappeler que Detaille — on le sait décoré de la rosette de la Légion d'honneur, s'il ne la porte pas toujours, ce qui le rajeunit encore — débuta, en 1868, par un tableau, aujourd'hui dans la galerie de la princesse Mathilde, de gais tambours de la ligne, la capote bleue troussée, les uns assis au bord de leurs caisses, les autres flânocheurs : *la Halte*.

Et, depuis, une série de triomphes, dont j'omets plus de la moitié : *la Charge du 6e régiment de*

*cuirassiers, à Reischoffen* en 1874 ; *le Régiment qui passe*, en 1875 ; de la porte Saint-Denis à la porte Saint-Martin, sous un ciel gris d'hiver, entre les arbres dénudés, les reverbères sans gaz, les trottoirs pleins de badauds, messieurs, ouvriers, ouvrières, petites dames, mitrons, les trottoirs égayés de la cohue mêlée, patriote, curieuse, admiratrice, des passants, nos petits soldats défilent. L'année suivante, c'est : *En reconnaissance ;* puis, en 1877, *le Salut aux blessés*. Ensuite, le panorama de Champigny, et celui de la bataille de Rezonville, en collaboration avec Neuville. Voilà un bagage qui met Detaille au premier rang de l'état-major des peintres militaires de ce siècle, avec la préséance sur Charlet, Horace Vernet, qui sut mettre de l'âme et de la vérité dans les rassemblements officiels qu'il fut obligé de peindre, et Raffet.

Avec Neuville, Detaille partage le mérite d'avoir enterré ces peintres de bataille qui portraicturaient seulement le groupe des rois, des empereurs, des maréchaux, des généraux, des chefs enfin. Dans ses tableaux où l'armée entre en scène — héroïque, sans gestes poncifs, avec la simplicité et le sourire parfois du « tous les jours » qui ne disparaissent jamais, pas même aux jours tragiques — on « voit » dans l'im-

prévu pittoresque des tueries humaines, un peuple en une palpitation de vie et un frisson de mort.

Fumant une cigarette, nous visitons l'atelier Tandis que le peintre conte des impressions typiques sur l'invasion ; attaché à la personne du général Appert, il put, en 1870 et 1871, aller en tous sens, juger la grande guerre et en surprendre l'anecdote ; — sur ses voyages en Angleterre et en Écosse, d'où il rapporta de merveilleux aspects de « vestes rouges », saisies de ci de là, dans les casernes, dans les sombres cours de la tour de Londres, dans les allées des parcs, et de splendides études de highlanders ; — sur son expédition en Tunisie, où, comme officier de chasseurs à pied, il suivit la campagne ; — sur ses voyages encore et toujours, en Autriche, en Russie, où le czar Alexandre III, qui l'honore d'une haute estime pour son talent et de son amitié, l'autorisa à assister, avec lui, aux manœuvres du camp de Krasnoé-Sélo ; — je regarde, aux murs, un millier de photographies et de gravures, qui reproduisent une partie de l'œuvre d'Édouard Detaille, des photographies surtout ; au dire de l'artiste, elles le trahissent moins.

Le haut des murs est garni de trophées de dra-

peaux et d'armures, de fusils dont les canons reluisent, les baïonnettes scintillent, de casques, de cuirasses, dont les bombes de cuivre ou d'acier brillent, miroitent en un coup de lumière ; et, sous la galerie, c'est une suite intéressante de photographies et magnifique d'aquarelles, de petits panneaux, où des personnages sont peints, sans fond, avec une justesse inouïe, une exactitude parfaite, une synthèse prodigieuse de « rendu » qui ne note pas seulement des uniformes, mais des soldats, des hommes, de nations, ou de provinces différentes.

Ce sont, ici, des commandants de corps d'armée ; là, des officiers de tous grades et de toute arme ; là, des turcos, des zouaves, des « pioupious », des chasseurs de Vincennes, les « petits vitriers », tous dans leur allure familière, distinctive ; puis voici, sur leurs chevaux qui se cabrent, s'ébrouent, le mors fouetté d'écume, au trot, au galop, au pas, des cavaliers, hussards, dragons, cuirassiers, canonniers. A côté, des horse-guards, absolument décoratifs, des uhlans, des cosaques énergiques, farouches, le regard bleu.

Tout à coup, la revue se change en inspection ; on pénètre dans la caserne, on vague dans la cour du quartier. Un fourrier s'en va au rapport, des

hommes de corvée passent ; on s'apitoie sur le peloton de chasse ; on assiste au pansage, on entre à la cantine. C'est l'existence militaire tranquille, peinte fidèlement, avec une minutie stricte, un art impeccable. — C'est aussi la guerre, avec les soldats courbés, mais allant de l'avant sous une grêle de balles, couchés sous un coup de mitrailleuse, blessés, vaincus, prisonniers, morts, avec les chevaux éventrés, les drapeaux déchirés; c'est la défaite, la déroute, la victoire des autres, la horde des brocanteurs qui suivent les régiments et trafiquent, sous les vols de corbeaux.

Le sculpteur Préault, qui eut tant de juste esprit qu'il fait tort à sa sculpture, disait :

— Je ne suis pas pour le fini ; je suis pour l'infini.

La critique a pu être faite, à propos d'Édouard Detaille comme de Meissonier. Pourtant, les troupes françaises et étrangères de ce jeune général en chef, de ce victorieux de nos désastres, qui sauva la bravoure, l'honneur, sont si expressives qu'un instant, dans le premier crépuscule — à la fumée d'une cigarette près de finir — on peut avoir le rêve qu'elles vivent, en effet, comme si on ne sait quel clairon mystérieux, divin, leur sonnait la diane.

# V

## FÉLICIEN ROPS

10 avril 1887.

« En vérité, je suis inquiet en commençant « cette étude, courte nécessairement, sur un ar- « tiste prodigieux, un des plus à la marque de « son époque, et pourtant ignoré de la foule, sur

« Ce tant bizarre monsieur Rops,
« Qui n'est pas un grand prix de Rome,
« Mais dont le talent est haut comme,
« La pyramide de Chéops.

« Ces vers, à vol de plume, sont de Baudelaire « qui, certes, devait admirer déjà Félicien Rops, « bien qu'en 1865 le travail accompli fût bien « loin du bagage formidable et satanique d'au- « jourd'hui.

« A propos du catalogue de l'œuvre gravé de

« Rops, que vient de publier M. Rodrigues chez
« Conquet, je voudrais parler de cet artiste sin-
« gulier que d'aucuns, enthousiastes fervents,
« estiment jusqu'à le placer parmi les plus origi-
« nales entités de ce siècle et que le grand nombre
« ne connaît pas. L'œuvre, en effet, dont il s'agit
« — autant par son prix élevé que par la har-
« diesse licencieuse des sujets, aussi par l'effroi
« du nouveau éloignant toujours le vulgaire et
« moyen peuple fidèle aux routines, — est en de-
« hors de l'appréciation générale, supérieure à
« tous plébiscites littéraires ou artistiques.

« Qu'est Félicien Rops ?

« Un savant, un vrai littérateur, un érudit, qui
« pratique en leur langue les écrivains anciens
« et modernes de plusieurs pays, un fanatique de
« voyages, un causeur universel, mirandolien, le
« plus pittoresque et le plus imagé, le plus vi-
« brant. C'est enfin et surtout un artiste hors de
« pair qui, dans ses gravures, d'une expression
« d'art si intense, à l'eau-forte, à la pointe sèche,
« au vernis mou, dans ses dessins rehaussés de
« couleur, ses aquarelles dont la vision est inou-
« bliable, a saisi les attitudes féminines de son
« temps.

« Il a fixé les formes contemporaines et luxu-

« rieuses en une synthèse de l'attraction de la
« peau et du Sexe, de la préoccupation troublant
« les théories de Socrate, mêlant des rêves blonds
« et bruns, châtains et rouges, bronzés ou noirs,
« aux conquêtes de César, aux prières de saint
« Antoine, aux batailles d'Henri IV, aux apothé-
« oses de Napoléon sous la pourpre du plus ma-
« gnifique trône impérial. Il a figuré, hardiment,
« les réalités de l'amour frémissantes de vie avec
« une modernité qui va au paroxysme en une
« synthèse exaspérée, douloureuse, où la mort
« transparaît.

« Une ode aux étoiles, à la lune, sauf à celle que
« chacun porte avec soi, aux baisers faits de songe
« et de nuées, aux caresses idéales qui n'étrei-
« gnent pas, aux chairs calmes, sans mystérieux
« et passionnels effluves, comme en ont les ange-
« lots bouffis de Fragonard, les Vénus et les
« Vierges de Bougereau, telle n'est point la chan-
« son de mépris, profondément humaine, dessinée,
« burinée par M. Rops. Elle évoque, sans hypo-
« crisie, avec franchise, pour l'intelligence humil-
« liée, le mystère de l'homme et de la femme, la
« vie amoureuse, les corps torturés par un vice
« plus puissant que la pensée, les torsions de dos,
« les furies de membres, de bras enlacés, les poi-

« trines haletantes, les muscles roidis, les seins
« turgides, le plaisir qui cerne les yeux, ride les
« fronts, épuise les moelles, courbe les reins,
« anémie artères et veines, vide les cerveaux,
« dessèche le cœur, écrase et ratatine l'être ; elle
« restitue, avec une intégrité brutale, les embras-
« sements parfois.

« Voilà du moins le caractère des compositions,
« des débauches de talent, si ce n'est de génie —
« effarouchantes pour qui par une éducation ar-
« tistique, *un goût du beau d'à présent*, par la re-
« cherche de la vérité, d'une philosophie libre,
« âpre et majeure, par un esprit de réflexion, ne
« regarde pas, n'affronte pas sans émoi, sans péril
« le vertige du péché, pour qui n'est point au-
« dessus des perversités — le caractère, dis-je,
« d'une certaine d'imaginations prodigieuses at-
« tribuées à M. Félicien Rops. Ce créateur fait
« surgir par la magie de son crayon, de sa pointe,
« de son pinceau, très personnels, le nu d'au-
« jourd'hui, le nu exact, admirablement incurvé,
« modelé, en sa beauté décadente que relève
« l'artifice de suggestifs ajustements : de bas de
« soi pour l'éclat plus troublant « d'excelsoir »,
« de hautes jarretières, de gants longs à replis,
« de coins montrés.

« Il fait naître — en une série d'images extra-

« ordinaires, *non pas frivoles*, mais symboliques, « car la réalité s'y mélange de poésie, comme « d'une sorte de grandeur religieuse, païenne, « qui lui vient de la fatalité par la quelle nous « sommes en lutte autant que pour le reste de la « vie — l'apparition de l'énigmatique et perfide « complément, la femme, disant, faisant les vari- « ations lascives et infinies des poèmes corporels.

« Cet œuvre secret, avec tous les frissons.

« Où trouver les « pointes sèches », les « vernis « mous » de Rops? Nulle part. Il s'édite lui-même « et il ne vend pas ses dessins, il ne les donne « pas ; pour en avoir, il faut être initié, posséder « les arcanes. Il met sa collection à l'abri du « public, n'en faisant pas commerce, et ainsi « l'aristocratise encore.

« De race hongroise, un descendant de ceux « qui moururent « pour le roi Marie-Thérèse », « M. Félicien Rops, qui depuis belle lurette est « Parisien parisiennant, naquit d'une famille de « grande bourgeoisie, à Namur. Ses études ter- « minées, son père mort, sa première occupation « fut de dissiper une fortune en voyages, sports « de tous genres, fantaisies de magnat. Près d'un « million évanoui, il voulut le retrouver et fonda « à Bruxelles, en 1856, un journal illustré :

« *Uylenspiegel.* L'entreprise n'ayant pas réussi, il
« recommence sa vie aventureuse, avec cette fois
« le souci du lendemain, de ce lendemain dont il
« a triomphé par un acharné labeur et qui, au-
« jourd'hui, le nimbe de gloire méphisto phé-
« lique.

« Un beau-fils, noir de poil », un satyre mon-
« dain, cheveux et barbe en broussailles, mais
« avec élégance, le front large, le teint cuit par
« les soleils et les bises, une fine tête aux traits
« mobiles, expressifs, ajoutant à son verbe coloré,
« des yeux gais et subtils, lèvres souriantes, de ci
« de là railleuses, — Rops, dans son atelier, à Paris,
« ou bien dans son castel de Moulin-Galant, va-
« gabonde, en sa conversation alerte, du racon-
« tar boulevardier, des histoires de femme, des
« anecdotes sur tel ou tel, aux esthétiques les plus
« étranges, les plus hautaines, d'une légende de
« la Püsta, à des aventures chez les Magyares, à
« des impressions de voyage, à une description
« d'une plage de la Baltique, des mers grises sep-
« tentrionales et de leurs côtes à l'herbe maigre,
« d'un crépuscule au cap Nord. Sur son bateau,
« il parcourut tous les fleuves, toutes les rivières
« de Belgique, de Hollande, de Suède, de Norvège,
« en compagnie d'un géant, son ami, qui lui obéit
« comme à un dieu. « Tu es la tête, Rops ; moi,

« je suis la brute. » Et le brave géant, un bon peintre de paysages, lève ses poings terribles.

M. Félicien Rops aurait pu prendre pour son album le titre d'un livre dont il a fait le frontispice et que vient de publier l'éditeur Kistemaeckers : *Notes d'un vagabond*. Parfois, une nostalgie l'envahit, comme assis devant sa table de travail, il s'acharne sur une plaque de cuivre pour la perfection ; et, le soir même, il part ; on le revoit au bout d'un mois, de retour, comme dit dont César, de pays « extravagants. »

La conversation de Rops si vivante, si curieuse, si pleine de faits rares, d'idées primesautières, nul ne peut se la figurer qui ne l'a entendue. Le mieux est encore de le citer, de reproduire un fragment d'une lettre qu'il m'adressa et qui fut le début d'une amitié :

15 juillet 1885.

... Je ne lis guère les journaux, non pas par le mépris affecté que beaucoup de gens professent pour cette forme de littérature, la plus vivante de notre temps, mais pour ne pas nuire à mes énormes Repos et à des Rêvasseries qui me sont chères. Et puis, je ne vous remercierais que des lèvres, et par courtoisie rudimentaire. J'ai en

horreur toute popularité, et les baisers de la grande « Fama », si doux aux lèvres des « Ohnètes Gens » ne m'inspirent que du dégout, et le haut-de-cœur.

Mon art n'est pas, *n'existe pas*. Je ne vois là que de l'esprit facile, et cette forme d'art m'est en répugnance. Il n'y a donc pas à en parler, je crois. Je le disais à Gaston Bérardi, il y a quelques jours : Je chéris mon obscurité, j'en ai fait un dilettantisme et, par ce temps, où tous les peintres triquent à la tolle comme queues rouges en foire, *n'être pas su*, constitue une enviable distinction. — Je n'expose pas, pour ne pas m'exposer à recevoir une mention honorable décernée par des messieurs qui n'ont souvent pas trop d'honneur pour leurs besoins personnels ; puis je ne reconnais à personne le droit de m' « honorer », cette reconnaissance me paraissant être le comble de l'humilité.

Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise ; quant à plaire aux autres, je m'en moque comme de mes gants de l'an dernier. Je suis, ce me semble, dans la position de ces femmes qui sont grosses d'êtres singuliers, procréés par Démonialité, peut-être étonnants, peut-être simplement hydrocéphales, mais qui ne peuvent sortir par des..... normaux. Dussé-je m'ouvrir le ventre

comme un Japonais, il faudra bien que cette pensée isse à la vie et que ce monde que je sens s'agiter en moi, livré aux colères des nationalités opposées qui m'ont passé leur sang, vienne en bonne lumière. Et si tout cela n'est qu'une souris, ce ne sera pas la souris de tout le monde : *Non hic mus omnium*, comme nous disions au temps où, épris de langues, non pas mortes mais mourantes, je traduisais pour ma seule joie l'aimable évêque Sidoine Apollinaire. Je n'ai qu'une qualité : un idéal mépris du public et certains de mes dessins n'ont été qu'une façon d'abaisser ma fesse au niveau de sa face. — Si le reste, *le haut de mon moi*, produit qui vaille cela ne le regarde pas ! — « Et comme on lui demandait a quoy faire il se « peinait en un art qui n'estait à la cognoissance « de guère de gens : J'en ai besoin de peu, dit- « il, j'en ai besoin d'un, j'en ai besoin de pas « un! » — Ça c'est du Montaigne.

Et quand, d'aventure, j'arrive à me « gober, » pour parler comme M. Droz, quasi de l'Académie française, j'ouvre un vieux portefeuille, je regarde la Mélancolia et le chevalier de la mort de Dürer, l'estampe aux cent florins de Rembrandt, ou le vieux Breughel d'Enfer, et je sens immédiatement descendre en moi le juste sentiment de l'art macairesque, macaronique et simiesque

qui est nôtre à nous tous ! Au fond, tout cela ne vaut pas le chant glorieux de l'alouette au premier matin ou le bouquet de fleurs blanches que la viorne amoureuse jette au rebord de ma fenêtre...

Rops est un écrivain pittoresque ; je pourrais citer encore telle page de lui sur la musique hongroise, note en marge de l'épreuve d'une eau forte : *Dans la Püsta*, M. Rodrigues l'a détaillée en son catalogue, page 98, et il aurait bien dû faire cette citation : « Tout le long, le long de la venelle, derrière les haies d'acacias en fleur, foulant les gentianes et les coquelicots, vaguant, héroïques, à travers les grands paysages, leurs instruments accrochés aux boutonnières béantes, ne portant rien que les choses futures comme les gueux de Callot : voici passer les Tziganes. Eux savent tout. Ils ont les chants qui font monter le cœur aux lèvres et se courber les rebelles pour baiser les mains de l'Homme triomphant. » Rien que dans cette lettre, dans ce croquis de Tziganes, ne devine-t-on pas un artiste qui est soi ?

Mais ceci est la petite part de mérite de ce dessinateur irréprochable, de ce peintre dont certaines œuvres sont pour moi plus vivantes, plus

précises dans le souvenir que telles jolies réalités qui pourtant furent miennes, de ce poète de l'irrésistible démone, de la femme de ce siècle et aussi de tous les siècles, — la volupté originelle étant toujours pareille, le baiser infatigué, toujours infini et semblable en tous les temps.

Messaline, — Théodora, — Dahut, la fille du roi Grallon, — Marguerite de Bourgogne, — la grande Catherine, — M$^{me}$ d'Orléans, abbesse de Chelles, qui, à ce que raconte M. Lucien Perey (*Histoire d'une grande dame au dix-huitième siècle*), avec le Régent, son père, « passait la nuit à rire, à se divertir, à manger et à faire cent sortes de folies devant les jeunes religieuses qu'elle s'était choisies, » c'est parfois la grande dame du dix-neuvième siècle, la petite bourgeoise dépravée, c'est l'horizontale dans son alcôve ou chez elle, partout, au hasard des renversements, ce sont nos vices.

C'est notre misère.

---

## M. OCTAVE MIRBEAU

25 novembre 1886.

« Au fond du cœur de tous ces misérables soldats, dont les feux sinistres du camp éclairaient les faces amaigries et les dos avachis, une même espérance régnait, l'espérance de la bataille prochaine, c'est-à-dire la fuite, la crosse en l'air et la forteresse allemande. »

J'extrais ces lignes d'un roman qui a paru hier, chez l'éditeur Ollendorff et qui s'appelle : *le Calvaire.*

L'auteur est M. Octave Mirbeau, dont le public connaît sans doute le nom — si ce n'est pour des études fort curieuses sur des artistes remarquables, mais pas encore acceptés par le « panurgisme moutonnier » des foules — du moins pour un pamphlet qu'il publia, il y a quelques années,

contre les comédiens, dans un journal assez répandu. M. Coquelin aîné, qui se croit volontiers Figaro, et, en ce moment, sort du théâtre de ses anciens succès au milieu de l'indifférence publique, — s'improvisa gazetier pour répondre à l'autre, à celui qui taille sa plume rue Drouot. L'escarmouche fit du bruit, comme tout ce qui touche aux coulisses, aux comédiens, aux comédiennes. La feuille où écrivit en passant M. Mirbeau est des plus lues, M. Coquelin était alors très en vedette. Ce vacarme d'une semaine à propos de personnages rendus sacrés par nos admirations valut mieux, pour celui qui osa leur manquer de respect dans la maison même où ils sont chaque jour glorifiés, qu'un bon livre, non comme mérite, — car l'article était remarquable plutôt par sa violence, — mais comme réputation.

D'aucuns vont reprocher à ce chroniqueur, devenu romancier, d'avoir montré notre armée sans apothéose chauvine, en toute sincérité, — en toute humilité, je pense, il y a de quoi. M. Mirbeau fait défiler devant nous, en une trentaine de pages navrantes, un régiment composé de tous les débris de corps, une bande de zouaves, de moblots, de francs-tireurs errant du Mans à Chartres, parmi le désarroi, la débâcle d'une guerre à l'aventure. Cette histoire a l'air d'une

autobiographie : « Nous obligions les habitants, baionnettes aux reins, à nous aider dans la dévastation de leurs biens. Puis nous repartions, ne laissant derrière nous que des ruines et que des haines. » Ici, au milieu de ces soldats en maraude, un général imbécile, toujours colère — ah! bougre! — le général Ramollot. Là, un chirurgien-major pousse dehors, d'un geste brutal, une vieille femme qui vient d'apprendre la mort de son fils. « Allons, cria-t-il, allons, pas de scène ici, hein !... Il est mort, eh bien, voilà tout ! » Est-ce que ces bêtises, ces ignominies, ces cruautés sont la nécessité de la guerre ? Était-il aussi bien utile de les raconter ?

Pourquoi pas ?

On n'a point attaqué M. Ludovic Halévy pour ses admirables souvenirs et récits : *l'Invasion*. Et, pourtant, j'y trouve ces lignes : « Le 13 février 1871, à midi, nous quittons Goderville. A une heure de là, sur la route de Fauville, nous rencontrons notre premier Prussien... C'était un dragon de la garde royale qui, *seul, à pied*, casque en tête, avec son grand manteau bleu et ses grosses bottes, s'en allait d'un pas lourd du côté de Goderville. » M. Halévy, il est vrai, n'insiste pas; il ne tire de là aucune considération, aucune tristesse ; et, dans la citation de lui que je viens

de faire, c'est moi qui ai souligné trois mots. Ce dragon, qui se promène *seul*, *à pied*, en pays ennemi me semble pourtant significatif. Nous étions prêts pour la défaite, car l'envahisseur — que la terre française aurait dû engloutir à mesure — fut chez nous profondément respecté ; le paysan avait peur qu'on ne brulât son village, qu'on ne l'imposât un peu plus. Beaucoup trop furent prudents.

Qui peut dire comment se serait terminée l'invasion si nous avions fait aux Prussiens, comme les Espagnols aux armées de Napoléon Ier, une chasse incessante de guérillas, si chacun s'était montré patriote, soucieux de l'intégrité du sol national, — non pas, égoïstement de sa peau ou de son bien ?

M. Mirbeau, dans ce deuxième chapitre que j'aime moins que les autres, mais qui a chance de servir son succès mieux que les qualités de tout le reste du livre, a accompli une triste besogne. Toutefois, est-ce qu'un enseignement ne sort pas de là pour l'avenir, le jour prochain où va s'éteindre (alors se lèvera dans l'ignoré un immense rideau noir sur une scène pleine d'ombre et de sang) le roi de Prusse, proclamé empereur d'Allemagne au palais de Versailles.

Quelques détails :

Normand — il est né, en 1850, à Trévières, en Calvados — M. Mirbeau, ses classes terminées chez les jésuites de Vannes, vint à Paris étudier le droit, dont il s'occupa moins que de littérature. Hanté par Edgard Poë et Baudelaire, il connut les paradis artificiels, les engourdissements voluptueux des fumeries d'opium ; six mois durant, il se livra à cette griserie quotidienne. Sa première occupation sérieuse fut de tenir la rubrique des « échos de théâtres » à l'*Ordre*. Il ne la conserva pas longtemps d'ailleurs ; c'était une série d'éreintements, de pointes acerbes ; Mirbeau dut se soumettre ou se démettre. Il partit, et l' « ordre » régna de nouveau sur cette rubrique en révolution.

16 mai 1877. M. de Saint-Paul, député de l'arrondissement de Saint-Girons, obtient Mirbeau pour sous-préfet. — A ce qu'on m'a conté, ce fut une parfaite tyrannie. Les procès-verbaux, les contraventions tombaient en ribambelle sur le dos des malheureux Ariégeois qui avaient l'impardonnable tort d'être républicains. Un camarade de M. Mirbeau, sous le pseudonyme d'Eliacin — qui m'a tout l'air de cacher un très fin observateur, styliste ironique, M. Paul Hervieu — a

noté : « On rencontrait le sous-préfet partout, au pèlerinage de Notre-Dame-des-Neiges, à Lescure, sur les ruines d'un temple de Jupiter, au seuil du donjon d'Encourtiech. Çà et là, il haranguait la foule. » M. Mirbeau semble avoir fait alors — et je n'en doute guère, avec son tempérament — ce qu'il y a de mieux en candidature officielle. Le monsieur, au reste, fut élu à une forte majorité, invalidé ensuite, et jamais réélu.

Le maréchal de Mac-Mahon disparu, c'est l'avènement de M. Arthur Meyer, qui achète le *Gaulois* à M. Tarbé. M. Mirbeau fut un des collaborateurs ; c'est à ce journal qu'il me souvient, moi, presque au sortir du collège, de l'avoir vu pour la première fois. — Puis la Bourse l'attira ; c'était le temps féerique de l'Union, de M. Bontoux, le temps où toutes les tables étaient retenues chez Champeaux, où sur la place de la Bourse et dans les rues avoisinantes attendaient les superbes équipages, piaffaient des chevaux de dix mille, où, chez le pâtissier en face du péristyle, les remisiers, une fleur à la boutonnière, le sourire aux lèvres, un carnet à la main, prenaient les ordres de femmes élégantes grignotant un sandwich ou croquant un éclair ; le temps joyeux où, de trois à quatre heures, la rue du Quatre-

Septembre avait l'aspect animé, brillant d'un retour de courses, où, le soir, au Crédit lyonnais, les plus distingués gentlemen de France se faufilaient parmi les groupes, cherchant leurs remisiers ; le temps des millions. — Vint le krach ; elle n'a pas recommencé, la chanson d'or et d'azur des rouleaux de louis d'or qu'on brise, des billets de banque vite gagnés, vite envolés.

Il dut retourner au journalisme, l'autocrate de Saint-Girons, à M. Meyer et à ses pompes mondaines. Car c'est M. Arthur Meyer qui a découvert M. Mirbeau, l'a poussé, encouragé. Juvénal, élève d'Arthur Meyer et ami d'une jolie, charmeresse actrice, la vie offre de ces plaisantes antithèses.

Il lâcha cependant son directeur, Juvénal, pour entreprendre la courte campagne figaresque terminée par le fameux article contre les comédiens. Alors, sur ce coup de grosse caisse et de célébrité, il fonda une gazette hebdomadaire : *les Grimaces*. Elles avaient une flamboyante couverture rouge, imitée de la couverture des pamphlets du lanternier Rochefort (ainsi on monte une boutique de province, à l'instar de Paris). Au bout de six mois, la « grimace » suprême.

M. Mirbeau fonda aussi — 15 janvier 1883 —

un journal qui n'eut que quelques numéros : *Paris-midi, Paris-minuit.* Il devait paraître deux fois par jour, à midi et à dix heures du soir ; midi, « l'heure où les activités se mettent en branle » ; dix heures, « celles où elles se reposent ». La pensée était bonne de ce journal d'informations, de nouvelles de toute sorte, ne donnant rien que le fait brutal, renseignant sur l'extérieur, l'intérieur, la Bourse, le monde et le demi, les lettres, le théâtre, sans jamais une « tartine ». Un autre, qui a pleinement réussi — le *Matin*, premier numéro, 26 février 1884 — semble, avec de très importantes, de très habiles améliorations, avoir cueilli l'idée du journal de nouvelles.

M. Mirbeau est mieux qu'un administrateur à poigne, qu'un remisier, qu'un homme d'affaires, qu'un chercheur de fortune, même qu'un chroniqueur vibrant ; c'est un artiste ; voilà pourquoi je trace de lui cette rapide esquisse. Il a pris soin d'en fournir l'occasion en composant ce livre qui en promet de nouveaux encore plus talenteux et plus solides, ce livre où déjà nombre de pages superbes, émeuvent, étreignent :

LE CALVAIRE
LE CALVAIRE
LE CALVAIRE

En dehors de toute réclame — et je ne la lui ménage pas en sa forme fantaisiste — M. Mirbeau a une originalité : il bondit tout le temps ; et ça rend bien en littérature. Il bondit comme un tigre qu'il est, au physique et au moral; il suffit, pour s'en convaincre, de lire un article de lui et de voir sa chevelure et sa moustache fauves, ses yeux clairs pailletés d'or, ses allures souples, paresseuses et lentes de grand félin, après des instants de passion, — pendant une causerie artistique, — où les traits, ordinairement doux, se contractent en des colères, des enthousiasmes séduisants, où le poil se hérisse et l'œil brille.

On a dit, surtout du chroniqueur : « Même les gens du métier se laissent empoigner par la puissance superbe de ce style qui s'enfle comme une tempête autour des plus frêles objets. C'est une rare jouissance de contempler la succession majestueuse de ces phrases qui déferlent ainsi que des vagues à la marée montante, chacune heurtant plus loin que celle qui a précédé, et roulant sans effort des pensées hautes et larges. »

Il y a un peu d'amitié dans les épithètes qui achèvent la période ; mais ceci est indéniable, qu'elles vous soient agréables ou non, les chroniques de M. Mirbeau ont un brio particulier, aussi un amour des lettres, des arts, du beau idéal qui

— à cette époque de platitude politique où les plus forts sont « médiocres avec éclat » — est la passion d'un bien petit nombre.

Quant à ses contes — publiés sous ce titre : *Lettres de ma chaumière* — plusieurs pourraient être signés, c'est leur valeur et leur défaut, Guy de Maupassant. Ainsi une histoire, qui d'ailleurs lui est dédiée : *la Justice de paix.* Ce n'est pas pour cela, je pense, que M. Mirbeau écrivait, il y a quelques mois : « M. Maupassant est un maître dans ce genre délicat et difficile : le conte. Il n'est pas le seul maître. »

Il y a cependant, même dans ces contes où l'on sent l'impression des lectures, un certain au delà qui est bien particulier à l'auteur, une sorte de poésie étrange et sauvage, miaulement mystérieux, sensuel. Il se retrouve dans ce roman : *le Calvaire.* Pas une des petites épopées de l'année terrible, comme on pourrait le croire d'après ce tableautin de régiment en marche dont j'ai parlé au commencement, mais le récit d'un amour — d'un « collage » plutôt — pour employer le mot d'argot qui est un tantinet grossier, mais le plus clair.

Jean Mintié, le héros, dit d'un de ses livres : « ...une déclamation violente, une phraséologie

absurde y remplace l'idée. Parfois j'en relis des passages applaudis par la critique, et j'y retrouve de tout, de l'Herbert Spencer et du Scribe, du Jean-Jacques Rousseau... du Victor Hugo, du Poé... » Est-ce son propre roman que M. Mirbeau, dans une heure de doute artistique, a ainsi jugé ? — Si parfois on y retrouve l'écho des rhétoriques d'autrui, il y a une sorte de flamme qui lui est personnelle, un effort pour exprimer la vie, l'attraction d'un beau ventre de femme, plus fort que la volonté de l'homme.

Enfin, ce n'est pas un « bouquin » comme il en raît tant, c'est un livre, — si longtemps qu'on le puisse discuter, et peut-être pour cela — que les lettrés peuvent lire avec curiosité. On me dit que M. Mirbeau est à Noirmoutiers depuis plusieurs mois, qu'il est misanthrope, qu'il se figure « que tout le monde lui en veut ». Je connais pour ma part ces inimitiés ces rancunes que soulèvent, autour de quelqu'un, le franc dire et la foi artistique. Quoi qu'il en soit de telles craintes, je suis heureux de lui envoyer, le premier, en fermant son livre, ce témoignage d'estime.

---

# M. SARDOU

ET LA

# PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE AU XIII$^e$ SIÈCLE

*Figaro*, 4 janvier 1882.

Que devient l'affaire d'Odette et Fiammina ? Qui a raison des deux écrivains ? Est-ce Mario Uchard ? Est-ce Victorien Sardou ?

Ni l'un, ni l'autre, peut-être.

Les tribunaux, devant lesquels le différend est porté, jugeront-ils, aux applaudissements de tous, le cas de M. Sardou et de M. Uchard, qui ont échangé les vérités les plus malicieuses, sous le couvert d'une politesse vraiment adorable ? Les tribunaux parisiens trancheront-ils le litige avec autant de bon sens qu'en eurent, au temps jadis, les belles dames d'une cour d'amour ?

M. Sardou, l'autre soir, assistait, dans une baignoire de face, à la trentième représentation de sa dernière œuvre : *Odette.* Il y accompagnait une femme charmante et spirituelle ; c'est le signalement de Mme Sardou. L'académicien boulevardier voulait-il se rendre compte, par lui-même, de l'effet produit par sa pièce sur le public ordinaire, qui ressemble peu à celui des premières ?

Dans un entr'acte, je rencontrai l'auteur au foyer des artistes. Il y avait Parade en général de Clermont-Latour, Riquier, le contrôleur du théâtre, Dieudonné en Béchamel, Castel, le régisseur, en sir Pocock, sans sa perruque, absolument drôle avec ses sourcils et ses favoris rouges. A propos d'un spectateur qui était venu, pendant le premier acte, occuper son fauteuil, en faisant grand bruit et gardant son chapeau sur la tête, M. Sardou s'irrita de cette mode de ne jamais arriver au commencement d'une pièce. C'est certainement chic, mais c'est idiot.

« — On m'accuse de répéter, au second, et parfois au troisième acte, l'exposition de mes comédies. Je n'ai pas toujours fait comme ça. Seulement, le public, qui tient à venir en retard, se plaint parfois de ne pas comprendre. Aussi bien, je rappelle maintenant en quelques mots ce qui

s'est passé... Le public d'aujourd'hui est excellent. Il ne ressemble en rien à celui des premières qui ne s'inquiète que de l'intrigue, comme une chambrée de concierges. La tuera-t-il, ne la tuera-t-il pas? voilà toute la question. Et chacun regarde l'heure pour savoir si on peut filer... D'aucuns encore me reprochent de prendre une intrigue banale à un confrère. Et puis?... Un mari trouve sa femme en train de le tromper ; il lui fiche son pied quelque part et la met à la porte du domicile conjugal. Je n'emprunte à personne cette aventure de tous les jours. L'intéressant est le détail, le développement des caractères, le parti tiré d'une situation. Si le chef-d'œuvre de Molière était une nouveauté, que dirait-on de ce Tartufe dont on prépare l'entrée pendant deux actes et qu'on ne voit qu'au troisième. On éreinterait Molière de belle façon !... Les critiques réclament une action rapide, mais avec ce système télégraphique qui a cours à présent, les lettres de Mme de Sévigné à sa fille se réduiraient toutes à cette dépêche :

« Madame de Grignan,

« Suis bien portante. T'aime toujours bien. M. de Lauzun épouse Mlle de Montpensier.

« MARIE. »

« ... Je revendique ma manière et mon style. Le reste est de médiocre importance. »

Sardou s'emballait, ainsi que de coutume. Nul n'est plus pétillant et plus nerveux que cet académicien qui ne peut se résoudre à être grave et momifié, comme doit l'être un immortel, et dont le langage s'émaille de locutions naturalistes.

Survint alors M^lle Alice Lody, suivie de sa camériste, portant la traîne de la robe. Sardou s'enquit de la santé de sa gracieuse interprète. La conversation changea, soudain, autour du joli sourire de la petite comédienne.

Retourné dans la salle, pendant la superbe scène finale du troisième acte, je me rappelai, je ne sais pourquoi, comment, à l'époque où Philippe le Bel céda Avignon à Charles II, comte de Provence et roi de Sicile, Fabre d'Uzès, poète lyrique, fut puni pour s'être approprié les vers d'Albertet, de Sisteron.

Nostradamus raconte le châtiment du plagiaire dans ce livre : *Les vies des plus célèbres et anciens poètes provensavs qui ont flovry du temps des comtes de Provence.* Voici le portrait que Jehan de Nostre-Dame, procureur au Parlement, fait du troubadour :

« Albertet de Sisteron (aucuns ont mys de Tharascon), estoit gentil-hôme de Sisteron, poëte comicque, bien estimé en sa poësie : fut hôme doux, et modéré, s'adonnant aux estudes, bien veu entre les dames à l'honneur desquelles ne cessa d'escrire leurs louanges, fut amoureux de la marquise de Mallespine, qu'estoit l'vne des plvs belles dames de Prouence, quelques excellentes et belles qu'elles fussent, surmôtant en l'honneur et honesteté toutes les autres dames de son tems. A la louange de laquelle feist plusieurs belles chansons, et l'vn et l'aultre estoyent telment surpris qu'ils ne s'en pouvoient eslogner. La marquise luy enuoya secrètement de draps, de chevaulx et d'argent (car c'estoit le plus honeste présent qu'on pouvoit faire de ce temps aux personnes de vertu) avec lettre le priant qu'il se voulust déporter de ceste amour jusques à quelque temps. Ce qu'il feist. »

Avant de se séparer de sa dame. Albertet lui adressa une dernière chanson, élégie dont je traduis, presque mot à mot, un passage :

Mais dites comment fuir, ô mes amours très chères ?
Me pourrai-je guérir de mon affection,
car, certes, moi, j'endure, en cette passion,
pour vous, ingratement, maintes douleurs amères.

« Ingratement ! »

Et les aunes de drap ? Et les chevaux ? Et l'argent ?

Il mourut de douleur, à Tarascon, — vingt ans après, — comme on mourait alors. Ainsi en témoigne Monge des Isles-d'Or. Albertet, avant d'expirer de chagrin, chargea son ami Pierre de Valieras de remettre son livre, à sa cruelle bien-aimée : *Lou Pertrach de Venus*. Valieras vendit, simplement, le manuscrit du « portrait de Vénus » à Fabre d'Uzès, poète lyrique, qui donna comme siennes les poésies d'Albertet de Sisteron. La supercherie fut dévoilée, Fabre dut comparaître devant un tribunal qui le condamna à être fustigé sur la place de Tarascon, pour avoir injustement usurpé le labeur de ce poète renommé. Albertet fut aimé de la marquise de Mallespine, de la comtesse de Provence et de la marquise de Saluces.

Est-ce que ces dames auraient, elles-mêmes, exécuté la sentence ?

Dans les couloirs je revis M. Sardou. Certainement nulle comparaison ne saurait être établie entre ce maître de la scène et Fabre d'Uzès. Celui-ci n'est qu'un pillard vulgaire. M. Sardou est un enchanteur qui donne à tout ce qu'il touche un charme nouveau.

# UN TABLEAU OFFICIEL

## LE JOUR DE L'AN A L'ÉLYSÉE

Entre la double haie de soldats en grande tenue, présentant de leurs mains mal gantées le chassepot merveilleusement astiqué, — malgré la foule compacte qui se tasse sur les trottoirs, cherchant à distinguer un uniforme ou une livrée, — par la porte de fer forgé, grille d'honneur du palais, presque en même temps, vers une heure et demie, les voitures de gala des ministres et des diplomates pénètrent en une file bigarrée, un peu théâtrale, dans la cour de l'Élysée.

Ce matin, M. le Président de la République a reçu le Sénat et la Chambre, simplement, familièrement. Le défilé avait quelque chose d'un laisser-aller patriarcal ; pères conscrits et députés ont, en un pareil signe de tête, présenté

leurs souhaits de bonne année au chef de l'État. M. Mollard est content : « Ça a très bien marché... Pourvu que l'après-midi soit aussi réussi ! »

Et, tandis qu'il s'ingénie à grouper par ordre, dans le salon des Tapisseries, dans le salon des Aides de camp, dans la salle à manger, dans la salle des Fêtes, dans la serre, dans les vestibules, partout, les députations des corps de l'État, du clergé, des administrations publiques toujours plus nombreuses, M. Jules Grévy, entouré des ministres, des maréchaux, des sous-secrétaires, des officiers de la maison militaire, reçoit, au rez-de-chaussée, dans le décor blanc et or du salon d'Hercule, le corps diplomatique. Sous la troisième République, plus de luxe ni de broderies ; sauf les soldats et les fonctionnaires inférieurs, pas de galons. Le gouvernement est en « sifflet d'ébène » ; M. Grévy porte sur l'habit noir le grand cordon de la Légion d'honneur. En revanche, les ambassadeurs étincellent : soutaches, passementeries, plumets, or sur or, épaulettes à graines d'épinards, pantalons à bandes surbrodées, hermine, velours, couleurs voyantes, armes superbes. L'Europe et l'Asie luttent de somptuosité. Les attachés militaires se carrent dans la tunique à brandebourgs ou le dolman

bordé de fourrures; quelques-uns sont nu-tête, d'autres ont gardé le casque ou le chapska. Un grand silence, bercé par le vague froufrou des éperons, des sabres, des tissus riches.

M. di Rende, nonce apostolique, en tant que doyen du corps, félicite, au nom de ses collègues, M. le Président. Quelques phrases d'étiquette, dûment approfondies selon le protocole. M. Grévy remercie en quelques mots; puis les ambassadeurs défilent et saluent, fort graves; les ministres, groupés à droite et à gauche du chef de l'État, s'inclinent. M. le Président du conseil distribue des poignées de main plus ou moins cordiales, moins ou plus politiques. C'est sa partie, à lui; quelques petits sourires, quelques bonnes paroles peuvent aplanir des difficultés survenues, adoucir la rudesse d'une note ou la rédaction d'un article de traité. Tout ce monde qui se croise et se salue, se complimente et se félicite est classé dans le cerveau du ministre sous une seule rubrique : *Affaires étrangères.*

Cependant, les diplomates regagnent leurs voitures. Il y a entr'acte. On cause dans le grand salon. M. Grévy et son chef de cabinet se sont approchés d'une des hautes fenêtres.

Dans le jardin, tout ensoleillé par un rayon qui se glisse entre des nuages blancs, mettant du vert aux pelouses et de la gaieté aux arbres défeuillés, les carrosses des ambassadeurs stationnent. Grands véhicules Louis XV, peinturlurés et dorés, ressorts rocaille, sièges rocaille, glaces rocaille, marchepieds rocaille, tout est de pur style. Les cochers sont splendides, ceux de l'ambassade d'Angleterre surtout, quelque peu bedonnants, mais bien bâtis, bien membrés, consciencieusement moulés dans leurs livrées blanches. L'équipage d'Espagne est féerique. Gustave Doré en a rêvé quelques-uns de semblables pour Cendrillon, pour les noces de Peau d'Ane et la fée Carabosse, mais il n'a point eu l'idée de tels laquais. Ils sont jaune canari, empanachés et ornés : aiguillettes, chaînes, boucles, c'est un chatoiement de teintes dorées. Les simples landaus et les coupés vulgaires, noirs, sombres, paraissent misérables, lugubres à côté de ces monuments et de leurs gardiens ; ils se glissent entre les files, timides, honteux, à peine remarqués.

Avec mille précautions, craignant d'être pris en flagrant délit de puérile curiosité, les deux présidents regardent ce va-et-vient en écartant le rideau de guipure. Le président du conseil admire l'ambassade anglaise ; M. Grévy ne ca-

che point une prédilection pour l'espagnole ; c'est plus cossu et ça doit peser lourd. Un des ministres cause avec un journaliste :

— Ce salon, à droite, vous voyez ?... C'est l'usine .. c'est là que nous « turbinons. »

Il désigne la table de réunion du conseil.

Cependant M. Mollard est revenu. Tout doucement, avec son plus joyeux sourire, il prévient M. le Président et MM. les Ministres que « cela va recommencer. » Et il s'exprime avec des façons de ménagement comme s'il savait fort bien ne réjouir personne. « Quand vous voudrez... » On dirait un maître des cérémonies des Pompes funèbres annonçant le « départ » aux membres de la famille.

Drapés dans leurs robes rouges bordées d'hermine, la toque héraldique aux trois galons d'or posée sur leurs respectables chefs, les délégués du Conseil d'État ouvrent la série des corps constitués. Les révérences répondent aux révérences, les courbettes aux courbettes ; quelques mots à peine, quelques sourires, quelques poignées de main qui veulent être émues.

Maintenant les députations se suivent sans interruption. M. Mollard surveille l'ordre du défilé :

grand'croix et grands-officiers de la Légion d'honneur, la Cour de cassation, la cour des comptes, le conseil supérieur de l'instruction publique, l'Institut. Ah ! ces braves académiciens, sont-ils heureux de revêtir les palmes vertes ! Les occasions sont rares où semblable exhibition est de rigueur. Les musiciens et les peintres jubilent, ils s'épanouissent en grâces, ils ont des bonjours, de familiers signes de tête ; pour un peu, ils embrasseraient M. Grévy. Plus graves et plus dignes, les immortels de la compagnie des inscriptions, des sciences, etc., etc., ont tout à fait l'apparence de savants recommandables ayant suivi Bonaparte en Égypte. Aussi, les saluts sont plus froids ; ces messieurs ont conscience de leur immortalité.

Le clergé.

Robes cardinales et épiscopales, taches rouges et violettes. Archevêques, cardinaux, évêques, abbés mitrés, chanoines de Saint-Denis glissent plutôt qu'ils ne marchent sur les parquets cirés. Ils sont tous aimables, d'une urbanité spirituelle, d'une bonhomie patriarcale. C'est de l'excellente politique. La République a rogné les immunités et les bénéfices ; ils doivent lui en vouloir, ces prélats ; mais ils n'oublient pas qu'une fan-

taisie ou une mauvaise humeur du ministre pourrait diminuer encore les revenus. Alors, bonne mine à mauvais jeu.

Les députés des religions d'État se suivent et ne se ressemblent guère. M. le chef du consistoire de l'Église de la confession d'Augsbourg de Paris éprouve le besoin de faire un court speech. C'est un pur. La face de M. de Pressensé, en plus jeune, et la même ardeur évangélisatrice. Miss Kate Booth en raffolerait. Il tenait à dire ses convictions à « ce gouvernement d'athées. » On le pressent vaguement lorsqu'il s'arrête à deux pas de M. Grévy. Un frisson d'appréhension court dans l'assemblée. Pourvu que ce ne soit pas long !

— Monsieur le président, je suis heureux de pouvoir vous présenter les vœux sincères que forment pour vous et les vôtres les membres de notre Église. Nous continuerons a appeler, par nos prières, la bénédiction de Dieu sur votre maison et à demander au Très-Haut qu'il vous favorise d'un agrandissement de lumières... Vous mènerez à bien, *avec son aide*, la tâche difficile que la Providence s'est plue à vous confier.

L' « agrandissement de lumière » a causé une certaine émotion. Le monsieur du consistoire le prend un peu avec désinvolture. On chuchote

dans le ministère. C'est dur, tout de même.

M. Grévy réplique :

— Je vous remercie sincèrement, monsieur, pour les souhaits formés à mon intention. J'espère porter dignement, *avec l'aide de mes collaborateurs*, la charge que nous tenons de la confiance du peuple.

Très mécontent, le pasteur s'enfuit. Il a dû secouer dehors la poussière mondaine de ses orthodoxes sandales. M. le Président de la République a presque souri ; son visage, d'ordinaire placide, calme, froid, à peine rosé à fleur de peau, s'est éclairé d'une flamme malicieuse ; il a regardé ses ministres, qui ont fait risette ; au second rang, on a approuvé, *mezza voce ;* derrière, il y a eu quelques éclats bruyants. Le rire est ainsi monté, *crescendo*, comme l'applaudissement discret d'une cour polie. Pour être républicain, on n'est pas moins « talon rouge », messeigneurs !

Pendant ces minutes d'émotion familière, quelques délégués ont passé inaperçus ; l'attention n'est éveillée qu'à l'annonce du conseil municipal. Brrrr !... Les premiers marchent la tête haute, regardant, suivant l'ancienne théorie du soldat, à quinze pas devant eux. Ils vont très vite ; une

charge ou un assaut. C'est l'extrême gauche. Ah ! si ce n'était qu'ils y sont obligés, ils ne seraient certes pas venus ; et ils jettent des regards ternes sur le président du conseil, qui les considère gracieusement. Il y a un peu du chat et de la souris dans ce jeu de chassé croisé. L'un d'eux, un irréconciliable, socialiste, positiviste, etc., a l'air de chercher dans quel coin le feu prendra le plus facilement « à la prochaine. » Les opportunistes sont câlins, les droitiers sont très sévères.

Ça devient monotone. — Des habits verts ou noirs brodés d'argent ou d'or, des épées à poignée de nacre ou de cuivre doré, des képis galonnés ou des tricornes velus, des robes, des rabats, des toques, la justice policière et la police judiciaire, magistrats de tout acabit, défilent sans grande variété d'allures ou de tons. — Au nom du Collège de France, le vénérable M. Chevreul complimente le président de la République ; celui-ci le félicite à cause de son grand âge. Toujours la même chose Mais pourquoi ce centenaire rappelle-t-il qu'il a vécu sous un assez grand nombre de régimes ?

M. Grévy, suffisamment édifié, lui serre la main « cordialement ». La petite allusion du professeur

a jeté un froid. Malgré eux, les ministres songent au peu de stabilité des choses humaines en général et des cabinets en particulier.

L'Académie de médecine, les conservatoires, les Sociétés d'études, les conseils d'ordre, les chambres syndicales à la queue leu leu, se suivent un peu gênés, comme des gens trop pressés qui craignent d'être impolis.

Enfin, l'armée.

C'est la dernière partie, la plus gaie à cause des costumes et de l'espérance de s'en aller bientôt. Les chefs d'état-major, les commissions, les directeurs, les commandants d'école, les conseils, le général gouverneur, les officiers généraux en garnison dans le gouvernement de Paris, tous en grand uniforme, bottés et éperonnés, saluent du tricorne ou portent la main à la visière du casque, militairement. Le président et les ministres, amusés un peu par ce rayonnement de rouge, d'or, d'argent, d'épaulettes, de panaches sur lequel s'épand la lumière pâle d'un soleil d'hiver s'inclinent gentiment.

Il est trois heures ; les derniers officiers défilent sur les dalles. M. Grévy serre la main à quelques familiers et se retire dans ses appartements.

C'est fini.

Dans la rue, les curieux sont plus rares. A peine vingt badauds devant la porte de Marigny. Il fait frisquet. Un petit vieux, enveloppé dans une antique houppelande, trottine, de gros paquets blancs sous les bras. Des étrennes, sans doute. Il s'arrête, car au fond de la cour, sur le perron, M. le président du conseil descend en boutonnant encore son gant ; par ci par là, deux ou trois pantalons rouges, quelques habits noirs, des valets, etc.

Le petit vieux s'informe :

— Qu'y a-t-il ?

— Oh ! rien !... Ce sont les ministres.

---

# CAUSERIES

## I

## LE POINT D'HONNEUR

Il est d'essence boulevardière, respecté surtout de la rue Drouot à la Madeleine. La province l'ignore ; elle est en retard et ne connaît que l'honneur.

L'honneur, tout court, des braves gens qui n'ont jamais fait et ne feront jamais rien de réprouvé par leur conscience ; — l'honneur de ceux qui sauront tuer ou tomber pour la dignité de leur nom, la défense de leurs intérêts les plus chers ; — l'honneur enfin, ils se soucient peu de cette naïveté, bonne dans les départements, les messieurs du point d'honneur.

Piliers de tripots, gommeux qui vivent des

courses, du jeu et du reste, vagues boursiers, journalistes dont on n'a jamais vu la signature dans aucun journal, bande d'interlopes fringants sur qui on chuchote, sans oser leur refuser la main, les moins nettes aventures, ils sont ceux qui ne transigent pas sur la forme.

Ils sont corrects.

Qu'on les sache des coquins ; qu'ils vivent de tripotages et d'arrangements obscurs, des plus troubles métiers aux combinaisons malpropres, peu importe ! ils sont corrects, encore une fois. Un duel au premier sang, ils se promèneront plus fiers que jamais. « L'honneur est satisfait ; » c'est que, souvent, il n'est pas difficile.

J'en suis d'avis, le duel est nécessaire. Il est dans l'âme de notre nation. Cette vertu qui croise les épées pour venger, sauf exception, non la grossièreté d'un valet, mais l'injure d'un homme bien élevé, est une de nos dernières forces, de nos dernières gloires.

Mais par qui sera amené le « ridicule du duel ?» Par ceux qui estiment qu'une rencontre peut les servir, peut faire parler d'eux toute une journée dans les cafés du boulevard ; par ceux qui cherchent, sans autre raison, — par une insulte populacière, une brutalité, un de ces mots qui salis-

sent surtout celui qui les emploie, — à obliger à faire leur jeu quelqu'un qu'ils ont choisi, dont la personne est excellente pour la publicité qu'ils souhaitent ; par les fanfarons d'escrime, les chevaliers du point d'honneur.

Quand donc tout le monde saura-t-il garder dans les polémiques la mesure ou du moins le bon goût ?

Si cela est impossible, comme remède, n'est il pas à souhaiter que le premier duel auquel un homme ayant de meilleurs devoirs aura été forcé par des causes si misérables ne se termine point par quelques gouttes rouges, pas même assez fortes pour choir. Je voudrais que ce duel, né de tels motifs, fût tragique ; chacun des deux adversaires, en se rendant sur le terrain, aurait la ferme volonté, si possible, que l'autre y restât mort.

La leçon serait bonne pour l'avenir ; en tout cas, si toujours existeront des chercheurs de duels, pour la petite réclame, pour la galerie, elle permettrait au survivant de mépriser ensuite toute injure montée de trop bas, inspirée de vils calculs ; elle lui permettrait de ne plus risquer sa vie que pour son honneur sérieusement offensé. Voilà qui réhabiliterait le duel, surtout si cet

exemple était suivi, le vrai duel, et en ferait peut-être le moyen sacré auquel un honnête homme peut et doit recourir quand la loi est impuissante.

Et, pour reprendre ces messieurs du point d'honneur, pour en terminer aussi, un mot rapporté d'après nature. Il flagelle toute une tourbe plus ou moins élégante ; il est typique.

La police envahit les bureaux d'une de ces banques, comme il y en a trop, où se font de chimériques émissions. Le commissaire, chargé de la saisie des livres et de la prise de corps, dit au chef de cette maison de voleurs de le suivre chez le juge d'instruction. Le Turcaret, toujours correct, tire sa montre et répond :

— Impossible à présent, monsieur !... On m'attend pour présider un jury d'honneur.

## II

## ENTRELACS

13 novembre 1886.

Dernièrement, des journaux ont annoncé que M. Henry Becque travaille (je sais cela depuis deux ans) à une pièce sur les filles. Cette comédie de mœurs — qui s'appellera : *Blanche Bienvenu* — doit traiter le même sujet qu'un chef-d'œuvre de Dumas fils : *la Dame aux camélias*. Seulement, elle sera plus conforme aux réalités. Voici d'ailleurs, de quel train alerte le premier acte commencerait :

« — Ma chère amie, je maigris beaucoup...

« — De quoi vous plaignez-vous? Vous êtes bien mieux ! »

A la fin, Blanche Bienvenu trouvera qu'Armand Duval ne fait pas son affaire, Armand comprendra qu'il ne peut s'attarder dans la situation

d'amant de cœur ; ils se sépareront à l'amiable, après que tous les interprètes auront devant les spectateurs amusés et ravis échangé un certain nombre de ces mots cruels dont quelques dilettantes ont fait une spécialité à M. Becque, comme M. Alphonse Daudet à un de ces héros, le poète raté, Dargenton.

Le surlendemain, les mêmes journaux ont annoncé qu'Alexandre Dumas ajouterait prochainement une préface importante au roman de Marguerite Gautier. Y a-t-il quelque rapport entre ces deux nouvelles, quelque rapprochement à établir? Dumas craint-il que l'entreprise de Becque ne nuise à son œuvre à lui Dumas et la relègue parmi les rococos des sentimentalités romantiques? Une fille, dans toute la splendeur de la jeunesse, de la beauté, qui s'éprend d'un homme, qui vend tout pour l'aimer, qui meurt pour lui, il y a belle lurette qu'on ne connaît plus ça! c'est antédiluvien.

Aujourd'hui, les horizontales jettent tôt ce qu'elles peuvent avoir de fantaisie, d'amour; elles ont un tourniquet à la porte de la chambre à coucher; — le temps, c'est de l'argent; les baisers, des affaires. Plus de caprices, après seize ans; les grandes passions, à partir de cinquante ans.

On causait de ces changements des mœurs galantes, chez M. Alexandre Dumas ; quelqu'un lui demanda si le projet de Becque n'était point la cause occasionnelle de sa préface ; le Maître déclara qu'en écrivant les quelques pages désirées par son éditeur il ignorait l'intention de son confrère. — D'ailleurs, M. Dumas n'a pas à s'inquiéter ; son type de courtisane est caractéristique d'une époque ; il restera.

Rien qu'à voir l'illustre auteur dramatique, sa robustesse épanouie, on sent qu'il est, comme son père, une force.

Cette force, cette santé d'un esprit qui a foi dans le travail et talent, il la manifeste en sa conversation pittoresque, profonde, aux fleurs primesautières. On parlait de ce qui est du théâtre, de ce qui n'en est pas. Alexandre Dumas blagua un brin la prétention récente d'auteurs qui, sous prétexte de copier la vie, veulent faire des pièces sans exposition, sans intrigue, sans dénouement, dédaigneux d'apprendre le métier dramatique.

— Hier encore, continua-t-il, j'ai relu, moi, deux pièces de Scribe... D'aucuns le méprisent, avec raison, pour le fond qui est puéril... Mais on a tort quant à la trame, toujours très habile. Au lieu de se moquer de Scribe, mieux vaudrait se

servir de sa forme pour y mettre des pensées... Et les pièces du père Dumas ? Est-ce charpenté ! On les joue toujours ; et le public attend les répliques... Mais apprendre ne suffit pas ; il faut on ne sait quel génie, quel instinct... Ainsi voilà Maupassant ; il a du talent, beaucoup de talent, des notes vigoureuses. Certains de ses contes émouvants, il semble que c'est du théâtre... Eh bien non ! Au théâtre, tout est dans les préparations, dans l'art d'amener une situation ; il faut qu'il ne manque plus qu'un mot...

Si Maupassant ne doit pas être un roi du théâtre, c'est, du moins, un triomphateur du livre.

Et, à propos de livres, Dumas en vint à l'honnêteté des éditeurs, mise en cause dernièrement. (Question à demi enterrée ; le type de l'éditeur a changé, du reste, depuis quelques années ; les grands libraires sont aujourd'hui, sauf exception, d'honnêtes et charmants hommes ; — campagne où les tirs ont fait long feu.)

— Les éditeurs, c'est comme la v..... (ici le nom d'une maladie honteuse) ; il ne faut pas l'attraper, et, si vous l'avez eue, pourquoi récriminer ?... On ne peut se passer des éditeurs ; on a

bien essayé de s'éditer soi-même, de faire tous les frais, en leur accordant 40 0/0, un joli bénéfice ; mais ils tiennent tous les correspondants, vous n'êtes pas mis en vente aussi bien ; et de toute façon, il faut compter avec eux... J'ai vendu pour ma part, à tout jamais, neuf cents francs, à Lévy : *la Dame aux Camélias*. Quatre cents francs pour le roman, cinq cents francs pour la pièce. Eh bien, j'ai été tout joyeux, alors, d'en retirer ça... Dame ! On a une fille ; c'est embêtant de la marier ; mais c'est encore plus embêtant de la garder. Ainsi un manuscrit ; autant le livrer pour une somme minime que le garder dans son tiroir... Après un succès, on impose ses conditions J'ai cédé, par exemple, à Lévy toujours, pour trois mille francs : *le Demi-Monde*. Eh bien, — quelle progression ! — pour le droit d'éditer la brochure de ma prochaine comédie, *Francillon*, ce même Lévy, qui n'en connaît pas un traître mot, m'a offert vingt-cinq mille francs ; je n'ai pas accepté... C'est joli pourtant ! Il y a des risques ; ma pièce peut ne pas réussir. Et voilà perdu l'argent de quelqu'un qui a eu confiance en moi...

— Le pauvre homme !

— Eh ! combien de fours à côté d'un livre qui a du succès !... Vous pensez à ma première pièce,

aux neuf cents francs d'acquit de la propriété définitive du roman et du drame. Mais ce ne fut pas une exception. Gautier n'a pas toujours eu autant. Quant à mon père, au milieu de son désordre, il ne cédait ses droits que pour une certaine période... Tout cela est inévitable. Des tableaux de Delacroix, de Millet ont été achetés cent fois plus cher qu'ils ne furent d'abord vendus par le peintre... Nous devons payer l'apprentissage.

M. Alexandre Dumas, après ses brutalités du début, avait l'indulgence des heureux. Comblé par la fortune, aimé par la gloire, génie paradoxal et précis, sûr, comme son père, d'une statue plus tard, en plein Paris, il parle, en souriant, — au milieu du luxe d'un hôtel qui est un musée, — d'un livre de jeunesse abandonné pour un morceau de pain, pour une dette pressante. Il dure longtemps, parfois, l'apprentissage ! Pour Mürger (la *Vie de bohème*, cinq cents francs, chez Lévy, dans les siècles des siècles), pour d'autres d'autres encore, pour François Millet, le plus émouvant des paysagistes, l'apprentissage dura, dans la misère incessante, jusqu'au dernier souffle.

M. Dumas, malgré ses rémissions, nous a dit

« Les éditeurs, c'est comme la v..... » D'aucuns en sont morts.

Un ciel coquet d'automne, un joli soleil malade pâlot, un soleil qui s'en va, d'une très pénétrante douceur.

Surpris à jardiner en son Eden d'Auteuil, — parmi, çà et là, l'envolement de feuilles mortes des grands arbres, qui tout autour font un horizon de verdures à demi rouillées, doucement chuchottantes, — des grands arbres qui sentent l'hiver dont ils seront bientôt, endormis sous la neige, avec le vent pour chef d'orchestre, les musiciens blêmes et somnambules, — dans le rayonnement des clartés d'été demain disparues, encore charmantes, déjà mélancoliques comme des chrysanthèmes, — M. Edmond de Goncourt se met à bavarder avec celui qui arrive.

Sur les éditeurs aussi.

Les Goncourt ont vendu, eux, cinq louis tout net, pour dix ans, un de leurs romans : *Sœur Philomène*. C'est ce que m'a dit M. Edmond de Goncourt. Hier pourtant (*Figaro*, 10 novembre), le journal des deux frères relate, avec une égale mélancolie d'ailleurs, qu'ils ont cédé, pour vingt centimes l'exemplaire, leur pauvre bouquin. M. de Goncourt a-t-il voulu exprimer que le pu-

blic n'a acheté de ce livre que cinq cents exemplaires en dix ans ?

— C'est moi, continue-t-il, qui, avec Renan, dans un dîner chez Magny, proposai à M. Bardoux, alors ministre, de s'occuper de garantir les droits des écrivains par un timbre apposé sur chaque exemplaire... Bardoux fut enthousiaste, promit tout son concours ; et puis, et puis, on n'en parla plus, comme cela arrive souvent dans la vie.

Le dernier des Goncourt contait cette anecdote pour la simple mémoire des faits, avec indifférence ; il sait, depuis longtemps, ce lassé gentilhomme de lettres, la vanité des propos qui n'aboutissent jamais.

## III

## LE RUBAN ROUGE

31 décembre 1886.

Il me souvient, à propos des nominations de M. Henry Becque au grade de chevalier de la Légion d'honneur et de MM. Jules Claretie et Alphonse Daudet à celui d'officier, d'une de mes visites au caricaturiste André Gill, à la maison d'aliénés de Charenton. Nous parlions de Paris, des amis de Gill, de Métra, de Daubray, de Daudet ; et Gill, au courant de la conversation, jetait de temps en temps un regard sur sa boutonnière où il avait mis discrètement la gaieté d'un nœud en fil de laine rouge. Le fou s'étonnait sans doute de ne point m'entendre lui exprimer mes félicitations, car, entre deux phrases, il inclinait sa tête sur l'épaule gauche, arrêtant avec complaisance ses yeux sur ce bout de laine écarlate.

Certes, il avait bien mérité, Gill, — un artiste

véritable, un maître du crayon, dont l'œuvre parlée, rêvée, si on peut s'exprimer de la sorte, est encore plus belle que son œuvre dessinée, écrite qui ne sera jamais tout à fait oubliée, — le petit signe gai comme un coquelicot, que souhaitait son esprit malade. Je ne complimentai point André Gill ; et je songe aujourd'hui que peut être, en sa pensée moribonde, il m'accusa, d'après mon silence, de jalouser la « distinction » dont ce pitoyable, cet émouvant fil de laine pourpre était pour lui le témoignage ; et la misanthropie de ce cœur blessé par la vie, ulcéré, y put trouver un argument de plus. Qui dira, dans un cerveau d'homme raisonnable ou d'aliéné, toutes les idées qui au même instant cheminent sous un crâne?

Nous sommes tous un peu comme ce pauvre dément. Combien qui ont — ne serait-ce qu'une seule fois ? — jeté, à leur boutonnière, un coup d'œil rapide sur un ruban rouge imaginaire et, ensuite sur une rosette d'officier ou de commandeur ? « Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! », ce refrain n'est pas bien nouveau, mais il continue à n'être acceptable, à n'être vrai qu'après la mort, car tous, plus ou moins — et les artistes encore plus que d'autres, quelque désintéressement du public qu'ils prétendent — nous vivons de vanité.

D'aucuns ont remarqué déjà qu'en nommant MM. Claretie et Daudet officiers de la Légion d'honneur, alors que M. Edmond de Goncourt restait simple chevalier, que M. Zola n'est pas plus chevalier qu'il n'est bachelier, que M. de Maupassant a déjà la fierté de garder sa boutonnière vierge de toute décoration, que M. Auguste Vacquerie — le dernier grand romantique, le père de Tragaldabas, type étrange et humain, personnage original de notre littérature — n'est rien non plus au point de vue garance.

Pourquoi aussi décorer M. Becque? Un homme d'esprit a dit du gouvernement : « On n'est pas « becque » comme ça. » C'est l'esprit du boulevard qui sacrifie tout à un mot. — J'aime plusieurs romans, jolis et pittoresques, d'Alphonse Daudet; des « notes » de Claretie et j'estime les excellentes comédies d'Henry Becque ; j'ajouterai même avoir une attirance particulière pour leur talent. Mes sentiments à part, il me semble impossible de ne pas avouer, — quelque critique, parfois très juste d'ailleurs, qu'on puisse formuler sur l'un ou sur l'autre, — qu'ils ne sont pas des artistes de premier rang, ou, si l'on veut, tout simplement des artistes. Eh bien, un témoignage officiel qui va à un de ces privilégiés de l'esprit m'est agréable, et agréable d'autant plus que, souvent, il est acquis

à des messieurs dont les services de plume quelconques, et même d'argent, mis à la disposition d'un journal ministériel, peuvent être exceptionnels, mais dont le style est par trop ordinaire. La décoration de tel romancier à la mode — à la mode de Caen — à côté de pareilles impudences, relève des lettres.

Il y a trop de jalousie dans le groupe des écrivains. Dès que l'un d'eux — le fait n'est guère fréquent depuis quelques années — est gratifié d'un ruban rouge, aussitôt ce sont, parmi les confrères, des insinuations malveillantes, des traits perfides, sans compter les : « Pourquoi lui, et pas un autre ? » Les sophistes grecs, qui n'étaient pas si bêtes, plaidaient tour à tour des causes contraires ; et, en vérité, on peut dire sur chaque homme, chaque artiste du bien et du mal, les qualités et les défauts. Il semble que d'aucuns affectent aujourd'hui, pour M. Becque comme pour M. Daudet, de voir seulement ce qui leur manque.

Oui, j'aurais plaisir si la même promotion faisait officiers de la Légion d'honneur MM. Edmond de Goncourt, Jules Claretie, Alphonse Daudet et chevaliers MM. Henry Becque, Rodin, Besnard, Maupassant, et d'autres encore. (Je ne parle pas de M. Emile Zola ; puisqu'il n'a pas été décoré sur le champ de bataille littéraire, aujourd'hui

son triomphe est assez grand pour que, — même se souvenant de démarches faites par ses amis et par lui, en 1879, auprès de M. Bardoux, — il ait droit d'être dédaigneux.) Mais ces regrets ne m'empêchent d'applaudir, bien sincèrement, de tout cœur, les trois élus. Et ce sentiment devrait être au fond de l'âme de chaque écrivain, lorsqu'un ministre, par hasard bien inspiré, choisit — que le nouveau décoré soit colonel ou général dans l'armée des lettres — un de nous.

« Les gamins de huit ans ont des croix de ferblanc sur la poitrine, — a écrit M. Zola dans un article en date du 15 septembre 1877. — Plus tard, on les inscrit au tableau d'honneur, on les comble de bons points. Plus tard, à leur entrée dans la vie, on les promène de concours en concours, et les diplômes tombent sur eux dru comme les feuilles en automne. Ce n'est pas fini ; les médailles, les titres, les croix de tous les métaux continuent de pleuvoir. On est timbré, scellé, apostillé. On porte sur chaque membre le visa de l'administration déclarant en bonne forme que vous avez du génie. On devient un colis dûment enregistré pour la gloire. Quel enfantillage et comme il est plus sain d'être seul et libre avec sa poitrine nue au grand soleil ! »

Le couplet a de l'allure, bien que personne ne se promène habituellement la poitrine « nue » ; c'est une autre épithète qu'il faudrait. Il exprime avec un brio rhétoricien cette observation de nombre de gens : « Croyez-vous que le ruban rouge à la boutonnière d'un artiste lui donne plus de valeur ? » Le mot n'est pas juste, d'abord ; c'est « plus de talent », je pense, qu'il veut dire. Non, ce fétiche ne donne pas plus de talent à ceux qui en avaient, mais il fait que le « profane » leur accorde plus de considération, et ainsi plus de valeur. Non, ce fétiche ne donne pas plus de talent ; mais je pense qu'il serait bien placé, par exemple, sur la poitrine de M. Villiers de l'Isle-Adam ; le public en aurait plus de respect pour un artiste génial par intermittences, qui ne gagne pas d'argent. En principe, je suis de l'avis de M. Zola ; en réalité, j'admets le signe, gai comme un coquelicot, qui, aux yeux de la foule — dans une époque de bourgeoisie au sens étroit, de finance, d'argent, maître du monde, — augmente ou confirme le prestige d'un écrivain.

Et cela me fait songer qu'on a fait trop souvent une confusion regrettable. Lorsqu'un journaliste, ami des peintres, veut prouver que toutes les

décorations ne vont pas aux peintres seulement — ils sont presque tous chevaliers ou officiers de la Légion d'honneur — il cite le nombre de celles accordées aux gens de lettres, depuis la guerre. Le malheur est que, dans ce chiffre, on comprend pour neuf douzièmes des gazetiers politiques — pas écrivains le moins du monde, car il y a des écrivains politiques, Prévost-Paradol, About, Weiss — utiles à quelques députés influents ou bien à un ministre. Je ne vois pas de mal à ce qu'on paye de la sorte les bons offices de ce genre de serviteurs ; mais ces « gens de lettres » n'ont rien à démêler avec la littérature.

Lorsque le gouvernement veut décorer un écrivain, qu'il n'indique pas de chimériques services exceptionnels, mais qu'il libelle ainsi : « M. ***, écrivain français, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. » Il suffit de mettre les noms de certaines gens de lettres décorés dans cette phrase officielle ; c'est une antithèse qui hurle.

Pour M. de Maupassant, qui est encore une fois oublié, on ne pourra plus tard, lorsqu'un ministre jugera l'heure venue de lui offrir un bout de ruban rouge, l'accuser d'orgueil excessif s'il le refuse. Il y a deux ou trois ans, ç'aurait été gentil comme une fleur à la boutonnière. Une jolie femme disait : « Les croix sont les joyaux des

hommes. » Aujourd'hui, Maupassant n'est pas encore décoré ; chacun s'en étonne ; c'est toujours plus coquet. — Ah ! ce fil de laine rouge à la boutonnière de Gill, dans sa cellule, à Charenton ! D'autres sont aussi fous que lui, mais ils savent mieux dissimuler.

Nous vivons de vanité.

## IV

## PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

19 février 1887.

A trois jours d'intervalle, voilà deux représentations d'œuvres fort intéressantes : *Numa Roumestan*, de M. Alphonse Daudet ; *le Ventre de Paris*, de M. Emile Zola. L'un et l'autre sont les entités les plus parfaites du roman contemporain, et, si leurs pièces — que l'Odéon et le Théâtre de Paris ont l'honneur de représenter — ne sont pas pour les lettrés et une grande partie du public une complète surprise d'inédit, du moins elles illustrent, par des tableaux vivants en une mise en scène exacte et pittoresque, deux livres certainement remarquables. Pour M. Daudet, l'attrait se complique de ce que, pour faire monter Numa sur les planches, il n'a eu recours à l'aide d'aucun rebouteur ; à mon sens, il a réussi à merveille, il s'est montré un habile charpentier

dramatique, sans rien perdre de ses qualités, de son observation imagée, de son style plaisant à ravir.

Mais, si le second acte, où la petite Dachellery a, parmi le mouvement des secrétaires et des solliciteurs d'un politique, ministre demain, une si jolie entrée et une sortie gamine et perverse ; si le troisième acte, une soirée chez Roumestan, charme par une élégante modernité, on ne saurait prétendre, comme d'aucuns, reconnaître Gambetta en ce Méridional hâbleur, n'ayant que des mots et pas d'idées. Oui, Gambetta fut « l'homme qui parle ». Il a prononcé des harangues du haut d'un balcon, aussi du haut d'une voiture, car tout lui était tribune. Il me souvient même, M. Coquelin aîné me le conta il y a cinq ou six ans, que Gambetta fit un discours du haut d'un pont, à Venise. — La cité italienne venait d'être évacuée par les Autrichiens ; et c'était une joie énorme dans les rues, l'enthousiasme d'un peuple qui devient libre. Réjouissances, illuminations, jeux, acclamations. Dans les gondoles se croisant par milliers sur l'eau où se reflétaient les petites flammes, des chants s'élevaient et se répondaient d'une embarcation à l'autre. Le ciel semblait prendre part à la fête, tant il était bleu et scintillant d'étoiles. Tout à coup, au milieu d'une

foule, à deux heures du matin, un jeune homme se dresse sur le parapet de pierre, et dans la langue italienne, si chaude et harmonieuse, chante, car c'est le mot juste, à ce peuple rendu à lui-même la patrie et la liberté. C'était Gambetta, qui n'était encore rien.

Gambetta eut besoin de parler, grisé par le délire de la foule, en cette superbe nuit où s'affirmait, triomphait l'unité italienne ; de même Roumestan aux arènes d'Apt, ivre de clarté, de soleil, sent les mots accourir, traînant derrière eux la pensée, son « apparence » du moins ; il éprouve, enfin, comme Gambetta une sorte de besoin oratoire. Mais là tout le rapprochement. Numa trompe sa femme avec une divette, et l'épouse offensée ne pardonne que du bout des lèvres, gardant au cœur la blessure. Voilà ce que conte Daudet. Le roman de Gambetta est autrement large, autrement puissant ; c'est plus qu'un roman, c'est une épopée, et tellement surprenante que pour l'écrire, si Balzac ressuscitait il n'aurait pas trop de tout son génie, en la meilleure époque de sa maturité

Un détail encore. Daudet nous représente le « Méridional » — puisqu'il veut le personnifier en Roumestan — livré au gré d'une éloquence

improvisatrice et facile. Numa promet pour avoir le plaisir de promettre, sans le souci de tenir sa parole ; il promet même, quand il s'est fermement juré de refuser, et son verbe trahit sa volonté.

Je n'apprendrai pas à l'auteur que beaucoup parmi ces Méridionaux dirigent leurs discours les plus emportés, que leur enthousiasme ne leur fait pas perdre de vue le but auquel ils tendent. Ils sont rusés, adroits, à leur manière ; et les voiles de pourpre, agités aux arènes devant le taureau, ne font pas oublier que la « bête » doit tomber.

Il n'y a pas trente ans, à la table de l'hôtel du Sénat, au quartier latin, se rencontraient quelquefois Gambetta et Rochefort, celui-ci réservé, presque timide, lançant un mot de loin en loin ; le premier tout en dehors, dominant les conversations des éclats de sa voix. Daudet a noté que Gambetta, au milieu de ses fougues, de ses « emballements », n'oubliait jamais l'effet qu'il voulait produire ; seul, peut-être, il restait maître de lui, comme un convive sobre parmi ses voisins grisés ; il paraissait s'abandonner tout entier à ses auditeurs et il se gardait le plus. Eloquence, au service d'une habileté génoise.

D'ailleurs, pourquoi personnifier en ce type de

Roumestan toute une race ? Il suffit de voir dans le beau roman comme dans la pièce de M. Alphonse Daudet une étude de caractère. Il a repris à sa façon, qui est exquise, une comédie de Corneille : *le Menteur*. En tout cas, s'il a trop voulu généraliser, il a renoncé, non sans bonheur, à intituler son œuvre : *Nord et Midi*. Il y avait là, pour les Variétés, avec l'histoire d'une Bretonne qui a épousé un Savoyard, une parodie tout indiquée : *Est et Ouest*.

Ce soir, première représentation d'une pièce de M. Emile Zola : *le Ventre de Paris*. Il touche aujourd'hui au triomphe, le romancier de Médan, et on pressent, avant quelques années, l'apothéose. Elle sera bien méritée, car nul artiste, par un labeur plus obstiné, ne s'acharne davantage pour l'art. Viendra-t-il un jour directement sur la scène, par un effort comparable à la poussée d'un de ses livres ? Tentera-t-il, bien face au public, la bataille du théâtre ? Est-ce lui qui donnera la comédie ou le drame, dont, jusqu'aujourd'hui, il semble, avec Daudet, avec Goncourt, le Jean l'Apocalypse ?

Je ne sais s'il a suivi les répétitions de la pièce qu'on va jouer ce soir. On peut croire qu'il n'a pas dû s'en désintéresser du tout, étant connu le

soin qu'il apporte, jusqu'à la fin, à la toilette de ses œuvres. Je l'ai vérifié, par exemple, sur les épreuves du feuilleton de *Nana* que publiait un journal du matin. On aperçoit, sur les placards d'imprimerie, chargés de ratures, de corrections, le souci de l'écrivain toujours en quête de l'expression colorée, de la description précise. A un endroit le romancier dit que « l'ombre épaissie des boulevards se piquait de feu, dans le vague d'une foule toujours en marche et d'une clameur continue ». Sur les épreuves, M. Zola a supprimé la clameur continue. Il est difficile, en effet, de marquer une note de couleurs, celle des becs de gaz allumés à mesure, sur la note de sons des bruits boulevardiers. — Mais le changement suivant est encore plus typique. Lorsque dans le vestibule du théâtre des Variétés, le soir de la première, le directeur Bordenave accoste Fauchery pour lui reprocher de n'avoir pas le matin, dans son article, parlé de la débutante, Fauchery répondait qu'il voulait « entendre » Nana avant d'en dire du bien. M. Zola a réfléchi, en lisant les épreuves du feuilleton, et il a fait répliquer par le journaliste :

— Attendez donc! vous êtes trop pressé, mon cher. Il faut bien que je « voie » votre Nana avant de parler d'elle!

C'est juste. Cette petite variante, — tiens! je fais comme Valmajour, le tambourinaire; « ce m'est venu de nuit en écoutant çanter le rossignol » — justifiait le mot « acteuse » que j'avais fabriqué et lancé deux ou trois mois auparavant et qui, depuis, a été naturalisé dans l'argot parisien. Nana n'est pas une actrice, c'est une « acteuse. » Elle a une ligne, du chic et non du talent. *On ne l'entend pas, on la voit.* L'acteuse est entière dans cette nuance.

.

Et puisque, dans cet article, il s'agit de premières représentations, l'occasion me semble excellente pour traiter une question intéressant un certain nombre de nos confrères. Ne serait-il pas équitable que — dans les théâtres au moins, où les ouvrages représentés doivent relever plus particulièrement des lettres — un « service de premières » fût fait aux écrivains, qui, pour nous mettre seulement au point de vue pratique, peuvent, par un article à côté de la pièce, bien plus pour le succès que tels ou tels échotiers de théâtre de journaux ignorés. Ainsi, MM. Bergerat, Ignotus, Wolff, Deschaumes, Duval, Mermeix, d'autres encore — je ne cite pas ceux qui, chroniqueurs, sont aussi critiques dramati-

ques — parlent souvent des choses du théâtre; ils auraient bien droit, ce semble, à quelques égards.

Dernièrement, dans un billet adressé à M. Claretie, l'écrivain que nous regrettons, le très habile directeur de la Comédie-Française, j'exprimais incidemment ce desidératum. « Je ne demanderais, a répondu M. Claretie, qu'à être agréable aux quelques causeurs parisiens dont vous me parlez et qui ont bien d'autres titres littéraires que les « annonceurs » de pièces. Mais la multiplicité des journaux et le nombre des rédacteurs qui, dans chaque journal, s'occupent des choses du théâtre mettent déjà à la torture les directeurs dont les salles ne sont pas élastiques. Qu'on arrive à s'entendre avec le syndicat des journaux pour fixer un maximum de places à donner, car le public, le bon public qui achète en entrant, à la porte, le droit d'applaudir ou de siffler, ce brave public est terriblement exclu des « premières ! » Et il se plaint. Et il a raison. La question est très compliquée, mon cher ami. Il fut un temps où chaque journal avait sa loge (pour le directeur) et deux places (pour son critique). De mon temps, Guéroult, à l'*Opinion nationale*, avait sa loge, et moi deux balcons. Sarcey n'a jamais eu

que ces deux places-là. Aujourd'hui, le directeur, le critique, le soiriste, le courriériste, l'aujourlejouriste, etc., etc., etc., ont leurs places, et le public se morfond à la porte.— Nous avons quatre cents places « de moins » qu'à l'Odéon et des devoirs officiels de plus. Comment résoudre le problème ? Vous voyez qu'il serait périlleux de créer des invités de plus. Ce que je fais le plus courtoisement *et le plus écossaisement que je puis* c'est d'offrir l'hospitalité au plus grand nombre de vrais littérateurs possible. Et au bout de l'an le total est considérable des invitations faites ainsi par la Comédie-Française. Nul théâtre n'est plus accueillant. »

Oui, nul théâtre n'est plus accueillant, et M. Porel, directeur de l'Odéon — qui a beaucoup plus de facilités pour remplir ses devoirs envers les écrivains — peut prendre sa part de cette réflexion. C'est un des petits motifs pour lesquels les nouveaux venus portent leurs ambitions vers le roman ; les directeurs de théâtre ne s'inquiètent pas, il s'en faut, d'exciter vers l'art dramatique la jeune génération ; ils montrent les « crocodiles » — « ours » devenait bien archaïque — des auteurs célèbres, tripotent des féeries, des opérettes avec les soiristes importants et se moquent du reste. C'est entre ces marchands de

réclames et les directeurs de théâtre le refrain de la petite Dachellery à Roumestan :

Si tu me donnes ce que t'as,
J'te donnerai de ce que j'ai.

« Comment résoudre le problème ? »

Oh ! ce serait bien simple. Révisez les feuilles de service, et je crois même que l'aspect des salles « de premières » y gagnerait un peu. M^me^ Pierre Ninous — la récente héroïne de la correctionnelle du Var — s'est vantée, pour en imposer au tribunal, d'assister, quand elle était à Paris, à toutes les premières.

A quel titre ?

Régulièrement, on y voit les mêmes têtes de peintres boulevardiers, de boursiers, de rédacteurs de bulletins financiers, de correspondants de journaux de l'Amérique du Sud, sans compter les filles plus ou moins avouées. Est-ce pour eux et pour elles que nos grands théâtres sont subventionnés ? Qui sait ?

---

# CROQUIS DE MISÈRE

A M. Denis Poulot, auteur du livre : *le Sublime.*

*Vous souvient-il ? C'était dans l'hiver affreux de 1878-1879. Maire du vingtième arrondissement de Paris, vous alliez visiter un vieillard qui avait demandé à entrer à l'hospice. La neige, tombée plusieurs jours durant, couvrait la terre. Autour d'une ferme de Charonne, où les ouvriers viennent rire en été, le « Chat nu », de grands arbres étendaient sur le ciel gris-bleuâtre leurs grosses branches noires.*

*Je vous accompagnais.*

*Prenant, à côté de la ferme, la rue des Montibœufs, très étroite, bordée d'une frêle palissade de bois, nous trouvâmes, à un contour, la maison isolée du vieux. Dix heures du matin. Pas un bruit. Vous avez crié plusieurs fois le nom du pauvre. Enfin, au*

*premier étage, le seul, une fenêtre s'est ouverte et une tête ridée de femme douloureuse est apparue.*

*— Votre homme veut entrer à l'hospice ?... Je viens voir si sa demande doit être prise en considération.*

*La vieille, les yeux gonflés de pleurs et fixés sans regard sur les fortifications interrompant, vers Bagnolet, le paysage blanc, murmura :*

*— Il est mort depuis quat'jours... Et moi je tarderai pas... J'ai rien à manger...*

*Le matin même, deux croquemorts noirs, à travers un effet de neige, avaient déménagé le cadavre, quatre jours après le décès.*

*Je vous accompagnais, car, en cet hiver farouche, je fis une campagne quotidienne pour les Pauvres de Paris. Et vous avez voulu, plusieurs fois, être mon guide dans ces quartiers lamentables.*

*A vous, non pas un homme de lettres, ce dont je vous félicite, mais un artiste ; à vous, ouvrier mécanicien, devenu chef d'usine, à vous qui avez enfermé dans un livre coumentaire cent cinquante pages admirables d'observation et de couleur, je dédie ces croquis faubouriens.*

*Affectueusement.* F. C.

## I

## LE TERME, A CHARONNE

C'est le 8 janvier, le jour des petits termes. Il pleut. Du ciel, funèbre comme de la cendre et proche du sol, tombe une pluie fine, — pluie fine, neige fondue — faisant les voies de Charonne et de Bagnolet, encore plus fangeuses.

Une charrette, où des meubles sont entassés, suit la rue des Haies. Il y a une armoire, une table, une commode, le lit, les matelas. Sur le derrière de la voiture est la caisse de bois, peinte en vert, qu'on met sur la fenêtre. Elle est toute pleine de plantes défleuries, — sauf, à un bout, deux chrysanthèmes, l'un rouge et l'autre blanc, dont la bruine lave les feuilles et emperle de gouttes reluisantes les pétales. Sur le devant, le mari, en casquette, conduit le cheval, et, à côté de son siège, sa femme, un fichu de laine bleue sur les épaules, et une gamine blonde sont accroupies sur un traversin. C'est le ménage aisé d'un bon ouvrier. J'aperçois, près de la caisse de fleurs, une pancarte : il est coupeur de poils de lapin.

Dans la rue Alexandre-Dumas — qui n'a pas

encore de maisons — un homme, coiffé d'un mauvais chapeau de paille, tire une carriole où, pêle-mêle, sont des ustensiles de cuisine, un pot de nuit, des bois de lit. Autour marchent une femme et deux enfants en bas âge, un gosse et une gosseline que la maman, à sa droite et à sa gauche, tient par la main. Ils vont en quête d'un logement. Le propriétaire les a mis à la porte parce qu'ils ne pouvaient le payer depuis longtemps. Ç'a été de sa part une résolution soudaine, et maintenant ils cherchent un toit, en n'emportant que le lit et ce qu'on a pu soustraire. Ils errent depuis deux heures sous la pluie, — dans la neige, dans la boue, — car, en bien des maisons, le propriétaire réclame d'avance le premier trimestre. La bruine choit sans cesse, ennuyeuse et monotone. Je demande d'abord à l'homme de m'indiquer où se trouve l'avenue Philippe-Auguste, puis je cause avec lui. Ce doit être un « sublime ». Il me raconte sa peine et me pourtraicture son propriétaire, un « cul-terreux » c'est-à-dire un jardinier de la rue de Charonne :

— C'est un légitimiste, un beau type de « croquant », avare, égoïste et haineux,... propriétaire fort riche. C'est le fils d'une marchande de fleurs... Déjeunant au « Cocher fidèle », parce que les portions y sont énormes, il gobelotte sur le zinc

avec les autres culs-terreux, moins « douillards », de la rue Blaise. Entre deux dés à coudre de vitriol à dix centimes, tout gonflé, il crache, devant les amis, sa vanité sur le parquet... Soixante ans, mais solide ! Du matin au soir il arpente ses domaines. Croyez-vous ? il possède cinquante mille francs de rente et donne cent sous par an au bureau de bienfaisance !... Il fait lui-même son ménage. Une bonne coûterait trop !... Il a une peur bleue des rouges, et il « pète » de fièvre pendant deux jours quand on lui insinue que la liquidation sociale, le règlement des comptes viendra...

Le sublime me dit ensuite comme quoi la même aventure lui est arrivée autrefois en janvier, aussi par un sale hiver. Ils ont vagabondé toute la journée sans trouver un gîte, et la nuit venue — une nuit fourmillante de flocons blancs — ils se sont mis sous un hangar étroit, rue des Amandiers, et ils ont dressé le lit presque sous le ciel. Ils se sont groupés, tout habillés, sous les couvertures. La petite n'avait que dix mois, et le petit avait deux ans. Le lendemain, ils avaient sur le lit de famille cinq pouces de neige poussée par la bise.

« Le plafond s'éclaircit un peu », comme disait le sublime. Je poursuis ma promenade dans Charonne.

L'annexion à Paris, en 1861, a été, paraît-il, pour les gens de ce quartier pitoyable, comme un coup de foudre. Consternation générale. On n'était plus de Charonne, mais de Paris. Les ouvriers, ainsi que jadis, ne viendraient plus de la Bastille, de Belleville, de Ménilmontant, boire, dimanches et fêtes, le pichenet — hors barrière — chez le père Sansonnet ou chez Savart, les mastroquets où l'on fait sa cuisine soi-même. Le patron vend le vin et prête (un sou pour cuire un bifteck, deux sous pour une omelette) des fourneaux en plein air.

La chanson de Charles Colmance dit :

> A Charonn', c'est l'moins qu'on entre
> Boire un p'tit coup chez Savart.

Dites, mon cher Grévin, quand j'étais, un été, votre voisin, à Saint-Mandé, vous rappelez-vous les dimanches du peuple des faubourgs dans le bois, autour du lac, propre, où ne se mirent pas les horizontales ?

Au matin, toute la famille en beaux atours, presque neufs, a pris la longue avenue. Le panier, personnage important du jour, enferme dignement le pain, le saucisson, le gigot froid, pointé d'ail. La serviette se dissimule et attend son heure. Il faut s'arrêter au comptoir de zinc, pour

prendre le vin à emporter. Et, sous les feuillages où scintillent des gouttes de lumière, là-bas, de midi à huit heures, s'esclaffent les rires. Le père, les enfants en bras de chemise, jouent à saute-mouton, et, quand il y a de grandes filles, on joue aux quatre coins. Tant pis pour celui ou celle qui fera le pot !

Au crépuscule, dans le vague des soirs d'été, sur la tache immense de verdure devenue grise, transparaissent en vigueur des coins de lac bleu. Sur le fond d'harmonie des gazouillis presque éteints et de la brise molle, surgissent des trilles de joie et montent des lambeaux de refrains. Harmonie atténuée des couleurs, harmonie des sons, étouffée.

Aujourd'hui encore on envie Bagnolet, où sont pourtant les plus beaux types de « croquants »; mais c'est à cause de son autonomie. Les Bagnolais exècrent les Parisiens ; les Charonnais les tolèrent. Bagnolet est de l'autre côté des fortifications, à la fin du monde.

Quelques endroits curieux çà et là ; tels que la maison de Fouquier-Tinville, l'accusateur public ; la cité des Singes, peuplée de « grabataires »; le château des d'Orléans. Outre les boutiques de Savart, du père Sansonnet, quelques autres établis-

sements sont très fréquentés : « l'Entonnoir, le Chat nu, le Petit Bonhomme ». Tout le quartier est nouveau.

L'église de Charonne a sa légende.

Saint Germain s'arrêtait dans une ferme, sur l'emplacement de laquelle est à présent l'église, quand il allait voir sainte Geneviève, à Nanterre. La fermière était très belle et, prétend Denis Poulot, ce pauvre Germain n'avait pas le « blindage » de saint Antoine. Il y prenait quelquefois deux jours de repos, en étudiant sur le vif les passions humaines. Après sa mort, le fils de la fermière obtint l'érection de l'église actuelle, une des plus vieilles de Paris. Après l'érection de l'évêque, celle du clocher.

Avant la Révolution de 1789, le terrain où se dressent maintenant les hautes cheminées des fabriques était occupé par d'immenses parcs autour de quelques châteaux.

Ces biens devenus biens nationaux, le morcellement se fit. Fouquier-Tinville prit sa part et s'installa à Charonne. — Lentement le paysage changea d'aspect. Des jardiniers s'établirent et commencèrent le commerce des fleurs d'oranger. Je me rappelle, dans la rue Saint-Blaise, derrière la maison où demeura l'accusateur public,

une grande serre emplie d'orangers. Debout dans la neige, je les voyais à travers les vitres bariolées des caprices dessinés par le givre.

Des industriels ont construit, de distance en distance, des usines. Autour se groupent des maisons en longues files. Là gîtent les pauvres et les laborieux. De temps en temps s'ouvre sur la rue la boutique d'un marchand de vins. Le quartier a une tournure particulière qui n'est pas celle d'une ville et pas celle d'un village. A travers rues, il arrive de rencontrer des gars de quinze à vingt ans qui ont aux commissures des lèvres, dans les yeux et dans les narines évasées, tous les vices et des crimes. Çà et là, entre les toits des maisons basses, apparaissent les verdures de grands arbres qui surgissent des morceaux épargnés des anciens parcs seigneuriaux. C'est Paris qui finit, avec des rues sans bâtisses, à travers des terrains vagues et, parfois, l'horizon barré par la ligne des remparts.

## II

## ÉGOÏSME

Vers minuit, Alfred de Musset, venant du théâtre, rentrait chez lui. La neige ét it tombée

dans la journée ; Paris avait revêtu une pelisse de glace. Le froid était aigu et piquait la peau. Musset, traversant le Pont-Neuf, était serré dans ses habits, et, les mains plongées dans les poches, il filait rapide. Comme il laissait le pont pour prendre les quais, il rencontre un homme, vieux et grelottant, qui lui demande quelques sous.

Musset se dit que les mendiants sont nombreux dans Paris et qu'une foule de déclassés fait métier de quémander l'aumône. Il passe sans paraître faire attention au vieux, accoté frileusement contre le parapet des quais.

Au bout d'une soixantaine de pas, le poète songe que peut-être ce lamentable va rester là, par la nuit claire et glacée, dans la neige. Il sent qu'il ne pourra dormir ou que son sommeil sera troublé par la vision de ce vieux aux cheveux blancs comme les flocons tombés. Il revient sur le chemin fait. Le mendiant était parti.

Le poète, inquiet, le cherche. Enfin, il le trouve près des Tuileries et lui remet tout l'argent qu'il a sur lui. — Il n'avait pas fait l'aumône par charité, mais par égoïsme, pour être content de lui.

Il faut être content de soi.

## III

## PLUS TARD, LA FÊTE

Dans le vingtième arrondissement, impasse Ronce, n° 5, un ménage a huit enfants. Le mari seul peut travailler ; il est tabletier, aplatisseur de cornes pour les peignes, et gagne quatre francs par jour. Il lui faut avec cela payer un loyer de cent cinquante francs par an, nourrir sa femme et huit enfants. L'aîné a seize ans et, depuis un mois, est couché sur un grabat. Il a une fièvre typhoïde ; lorsqu'il était en bonne santé il était occupé dans une fabrique de papiers de fantaisie, et rapportait, chaque soir, trente sous. A présent, une vingtaine de francs doivent suffire à entretenir, pendant une semaine, dix personnes.

La demeure de ces pauvres gens se compose de deux pièces. La porte d'entrée, au rez-de-chaussée, sur la cour, pleine de neige, n'a pas de vitres. La fenêtre non plus. Les carreaux sont mal bouchés avec des feuilles de papier. Le bois de la fenêtre est brisé en deux, elle s'avance dans la chambre et laisse passer la bise. Les volets sont fermés, mais ils ne joignent pas. Dans cette chambre es un lit. Autant s'étendre sur un banc, au dehors, que sur le matelas sale qui est là.

J'entre dans la seconde pièce. Il est cinq heures du soir. Pas d'autre lumière que celle d'un feu qui luit dans un petit poêle. Encore un lit. Le fils y est couché, et, secoué par la fièvre, profère des paroles incohérentes. J'aperçois dans la pénombre, des silhouettes, et je me heurte à un berceau. Dans le berceau dort un bébé qui n'a que deux mois. Les silhouettes m'apparaissent plus distinctes. Ce sont, sur un espace de deux mètres carrés, un garçon de treize ans, une fille de dix ans, une fille de huit ans, une fille de sept ans, un garçon de cinq ans, un gosse de trois ans. Dans la journée, quelqu'un avait donné vingt sous à la mère. Elle avait acheté du charbon et de la viande pour son fils aîné malade. Il avait une fièvre de cheval, et elle faisait pour lui un bouillon de cheval. La livre de rossinante ne coûte que cinq sous.

J'allais partir, le cœur soulevé, lorsqu'une gamine est entrée. Elle venait de l'école. Toute gentille, sa tête mignonne recouverte en arrière par une capeline usée, elle avait deux grands yeux bleus, au-dessus desquels flottait son éblouissante chevelure blonde poudrée de neige.

*Que deviendra, dans dix ans, cette jolie petite fille?*

Elle était heureuse de voir la terre blanche ; elle ne songeait pas au froid et à la faim.

## IV

### INTÉRIEURS

Rue de la Roquette, 29, habite la famille Villeroy, qui comprend sept enfants. Le père est un grand gars qui travaille au cimetière du Père-Lachaise. Il est terrassier pour les morts. Il y a bien des gens qui meurent, mais on ne fait pas, en ce décembre, de la maçonnerie pour honorer leur trépas. Un des fils a onze ans, il est chassieux, il sort de l'hôpital de la rue de Sèvres, et de chacun de ses cils tombe encore un filet de sérosité. Une gosseline, âgée de dix-huit mois, est couchée, sur un grabat sordide, et tremblotte, mal enveloppée dans une couverture trouée. Pas de feu dans la chambre. Je reste cinq minutes dans cette mansarde froide, et je sors glacé.

Je vais ensuite rue des Boulets, 116, chez la veuve Ourzols. Elle est très vieille et souffre de la faim. Quand il fait beau temps, elle vend, par les rues, des poteries de rebut. Elle gagne ainsi, dans les jours de chance, cinquante sous environ.

Si elle n'était à moitié aveugle, la pauvre, elle serait marchande des quatre saisons, mais elle ne pourrait, tellement ses yeux sont faibles, distinguer, au crépuscule, ses légumes gelés. Avec les cinquante sous qu'elle gagne en été, elle nourrit encore son neveu, un ouvrier gantier qui ne peut plus travailler, ses mains étant presque paralysées.

Dans cette même rue des Boulets, au 85, demeure la veuve Lavigne. La semaine dernière, elle a fait une chute et s'est blessée à la main. Cette main est à présent toute gangrenée et entortillée dans un torchon. C'est la veuve d'un instituteur de Vire, qui a enseigné, durant trente ans, les langues latine, grecque et française. Elle tricote des bas pour exister, et arrive péniblement à trouver cinq sous par jour.

— Mais comment, madame, pouvez-vous vivre pendant vingt-quatre heures avec vingt-cinq centimes seulement ?

La brave vieille femme, d'un air doux, m'a répondu :

— Vous savez, monsieur, je ne suis pas « dissipateuse. »

## V

## L'AIDE DU JEUDI

J'ai cité la famille Clévenot. Je suis, pour la trouver, allé dans un pays presque impossible, vers la barrière du Trône. La neige tombait.

Je frappe à une porte, au rez-de-chaussée. Une vieille femme vient m'ouvrir, une grand'mère douloureuse. Les cheveux, les sourcils sont blancs; les traits sont ridés et souffreteux. Elle est couverte de haillons. J'entre dans une chambre, où j'aperçois, dans une pénombre, des petits garçons et des petites filles. La grand'mère allume une chandelle. Onze « mômes » sont là, dans un coin, autour d'un feu qui brûle à peine. Le mari est absent. Il est ajusteur, et travaille huit heures par jour, à dix sous par heure. Cela fait quatre francs pour nourrir treize vivants.

La femme peine aussi. Elle enfile des perles noires et fait des couronnes mortuaires. Elle gagne douze sous par douzaine de couronnes. Qu'on juge du temps qu'il faut pour mériter soixante centimes, ce que nous donnons, sans y prendre garde, comme pourboire. Je dis à la femme :

— Mais il faut une heure afin d'enfiler assez de perles pour un sou ?

Elle allait me répondre, lorsqu'une enfant de cinq ans, debout sur une chaise à moitié dépaillée, doucement susurra :

— Monsieur, je vais à l'école. *Mais je travaille aussi, le jeudi.*

Ces onze enfants, le père, la mère, la grand'mère, n'avaient pour manger à tous, le soir, que cinq sous de pommes de terre gelées. Oh ! élégie lamentable, faite de gémissements, de jours sans pain, de nuits où le père, la mère, les petits grelottent sur un matelas pourri et sous une couverture déchirée ! La grand'mère comprend qu'elle est une charge pour son fils et sa bru. Elle appelle et attend la mort.

## VI

## LE MERLE PAUVRE

Voyons, vous tous, qui mangez à votre appétit, qui buvez à votre soif, qui dormez dans des lits bien chauds, il y a trois cent mille individus dans Paris, qui n'ont rien à mettre, entre les dents, que leurs poings.

Je ne veux pas être un fauteur de révolutions.

Mais que diriez-vous, ducs, comtes, marquises, baronnes, bourgeois, employés, commerçants, si toute cette bande, l'estomac vide et voulant du pain à triturer, venait à descendre sur les boulevards, à piller vos hôtels, vos maisons, vos magasins, si tous ces pauvres gens demandaient à vivre — puisqu'ils sont nés. Vous les feriez fusiller, et vous auriez raison. Mais ils n'auraient pas tort, peut-être.

Une de ces familles, ou les enfants pullulent, où le pain manque, a, dans une cage suspendue au plafond, près de la fenêtre, un merle. Le mari, qui creuse des trous au cimetière du Père-Lachaise, pour les fondations des monuments, a trouvé, dans le cimetière, l'autre matin, ce merle, blotti au pied d'un arbre, au milieu des feuilles tombées, les pattes repliées dans les plumes du ventre, la tête cachée sous l'aile. Il avait froid, sentant la neige prochaine, et, d'avance, s'était mis dans une fosse de feuilles. Le terrassier a pris le merle, pour le lâcher dans le cimetière, quand y retournera le soleil. Maintenant, il est dans une cage. Le père, sans ouvrage, les enfants, petits garçons et petites filles, — lorsque la mère a apporté de chez le boulanger quatre sous de pain à crédit, toute la subsistance pour une journée,

— ôtent quelques miettes et les donnent au merle.

Vous tous, gens riches de Paris, voici des pauvres bien tranquilles, bien doux, tapis dans des mansardes sous les toits et prêts à mourir, si vous n'avez pitié d'eux. Les enfants ont des cheveux blonds et des yeux bleus, comme les enfants que vous avez. Tous, ceux-ci et ceux-là, se ressemblent.

Ils doivent être de même nature.

## VII

## LA VIEILLE AUX POUX

Au deuxième étage, 16, rue de Charonne, une vieille aux cheveux blancs habite et pourrit dans le tambour de l'escalier, dans une niche de chien, au milieu d'un tas de torchons et de ses ordures. Le tambour a, comme largeur et grandeur, un mètre à peine. La vieille demeure là, assise, jour et nuit, sur un fauteuil cassé. Hâve et mangée par la vermine, elle dit à ceux qui avancent la tête dans sa niche :

— N'approchez pas trop, parce que j'ai des poux.

Des ouvriers serruriers, dont l'atelier est au rez-de-chaussée, la nourrissent avec les restes de leurs repas. Le voisin, un pauvre ouvrier qui lui donne l'hospitalité du tambour, nous montre, par la lucarne du palier, un casaquin de la vieille sur la neige couvrant un toit de hangar. Denis Poulot, le maire du vingtième arrondissement, était avec moi. Nous avons aperçu, le long des coutures des manches, plus d'un millier de poux gelés. J'avais des nausées, en descendant, et nous serrions les coudes contre le corps pour ne pas frôler la muraille.

## VIII

### ROMAN A FAIRE

Mme Fournier, demeurant avenue d'Ivry, 106, dans des terrains vagues, près des fortifications, a été riche. Fille de commerçants, elle a reçu la meilleure éducation. Un vicomte la demanda en mariage et l'épousa. Les nouveaux époux partirent pour l'Italie. Le mari mourut de l'autre côté des Alpes. Dans le même temps le père de la jeune femme, ayant fait de mauvaises spéculations, se suicida.

La veuve, sans enfants, retourna chez sa mère.

Celle-ci, quelques mois après, accepta la main d'un autre homme qui, bientôt, possédant la mère et mis en goût, désira la fille. L'infortunée résistait aux obsessions de ce lascif ; mais sa mère, cependant, la battait, étant jalouse.

Alòrs un ouvrier tailleur, qui habitait dans la même maison, lui offrit de la prendre pour femme légitime. Cet homme du peuple fut pour elle comme son salut.

La vicomtesse devint Mme Fournier. Sa mère ne la frappait plus, son beau-père ne lui disait plus qu'il l'aimait. Deux années s'écoulèrent. Elle était, comme Marguerite, heureuse en cette pauvreté.

L'hiver terrible de 1879 est arrivé. Depuis deux mois l'ouvrier tailleur n'a pas de travail. Les économies ont été dépensées. Mme Fournier a eu, en octobre, un bébé. Aujourd'hui, par suite des privations, le lait lui manque pour le nourrir.

Le couple est logé dans une hutte dont le sol n'est pas parqueté. La terre est gelée, et la glace pend, en stalactites, au plafond mal joint. Pas de feu. La femme encore jeune, reste couchée pour tenir le bébé un peu chaud dans ses bras.

## IX

## NON INSCRITE AU BUREAU DE BIENFAISANCE

Une femme se présente à la mairie. Elle est enceinte ; elle a un enfant à son bras ; deux autres, un garçon et une fille, tiennent un pan de sa robe. Ouvrant la porte, elle s'avance vers le bureau du maire et des adjoints, la figure blanche comme un pan de linceul, et, debout devant le bureau, elle dit d'un ton sec et désespéré :

— Messieurs, mon mari me battait et j'en ai encore les paupières noires. Il m'a donné deux coups de poing dans les yeux, en me quittant... Il est à Londres depuis huit jours, et vient de m'écrire. Mes enfants et moi n'avons rien mangé depuis deux jours... Je vais, si vous ne faites rien pour ces petits, me jeter à la Seine.

Elle prononce cela résolûment, et son regard est effrayant. M. Poulot et les adjoints la font asseoir et l'assurent que ses enfants et elle seront secourus. La mère, sans proférer une syllabe, se met à pleurer.

# LA QUESTION SOCIALE

## I

## LIBRE-PENSÉE

*Figaro*, 3 octobre 1883.

C'en est fait. Le Congrès universel de la Libre-Pensée, repoussé par Rome, a tenu ses assises à Paris. « Ne pouvant, dit le citoyen Schacre, architecte prolixe, planter le drapeau de l'athéisme dans l'antre de la superstition, nous l'avons planté dans la capitale de la libre-pensée. » Cette comédie, qui n'a pas eu grand succès, a duré une semaine et a fini, dimanche dernier, par un banquet. Les délégués, ignorants prétentieux, ont bien mérité une petite agape après avoir résolu, en huit jours, les questions suivantes :

1° *Dénonciation du concordat, séparation des*

*Églises et de l'État, suppression du budget des cultes;*

2° *Retour à la nation des biens de main-morte;*

3° *Égalité civile, politique et sociale des deux sexes;*

4° *Droits de l'enfant dans la famille, dans l'école et à l'atelier;*

5° *Du rôle de la libre-pensée dans la question sociale.*

Les délégués ont résolu tous ces problèmes de la façon la plus radicale. MM. Taine, Renan, les autres que nous écoutons et admirons, n'ont qu'à briser leur plume. Un certain nombre de niais, réunis en troupeau, ont à jamais éloigné les préoccupations les plus graves de l'esprit humain.

« — De quoi?... De quoi?... » disait un orateur.

Salle Molière, pendant sept jours, le spectacle a été grotesque. Des étendards rouges tapissent les tribunes. De rares becs de gaz. Sur une estrade, quatre ou cinq citoyens et deux citoyennes. Chacun a l'air d'un Joseph Prudhomme qui serait enragé! Les délégués des libres-penseurs sont là, une quarantaine, comme à l'Académie. Ils en diffèrent par la pipe et la cigarette, qui sont d'un usage commun, surtout la pipe. Mais ils ont des immortels la gravité inébranlable. Un énorme

ruban rouge à la boutonnière, durant une semaine, ils sont venus tour à tour émettre, avec sang-froid, à la tribune, les propositions les plus saugrenues, écoutées dans un silence admiratif.

Ils sont tous là. Denis « ami du progrès » (il ne peut être question de saint Denis dans une pareille assemblée), Pierre-lez-Calais, Mirepoix, qui a la barbe blanche, et Toulouse « qui n'a rien à envier à Paris », et les Athées du XIV$^e$, et les matérialistes du XIX$^e$, et d'autres, puis d'autres. Il y a des groupes se composant d'une seule personne, laquelle s'est déléguée elle-même.

Pas contents, les libres-penseurs, de n'avoir pu tenir leur congrès à Rome. C'eût été un bon tour à jouer au catholicisme. Il paraît que les libres-penseurs italiens n'ont pas voulu. Il fallait voir, aussi, comment les a traités le jeune Schacre qui, avec ses longs cheveux, a l'air d'un pianiste. Il dit leur fait à ces modérés et aux Anglais qui sont entachés de protestantisme. Au fond, il n'y a que nous de libres-penseurs. Il a raison le petit. Il n'y a que lui, il n'y a que lui !

On a dû se réunir dans la « capitale de l'athéïsme. » Le succès n'a pas été crevant. Le grand Congrès universel de la Libre-Pensée, ou-

vert aux foules, a attiré cinq ou six spectateurs, dont j'ai fait partie, une fois par hasard. Il faut avoir entendu Grossetête et Pigassou, Bergerol et Galmiche pour avoir une idée exacte de la profondeur de la bêtise humaine. Imaginez les questions les plus ardues résolues en deux secondes par des mandataires sans instruction, des motions abracadabrantes prononcées d'un ton solennellement idiot, des gens pleins du désir de se montrer plus violents que les autres : Grossetête voulant dépasser Pigassou, distancé par Galmiche.

L'un, avec des roulements de voix terribles, lit un factum réclamant simplement la confiscation des biens des congrégations. L'autre proclame qu'il faut « persécuter les prêtres et se déclarer en état de légitime défense. » C'est un comble. En même temps, au massacre des prêtres il ajouterait volontiers celui des bourgeois, parce que « Dieu est ami du capital. » Mais si Dieu est ami du capital, donc il existe. Vous raisonnez comme saint Anselme, citoyen ; mais la bêtise est un droit.

Un petit vieux, de Suresnes, un de ces braves convaincus qui veulent bien qu'on étrangle les prêtres, mais sont ennemis du désordre et des révolutions, prononce avec emphase que « la haine n'entre pas dans le cœur des républicains de Su-

resnes ». Et, à tout propos, il répète : « Les républicains de Suresnes pensent ceci, les républicains de Suresnes pensent cela. » On se croirait au Palais-Royal.

Les intermèdes comiques abondent. Toutes les fois que deux délégués ont émis des propositions contraires, il s'en trouve un troisième qui n'a pas compris et qui veut expliquer à l'auditoire la véritable pensée des orateurs : « J'estime, citoyens, qu'il y a confusion... Le citoyen Pigassou a voulu dire... parce que... vous comprenez parfaitement... nous n'avons pas à hésiter. » Adopté à l'unanimité ! Grossetête, joyeux garçon qui traite sa langue maternelle avec le même mépris que la religion, a cette spécialité.

Au sujet des droits de l'enfant dans la famille, dans l'école et à l'atelier, un orateur diffus veut, le droit de la Société étant supérieur, que l'enfant appartienne à l'État. Un autre pérore longtemps pour arriver à prouver que l'enfant ne doit pas appartenir à l'État, mais à la Nation. Un troisième est d'avis que l'enfant n'appartient à personne. Comprenez-vous?

C'est à dégoûter de penser librement. Pour dé-

biter leurs inepties sur des sujets redoutés des plus grands philosophes, ces grotesques ont choisi la salle Molière. — Mais si, tout à coup, au milieu de leur assemblée, s'élevait, venant on ne sait d'où, un rire franc, énorme, mystérieux, formidable, ce serait le rire de Molière.

## II

## LA FRANCE SOCIALISTE

20 janvier 1887.

M. Thiers, qui le savait par expérience, disait qu'il faut, à Paris, une saignée de temps à autre. Un général énergique corrigeait à sa manière cette maxime. « Ce n'est pas une saignée qu'on pratique, car ce n'est pas un sang généreux qui jaillit, c'est un abcès qu'on perce et dont il ne sort que des humeurs. » — De telles façons de penser sont un tantinet brutales, mais il faut croire qu'elles plaisent aux jurés qui ont condamné M. Clément Duval, de la « Panthère des Batignolles », *à la peine de mort*, non pour avoir pillé et un peu roussi l'hôtel de Mme Madeleine Lemaire, mais pour avoir déclaré (MM. les jurés en tremblent encore) :

« — Le vol, c'est une restitution... Je ne suis pas

un accusé, je suis un accusateur, je suis un justicier. »

C'est crâne, si ce n'est fou. Aussi bien, dimanche, en séance solennelle, salle de la Boule-Noire, la Panthère des Batignolles et les autres groupes anarchistes de Paris ont tenu, avec le concours de Mlle Louise Michel, un grand meeting d'indignation ; ils ont acclamé Duval et conspué ses juges.

Sans vouloir critiquer le brillant énergumène et ajouter mon verdict à celui de l'impressionnable jury, — l'abcès, pour employer la comparaison de l' « énergique général » est, à l'heure présente, en pleine formation. De toutes parts, l'armée révolutionnaire renforce ses cadres ; elle s'agite, se démène. — Il est, certes, bien actuel de prendre prétexte de l'éloquence périlleuse de M. Duval — « s'il vous faut une tête d'anarchiste, à votre aise, coupez la mienne ! Mais j'ai donné au peuple des leçons de propagande par le fait » — et du meeting d'indignation des groupes anarchistes pour passer en revue, *avec des documents nouveaux*, ce que M. Mermeix, en tête d'un remarquable ouvrage, a appelé : *La France socialiste.*

Sans avoir changé beaucoup, les anciens ad-

versaires des gardes nationaux de juin 1848 se sont pourtant modernisés. Mais ils suivent les progrès de la science à la façon des Nègres du Congo qui sont très fiers d'avoir des souliers, — et les portent religieusement à la main.

Ces vieilles barbes sont des « blanquistes », adhérents au Comité central révolutionnaire. Ceux-là n'ont pas de doctrines bien définies. Leur idéal est de s'emparer, par force, du pouvoir. Après, on verra. Soit une réédition de la Commune ; succès d'abord, puis désarroi et défaite. Les partisans de cette révolution « vieux jeu » sont rares.

Les chefs sont Eudes, un brun grisonnant, de moyenne taille, dont la voix qui se lamente glisse sur les foules, domine les bruits, fait vibrer les nerfs à des distances incroyables ; Vaillant, Granger, des Communards, presque des gens historiques. Maintenant ils s'épuisent — avec le concours de M. Antide Boyer, député des Bouches-du-Rhône — à lancer une « Ligue pour la suppression des armées permanentes. » Le jour où elle réussira, la France, grand pays que la gloire a aimé pendant des siècles, disparaîtra de la carte d'Europe.

Le présent — peut-être aussi l'avenir — est au

« parti ouvrier ». Là, les idées générales sont nettes, le but précis : On veut la formation d'une classe, celle des prolétaires, opposée d'intérêt et de tendances à celle des « cannibales et vampires bourgeois » qui « sucent le sang des travailleurs et les torturent dans leurs bagnes capitalistes. »

Les revendications de ce parti sont un singulier mélange des améliorations pratiques empruntées aux « Trade's Unions » anglaises et des théories communistes, collectivistes, fraternitaires et surtout utopiques, en 1848. Tous ses efforts tendent à la fameuse « Révolution sociale » qui sera, pour le prolétariat, ce que 1789 a été pour la bourgeoisie.

Naturellement, les idées du parti ne sont pas immuables, et les moyens d'exécution ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Il y a une gauche qui fait volontiers appel à la violence et une forte majorité à droite qui admet tous les procédés d'adresser à la bourgeoisie des « mises en demeure » et particulièrement des bulletins de vote. « Il faut, s'écriait le citoyen Labusquière, que le terrain du socialisme soit large, mais jamais assez pour que la droite de notre parti puisse se confondre avec la gauche de nos ennemis implacables, les radicaux bourgeois. »

Le parti — qui a, sous la direction d'un « Co-

mité national », une organisation embryonnaire, mais centralisatrice et puissante — tient de temps à autre des congrès; chaque fois, dans des villes différentes, Marseille, Saint-Étienne, Paris. Comme toujours, des délégués de groupes viennent proposer de refondre la Société en « deux temps et trois mouvements. »

Il se trouve des violents pour faire appel à la force, et des imbéciles pour supposer le problème résolu. C'est bien simple. On renverse tout, on partage la terre, on établit tout en services publics, on supprime la monnaie, on échange les produits dans les grands bazars.

Un citoyen hurlait :

— Qu'est-ce que ça nous « fiche » à nous le commerce et l'industrie ?

Le congrès est quelquefois aussi drôle que le café-concert. Il me souvient d'un gros père réjoui, qui accompagnait ses paroles de grands gestes de bras, comme s'il lançait des pavés, appréciant de la sorte le gouvernement :

— Goblet, nom de Dieu, vous appelez ça un gouvernement ? Balancez-moi ça !... J'ai beau me retourner, aller de droite, de gauche, je ne vois que des sergots... (Il n'y en avait pas un seul dans la salle). Et on écrit : « liberté, égalité, fraternité » sur les murs. Effacez-moi ça ! Les

patrons, la Chambre, balancez-moi ça!...

Mais, derrière ces grotesques, les observateurs peuvent voir des symptômes sérieux et même menaçants. Les principaux orateurs, qui ont d'ailleurs du talent, recommandent le calme. Aux divers congrès, on a discuté sur les migrations des ouvriers étrangers en France, sur la réduction des heures de travail, sur la suppression des « marchandages. » Des paroles — ou habiles, ou dangereuses, ou sensées — ont été dites.

Dans les groupes ouvriers, deux fractions très-distinctes :

Les groupes dits « d'études sociales », qui sont les plus nombreux, ne représentent en réalité qu'un chiffre infime d'ouvriers. Ils se forment, en effet, par la réunion de quelques amis qui ont décidé de résoudre en commun la question sociale. Un groupe de ce genre peut se composer de cinquante membres ; le plus souvent, il en comprend dix ou quinze. Naturellement, ce sont les plus exaltés. Tels sont « les exploités de Puteaux, les opprimés de Saint-Germain. »

A côté sont les chambres syndicales ouvrières. Un petit nombre seulement adhèrent au parti ouvrier. Bien qu'elles ne comprennent pas, tant

s'en faut, la totalité des corporations dont elles portent le nom, là doit être le souci des politiques et des patriotes. Ce sont, en effet, de véritables ouvriers. Ils comptent parmi les plus modérés.

Les personnalités qui composent le « Comité national » sont, pour la plupart, peu connues. Puisque tous ces hommes, pourtant, ont joué ou joueront un rôle dans nos crises sociales.

Ce sont :

Joffrin, ancien membre de la Commune, réfugié successivement en Belgique et en Angleterre. C'est un ouvrier mécanicien, large d'épaules, moustache rousse, hérissée, cheveux châtains rejetés en arrière. Homme solide et énergique. Il l'a bien prouvé aux Guesdistes et anarchistes qui l'ont assailli à diverses reprises. Orateur un peu monotone, mais parfois amusant avec sa gouaillerie parisienne qui sait parfaitement où elle vise et manque rarement le but visé.

Ce grand jeune homme, brun, barbu et chevelu, méridional, c'est Labusquière. Orateur remarquable, très chaud, produit un grand effet sur les ouvriers. Assez universellement aimé. Quelqu'un.

Chabert, un vieux de la vieille, genre 1830,

phrases en tire-bouchon comme ses cheveux gris. Il a été tour à tour populaire et accusé de trahison. Bête, qui devrait être à la réforme.

Allemane, ouvrier typographe. Un exalté, éloquence sombre et rude; l'aspect d'un sous-officier retraité.

On n'en finirait point de les citer tous : André Gély, un petit courtaud qui dit volontiers leur fait « aux boudinés du Parlement » et à « ces descendants du Borgia qu'on appelle les négociants » ; J. B. Clément, ancien membre de la Commune, bon orateur, tendre poète. C'est de lui :

Quand nous chanterons le temps des cerises...

Dans le parti, il faut encore nommer Tortellier — l'organisateur de la manifestation de l'esplanade des Invalides, — un vrai ouvrier menuisier, sans instruction, parlant un français hasardeux. Pourtant, un tribun véritable plein de fougue. Sa voix gémissante vibre et s'étend. Ses phrases incorrectes ont une grandeur farouche.

Ce qui a jusqu'ici paralysé les efforts des comités ouvriers, ce sont les inévitables et régulières

dissensions causées par les questions de personnes, les défiances, les intolérances.

Déjà au congrès de Saint-Étienne, il y a eu scission. Un orateur éminent, Jules Guesde, a entraîné avec lui Paul Lafargue, et tout un groupe qui, à la vérité, diminue de jour en jour. Un soldat après l'autre, ils tombent sous les coups de leur parti même. Il y a eu, de ce chef, les « possibilistes », qui sont demeurés avec le Comité national, — et les « Guesdistes ».

Dès que, dans le parti, une personnalité dépasse les autres par son talent ou par son influence, elle devient suspecte. Toujours Tarquin abattant les têtes de pavots. Joffrin lui-même devient « pavot ». Un citoyen ivrogne disait :

— J'aime Joffrin. C'est un zig. Mais il a bu avec Valette, un entrepreneur, une canaille... Je n'ai pas travaillé pour lui parce que je ne travaille pas pour une crapule... Si Joffrin boit avec lui, ça fait deux canailles ensemble... Il n'aura pas ma voix !... Tu entends, Joffrin ?

Mais les plus cruels ennemis des « possibilistes », ce sont les anarchistes. La simplicité de leur programme leur amène beaucoup d'adhérents parmi les exaltés, les jeunes, surtout la lie de la popu-

lation. C'est très compréhensible, en effet, pour les imbéciles. « Détruire tout et ne rien mettre à la place. »

Telle est la façon populacière autant qu'idiote dont les révolutionnaires. ont détruit la théorie — non sans grandeur — de Kropotkine et d'Elisée Reclus, l'individualisme à outrance, qui tend à ramener à l'état sauvage, à l'état de lutte brutale pour la vie.

Les anarchistes se moquent, eux, du bulletin de vote comme d'une guigne. Détruire est leur but ; la dynamite, leur moyen le plus ordinaire en théorie du moins, — car les Français — à moins que M. Clément Duval ait, comme il l'espérait en cour d'assises, donné au peuple de profitables leçons de propagande par le fait — dans ce cas, heureusement plus bavards que résolus, en font peu d'applications.

L'anarchisme à Paris a, non pas un chef, mais un illustre, qui est un lettré et sans doute un rancunier plein d'amertume contre la société : C'est Émile Gautier, de l'avis commun, le plus grand orateur révolutionnaire.

Derrière, viennent : Digeon, un sectaire convaincu, respecté de tous ; Godard, le maçon qui

endommagea Yves Guyot, sorte de brute qui « vit » de l'anarchie, ainsi que ses « collaborateurs » Crié et Lissagaray qui, expectorant chaque jour leurs basses rancunes de sotis, ont fini peut-être par être convaincus et « vivent » de leurs colères.

Il n'y a pas là de comités, mais seulement des groupes, des nœuds, « les Jeunes Prolétaires de Montmartre, les Vengeurs, le Volcan, le Tocsin. l'Aiguille, les Justiciers », composés le plus souvent de ces ridicules et sinistres gavroches qui complètent — en horrible — la physionomie des révolutions parisiennes.

Quelques-uns de ces nourrissons des pétroleuses sont anarchistes comme ils feraient partie d'une fanfare. Ils s'appellent « Justiciers » comme ils s'appelleraient « l'Harmonie ». Distractions que payent en sang et en ruines les citoyens dévoués à la liberté.

. Louise Michel, la pauvre fille victime de ses visions, termine l'ensemble de cette burlesque et en même temps grandiose année révolutionnaire. Elle en est la vivandière, et, on pourrait dire, la sœur de charité, cette héroïne qu'une générosité bizarre, illogique, instinctive, pousse vers les malheureux pour lesquels elle subit toutes les mésaventures. Comme un de ses juges l'interro-

geait sur ce qu'elle allait faire. le 9 mars 1883, sur l'Esplanade des Invales, elle répondit :

— Je suis partout où il y a des misérables, monsieur le président.

J'entends encore Laguerre me conter cette anecdote touchante de sa voix froide et précise. Ces hommes se dresseront superbes ou comiques, mais puissants et terribles, lorsque, au-dessus de la foule — à présent indifférente au tonnerre qui gronde sourdement — éclatera l'orage prochain.

---

# AUTOUR DE L'ÉCHAFAUD

## I

## LES MÉMOIRES D'ABADIE

*Figaro*, 18 septembre 1879.

Au comte de Villiers de l'Ile-Adam.

*Ces mémoires, qui sûrement ne sont pas de M. Abadie, mon cher Villiers, on m'a accusé, — lorsqu'un grand journal,* Figaro, *les publia — de les avoir composés. J'aurais écrit sur du papier atroce, sale, infect, maculé de tabac, empuanti encore par un frottement contre le cuir d'un vieux chapeau de l'honorable M. Deibler, notre bourreau national, une quinzaine de pages pleines de fautes d'orthographe ; j'aurais prétendu tenir ce manuscrit, d'une actualité palpitante, d'un lutteur de ma connaissance habitant la*

*même maison qu'un des gardiens de Gille et d'Abadie.*

*Toi qui traites avec tant d'ironie et de flegme les questions les plus effroyables, juge si j'ai pu me permettre, à l'âge d'Abadie — j'étais jeune dans le crime — une pareille plaisanterie autour d'un instrument social, qui doit être par-dessus tout respecté : l'échafaud.*

*D'ailleurs, je ne portai point chance aux deux condamnés à mort ; leur peine fut commuée par l'implacable M. Grévy en une autre, plus longue et plus grave, les travaux forcés à perpétuité.*

F. C.

Un des deux condamnés à mort pour le crime de Montreuil, Émile Abadie, dit Bosiki du Trône, a écrit ses mémoires à la prison de la Roquette, en attendant l'échafaud. De ces mémoires, trois copies ont été faites, qui ont été remises, l'une à M. Macé, chef de la Sûreté, l'autre au procureur de la République. La troisième est tombée en nos mains, après avoir passé entre les mains de différentes personnes. Peu importe.

Ces mémoires sont curieux, pour emprunter une grande expression connue, comme document humain. Ils paraissent avoir été écrits en une nuit. Commencés le 6 septembre, ils ont été achevés le lendemain.

Il y a un romancier naturaliste dans Abadie, cet assassin âgé de dix-neuf ans. Il est né le 7 décembre 1859. Ses mémoires ont une préface et une conclusion. Ils sont intitulés : *l'Histoire d'un condamné à mort.* Abadie y parle à la troisième personne.

Voici sans plus tarder, la préface, qui ne laisse pas d'être touchante :

« Cette histoire est faite par un pauvre prisonnier qui se recommande au lecteur, pour qu'il ne fasse pas attention au style de l'ouvrage. Il ne l'a faite que selon ses capacités qui ne sont pas très grandes, mais qui pourront, il l'espère, servir de retenue à ceux qui prennent de mauvais chemins, et, par ce moyen, éviter aux magistrats l'ennui de prononcer, pour condamnation, la peine de mort. »

Il est entendu que je ne reproduis pas l'orthographe d'Abadie. L'assassin dit qu'il a fait sa première communion en 1871, qu'il a été mis en apprentissage à l'âge de douze ans, mais qu'il n'est resté nulle part, pas plus chez son beau-frère que chez les autres.

Abadie écrit l'énumération de ses condamnations, puis il entre dans le détail. Il a rencontré

Gille sur le pont du Temple. Après être allés ensemble au théâtre de la Gaîté, Gille lui demanda à aller coucher avec lui. Depuis ce jour, ils demeurèrent ensemble, rue des Maronites, 31, à Ménilmontant. Ils travaillaient. Mais, au bout d'une quinzaine, ils se trouvèrent sans ouvrage. Tous deux se mirent à en chercher. Abadie fit la connaissance d'une jeune fille qui ne demandait qu'à suivre le premier venu pour avoir un domicile. Je cite Abadie :

« Ils firent vite connaissance, et il l'emmena coucher. Ce fut une jolie nuit d'orgie, mais ce fut son malheur aussi, car, le lendemain matin, en passant devant la porte du bureau de l'hôtel, le maître de la maison lui dit de ne plus revenir coucher chez lui, et il lui défendit sa porte, quoi qu'il eût quinze jours d'avance. Ils furent sans domicile tous les soirs, et, pendant plusieurs jours, Gille et Abadie furent obligés, se trouvant sans domicile et sans travail, de commettre de petits vols pour vivre, ce qui les fit condamner à quatre mois de prison. »

Abadie met de l'ordre dans ses papiers. Il ajoute que ces quatre mois de prison sont déjà mentionnés plus haut, à la deuxième page.

Il fit son temps à Mazas, et, en sortant, demeura quatre jours chez une maîtresse. Il trouva alors de l'ouvrage à Montreuil-sous-Bois, chez M. Jullemier. Il y fut, selon son expression, le plus heureux des hommes. Il était nourri, logé, il recevait trois à quatre francs de pourboire par semaine. Il noua des relations avec plusieurs femmes ou filles. Abadie en nomme quatre et donne les adresses. La dernière est la femme Bassengeaud que, comme il dit encore, nous verrons dans la suite de l'histoire.

Ayant quitté Montreuil-sous-Bois, Abadie rentra à Paris, fut quelques jours sans domicile, retourna chez sa mère qui était heureuse de le voir enfin se mettre au travail. Il fut placé comme apprenti chez un boulanger de la rue de Charenton. Mais cela ne dure pas longtemps.

En allant à un bureau de placement de garçons boulangers, près de la place de la Bastille, il trouva un « bonnisseur » de ses amis. Un bonnisseur, suivant la définition d'Abadie, est un homme qui fait les annonces à la porte des baraques des marchands forains. Le bonnisseur présenta Abadie à une fille qui faisait le rôle de femme-torpille. Abadie avait des succès de Lantier :

« Il avait déjà une maîtresse (nom et adresse)

que lui avait fournie une autre maîtresse (nom et adresse). Il eut, je crois, un garçon avec cette fille, mais on ne peut guère le préciser, car cette fille était de mauvaise conduite. »

Les femmes, on le voit, tiennent une grande place dans l'existence de cet assassin. C'est un sensuel.

Au bureau de placement, il retrouva Gille, qu'il n'avait pas vu depuis sa sortie de prison. Gille avait l'intention de former une bande, dit Abadie, et il avait déjà dans la tête des articles à inscrire pour être la « bosse » des malfaiteurs. Mais, par malheur, Abadie, — car je copie toujours ses confessions, — inscrivit ces articles sur son carnet. Cela devait lui faire du mal pour plus tard.

Abadie continue :

« Il fallait, pour faire une bande, de l'argent, et cet argent on ne l'avait pas. On décida que l'on irait à Montreuil, chez M. Guillemin. Il devait y avoir de trente-cinq à quarante mille francs. La bande devait commencer, et les orgies ne cesseraient plus. Quand l'argent manquerait, l'on aurait des hommes qui en feraient d'autre par vol. »

L'affaire de Montreuil étant arrêtée, Abadie et Gille s'y rendent accompagnés de Claude, de Charton et de Farigoulle. Le vol ne rapporta rien. Abadie fait cette réflexion que cependant il fallait de l'argent pour en donner à toutes ses maîtresses qui ne l'aimaient que pour cela. Alors on résolut de commettre un vol chez la femme Bassengeaud, la maîtresse d'Abadie.

Tel est le récit du crime, récit qui montre les responsabilités de chacun :

« Abadie voulut dire à la femme Bassengeaud qu'elle lui donne de l'argent, pour qu'il ne dise rien à son mari. Mais Gille, ayant peur de manquer ce coup, jugea plus à propos de la frapper.

« Cette malheureuse fut enlacée dans les bras de Gille, qui lui ferma la bouche de ses mains. Dans ce moment, *à cette heure qui ne dit rien et laisse l'homme à l'abandon de lui-même*, Abadie lui donna un coup de couteau au ventre et un second à la poitrine. Las de ce coup terrible, il jeta son couteau à terre.

« Gille lâcha sa proie, et, ramassant le couteau, il revint sur sa victime, lui coupa la gorge, lui traversa la poitrine de plusieurs coups de la même arme. Abadie, pendant ce temps, faisait le vol qui ne fut pas grande trouvaille. Mais, quelle

fut son horreur quand il vit cette malheureuse femme, étendue à terre, qui le regardait. Il la vit sans mouvement, un couteau dans la poitrine ! Quelle fut encore son horreur de voir Gille se laver les mains et boire un verre de vin pour se donner des forces ! Mais la faute fut faite. »

Abadie et Gille se débarrassèrent de tout ce qui pouvait les compromettre. La montre de la victime fut donnée à la fille Bastien, une des maîtresses d'Abadie. Celle-ci, voyant sur le journal que les assassins de la femme Bassengeaud avaient dû voler une montre de femme, alla porter la montre qui lui avait été donnée au juge d'instruction. Ils furent arrêtés tous les cinq, Abadie, Gille, Claude, Charton, Farigoulle.

Les deux premiers sont condamnés à mort.

Ceci est la narration simple de l'existence d'Abadie, de ses plaisirs et de son crime. Abadie, après ce récit, entreprend sous le titre de conclusion, une sorte de défense.

Abadie rend d'abord hommage à sa mère, qui s'enlevait le pain de la bouche pour qu'il devînt bon ouvrier et honnête homme, à son frère, qui fit tout son possible pour le maintenir dans la

voie juste, à sa sœur, dont la conduite est exemplaire. Il poursuit :

« Mais, par malheur, le père était mort en 1869, et le plus jeune des fils devait s'en apercevoir plus tard. »

Mis en apprentissage à l'âge de douze ans pour être graveur et ciseleur, il ne fit rien. Le jeu le gagnait toujours, et ce fut son malheur. A l'âge de seize ans, les fillettes, — car je fais parler Abadie le plus possible, — lui trottèrent par la tête. Abadie se laisse bercer par ses pensées :

« La fille et les amours, les nuits d'orgie, le plaisir font oublier les côtés lugubres de la vie. Il faut de l'argent pour s'amuser, pour vivre dans l'opulence. Si, tout à coup, le travail manque, soit par faute ou non, on ne veut pas abandonner le plaisir, pour lequel on semble être né. »

Abadie songe à sa mère, et il devient presque éloquent :

« On ne peut pas croire qu'il y ait un bagne, encore moins un échafaud. Un jour, pris de boisson, ivre d'absinthe, il leva la main armée d'un couteau sur sa pauvre et bonne mère. Il ne la frappa pas, c'est vrai, mais il a levé son couteau

sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, sur ce qui est plus sacré que soi-même. Pauvre mère, qui a aimé tant tes enfants, qui a tout fait pour eux, qui t'es privée pour les nourrir, j'ai osé lever la main sur toi ! Crois-le bien, il s'en repent, il espère que tu lui pardonneras, il ne demande que cela avant de mourir, il espère, il attend ta dernière bénédiction. »

Suit une sorte d'invocation à l'échafaud dont l'idée obsède Abadie :

« L'échafaud, oui, l'échafaud ! là finira le fils d'une brave famille ; là finira celui qui a fait son histoire ; là finira celui qui se repent d'avoir mené une vie aussi criminelle, d'avoir mené une vie aussi horrible. Il a fait connaissance d'un camarade qui l'accompagnera jusqu'au pied du fatal instrument où finissent tous ceux qui veulent mener une vie désordonnée, qui ne savent qu'il existe une justice si sévère, qui ignorent complètement qu'ils donnent la mort en frappant. »

Abadie avoue qu'il a eu tort de dire qu'il connaissait une femme à Montreuil-sous-Bois, qui avait été sa maîtresse et qui possédait quelques sous.

Je reviens au récit, ou plutôt à la plaidoirie,

par l'un des assassins, des circonstances atténuantes :

« L'un ferait le vol, pendant que l'autre entretiendrait la femme de conversations antérieures qui devaient attirer une grande attention de la femme Bassengeaud. Mais Gille, — qui avait peur de ne pas réussir, — sauta sur la malheureuse et là, Abadie, frappé de terreur, de frayeur, et tout troublé, lui appliqua un malheureux coup de couteau au ventre, puis un second sur la poitrine. Elle fut achevée par Gille. »

Dans l'amertume de la prison, Abadie se berce cependant de rêves et se prend à espérer :

« Il attend le jour où on viendra le réveiller pour marcher à l'échafaud, ou pour lui dire que son pourvoi en grâce est accepté. Alors il travaillera, et de chef de bande, comme on le croyait, il deviendra chef d'atelier, car il ne demande qu'à vivre, pour pouvoir montrer à ses juges qu'il faut juger le cœur de l'homme, non juger un moment d'oubli. Il ne demande qu'à voir cette nature qui lui sourit par la fenêtre de sa prison. Il est accompagné d'un agent de police, d'un surveillant, qui font tout ce qu'ils peuvent pour le distraire, d'un soldat de planton

dans sa cellule. Oh ! cela est triste et fait réfléchir, et corrige l'homme, tant dur qu'il soit, quand il voit, la nuit, une femme se dresser devant lui. Qui sait ? C'est le cadavre qui se redresse et ne disparaît que lorsque le meurtrier lui a promis de devenir meilleur. »

Abadie, ainsi pris par ces sentiments divers de remords et de vague confiance, ce condamné à mort âgé de dix-neuf ans, fait à tous une prière touchante dans sa naïveté :

« Prière,

« Il a recours au public pour adresser cette prière, il demande qu'on ne montre pas au doigt sa malheureuse famille. C'est la seule demande qu'il fait. Il espère qu'on l'exaucera, et dit merci d'avance à ceux qui aideront à la prière qu'il fait au dernier moment. »

A la fin de ses Mémoires, le jeune condamné, avec une solennité qui rappelle celle des anciens imprimeurs signant leur œuvre, met sur la couverture :

« Celui qui a fait cette histoire, *qui est réelle*, et cette conclusion, qui est écrite de tout son cœur, sur ce qui se passe quand on est dans cette situation, est Abadie lui-même.

« Il l'a écrite dans l'intention de faire cesser les nuits d'orgie, les vols qui sont la perte des jeunes gens, pour arrêter les mains armées qui sont suspendues au-dessus des victimes, pour que d'autres n'aillent pas coucher dans la cellule des condamnés à mort. »

J'ai cité simplement Abadie autant que faire s'est pu, et, dans toute cette analyse, j'ai gardé du mieux ses expressions et ses phrases. En pareils cas, jamais la rhétorique de nous autres écrivains ne remplace un cri du cœur, une émotion vraie.

Un grand nombre de traits dans le récit d'Abadie sont saillants. Je n'ai pas voulu les marquer davantage. Changeront-ils un sombre dénouement ?

## II

## LA GRANDE ROQUETTE

6 février 1887.

A M. l'abbé Georges Moreau.

« *Quelqu'un m'assure que c'est une règle à l'*Événement *de ne jamais présenter au public un livre composé par un prêtre.* » *Voilà ce que vous m'écrivez, monsieur, et vous avez eu raison d'ajouter :* « *La chose me paraît invraisemblable.* » *Faites-nous la grâce, à M. Magnier et à moi, de nous croire d'un esprit plus large. Peu importe que l'auteur soit un prêtre, il suffit que votre livre sur* « *le monde des prisons* » *soit intéressant.*

*Et il est très intéressant, bourré de renseignements, de notes vues, de menus faits ; si votre zèle pour les misérables et votre amour du succès vous firent commettre des exagérations, c'est à une enquête d'hommes pris en dehors de l'administration pénitentiaire à le juger. Quoi qu'il en soit, vous semblez ému à la fin de*

*votre ouvrage en parlant de vos « frères les prisonniers » ; vous dites « quelle douceur on éprouve à pleurer avec ceux qui n'ont plus ni patrie, ni amis, ni famille. » Si vous n'étiez, à ce qu'on m'assure, un prêtre très parisien, tout à fait dans le train, je vous féliciterais de votre miséricorde, plus grande que celle de Jésus ; c'est une leçon que vous, prêtre, donnez à la divinité en pardonnant même au mauvais larron.*

*En remerciement de l'envoi de votre travail, monsieur l'abbé, j'offre volontiers à l'ancien aumônier de la Grande-Roquette cette « impression » de prison avec, dans le coin, le médaillon de l'Exécuteur.*

F. C.

A la porte de la Grande-Roquette — pour la foule, visiblement l'antichambre de la mort, ce qu'est le globe sur lequel nous habitons — deux pioupious à pantalon rouge sont assis sur un banc et fument tranquillement leur pipe. Près d'eux, en face de l'entrée, sont enfoncées entre les pavés cinq pierres oblongues. Sur elles se dresse parfois, dans l'aube claire, l'échafaud avec le couperet entre ses deux bras rouges.

J'entre et je traverse une cour. A droite sont

les magasins ; à gauche est la cuisine. Les condamnés ont pour nourriture des légumes secs ou verts et, deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, de la viande. Il y a aussi parloir, ces jours-là. En face du parloir, le greffe.

En ce moment, devant la porte du préau, solide et ferrée, trois hommes, accompagnés de deux gardiens, entrent au bureau du greffe. Ils sont condamnés à la détention : l'un pour huit ans, l'autre pour sept ans, le troisième pour cinq ans. Ce sont des passagers. Ils doivent partir le lendemain pour des maisons de province.

Ces trois hommes sont des façons de brutes, au courant de ces formalités ; les milieux leur paraissent familiers : c'est la situation acceptée. Ainsi des voyageurs arrivent dans un hôtel.

Le parloir est ouvert. A travers deux grilles de fer, distantes de trente centimètres, et rayés d'un treillis, une femme cause avec un prisonnier. Les détenus qui se conduisent bien peuvent, après autorisation, venir entre les deux grilles et parler de plus près aux visiteurs. Il leur est défendu d'approcher leurs mains du treillis. C'est le parloir de faveur. Deux gardiens entendent les conversations.

Dans le couloir, entre le parloir et le greffe,

des femmes sont debout, tenant des paniers. Elles apportent des vivres pour les condamnés. Des surveillants coupent le pain en morceaux et retournent la viande afin de s'assurer que rien n'y est caché.

Un guichetier ouvre la dernière porte. On ne la franchit, celle-là, que par autorisation du préfet de police, ou bien après avoir commis un crime. Le directeur, M. Beauquesne, m'accompagne. D'abord, nous pénétrons dans une pièce où les nouveaux arrivés, après avoir eu les cheveux coupés et la barbe rasée, sont déshabillés et revêtent le costume gris de la prison. C'est dans cette pièce que les condamnés à mort sont livrés aux mains du bourreau, qui déchire leur chemise, dans le dos, et les emmène.

Nous sommes dans le préau. Il est onze heures du matin. Une quarantaine de détenus, inoccupés par suite du manque d'ouvrage, se promènent de ci de là, ennuyés presque tous, comme des animaux, la tête penchée vers le sol.

Aux heures des repas, de neuf heures moins un quart à dix heures moins un quart, quatre cents hommes vont en rond dans ce préau, tou-

jours de droite à gauche, parlant à mi-voix avec un bruissement d'eau d'égout. C'est bien la fange de la population qui se presse entre ces murs en effet.

De la boue ramassée.

Les gardiens marchent un par un, en sens contraire. Cette mesure est de récente date. Avant la direction de M. Beauquesne, les condamnés pouvaient stationner, se grouper, aller en tous sens. Dans ce préau houleux surgissait des révoltes. Difficile était la surveillance. Il n'en est plus ainsi.

Adossées à la chapelle, au fond du préau, sont deux maisonnettes vitrées : l'une est occupée par un marchand de coco ; dans l'autre, les détenus déposent leurs gamelles. Ils appellent cela : le café Riche et le Palais-Royal.

Près du « Palais-Royal », sur un banc, s'assoient, pour manger leur soupe, les prisonniers tranquilles et laborieux. Les canailles endurcis se tiennent, indomptables, à l'écart.

Les ateliers sont situés de chaque côté du préau, à l'est et à l'ouest, au rez-de-chaussée. Dans l'atelier où nous entrons, une soixantaine

de condamnés travaillent au cartonnage. « Fixe ! » crie le gardien. Les hommes, interrompant leur ouvrage, se découvrent. Le directeur demande si personne n'a à faire de réclamations. Tous gardent le silence.

Les prisonniers ont une rétribution proportionnée au labeur accompli. Chaque soir, chaque homme sait ce qu'il a gagné. Un des détenus me montre son livret. Il a fait dix francs dans sa semaine. Cet argent sert à acheter du vin, un cinquième par repas. Il est interdit par le règlement de leur en vendre plus à la fois. L'ivresse leur mettrait dans les yeux des visions de sang.

Dans cet atelier de cartonnage, M. Beauquesne, aux premiers temps de son installation, a été frappé. Il avait ordonné au brigadier d'enlever et de mettre au cachot un homme qui refusait de travailler. Le condamné, sans se retourner, lança un coup de pied en arrière, « en vache », et atteignit aux reins le directeur, qui garda le lit trois mois. Maintenant, l'ordre le plus complet est établi. Lorsque nous passons dans le préau, les prisonniers, — qui n'y sont pas obligés, — ôtent leur bonnet.

Après les salles de cartonnage, je visite un ate-

lier de serrurerie. Je parcours aussi celui où les détenus fabriquent des chaussons.

Un jour, dans un de ces derniers, un détenu a tenté d'éventrer un gardien. Il s'est précipité sur lui, ses longs ciseaux ouverts, prêts à fouiller les entrailles. Parmi ces hommes est un père qui a étranglé sa petite fille, après l'avoir violée. C'est une célébrité. L'égalité, mot creux, même à la Roquette ! Les condamnés à six mois de prison payent aux condamnés au bagne un hommage d'un verre de vin. C'est de tradition. Les forçats sont les ducs et pairs de cette société. On fait des ovations aux grands criminels, par exemple à ce père abominable. Lorsqu'il est entré à la Roquette, les prisonniers disaient :

— Puisque celui-là n'est pas « monté à l'Abbaye », personne ne mettra plus sa « sorbonne » à la lunette.

On doit sérieusement réfléchir si la peine de mort n'est pas la dernière crainte qui empêche le criminel de lever sa main armée. Un grand nombre de gens sans doute tuent « le mandarin », mais la peur de la répression les retient d'assassiner, autre part qu'en Chine.

Est-ce que pour la foule des voleurs, des vagabonds, des sans-le-sou, des va-nu-pieds, pour

ceux qui n'ont pas de famille, pas de toit, pas de pain ; pour ceux dont le cerveau est resté informe, le Nouvelle-Calédonie n'est pas le pays bleu du rêve? Là-bas commence une autre existence dans un monde ignoré, derrière les étendues d'océans.

Au-dessus des ateliers sont les cellules. Elles occupent trois étages. La Grande-Roquette peut contenir six cents détenus.

Chaque cellule est garnie d'un lit qui comporte un matelas et une paillasse. On change les draps toutes les semaines. Aux divers étages est un étroit dortoir pour les condamnés auxquels on suppose des idées de suicide.

A la porte des cellules, un judas est percé par où le prisonnier peut être aperçu à tous les instants de la nuit.

Au bout d'un couloir se trouve la cellule où a été enfermé M. Darboy avant son exécution. Elle n'a depuis servi à personne. Le lit est resté tel quel avec la même couverture, les mêmes draps. Sur la croix de fer qui barre le judas de la porte de la cellule, des mots latins sont écrits au crayon, autour d'un dessin qui semble représen-

ter les instruments de la Passion : *Vitæ robur, mentis salus.*

L'archevêque est descendu avec les autres otages, par l'escalier dérobé, dans le premier chemin de ronde. Arrivé à un tournant, il a dû s'appuyer, faiblissant, à une des barres de fer de la porte. M. Bonjean l'a soutenu. Il est ensuite revenu sur ses pas, dans le second chemin de ronde. Les cinqs prisonniers ont été fusillés là. Sur la pierre, on voit la marque des balles. Une plaque de marbre blanc, portant une inscription, est scellée dans la muraille.

La chapelle joint les deux ailes où sont les ateliers et les cellules. La prière doit être peu influente dans cette maison de la Roquette et les exhortations de l'aumônier doivent, il me semble, tomber comme la graine du semeur de l'Évangile sur un terrain aride.

En levant les yeux, j'aperçois trois tribunes grillées, surmontées d'une croix noire ; c'est la châsse des condamnés à mort. De là ils assistent, invisibles, à la messe du dimanche. Ces tribunes ont l'air de trois cercueils. Cela donne froid dans le cou.

Derrière la chapelle se trouvent l'infirmerie, le

cabinet du médecin, le dortoir des vieillards — repris de justice à cheveux blancs vénérables — et des séparés.

Les criminels dont la condamnation a été adoucie à cause de révélations sur leurs complices sont, en effet, gardés à part. On m'a assuré que, s'ils étaient amenés au préau, ils seraient aussitôt mis en lambeaux et que leurs corps seraient bientôt, malgré les gardiens, une boue de chair.

Les vieillards et les séparés ont pour eux un petit préau.

Dans le bâtiment qui fait face à l'infirmerie, près de la bibliothèque, sont dix-huit cachots. Entre l'infirmerie et ces cachots, se trouvent les trois cellules de condamné à mort, derrière une porte aux verroux énormes.

Il y a une sorte d'antichambre sur laquelle ouvrent les portes des cellules. Les fenêtres, semblables aux grilles du parloir, sont munies d'un treillis serré. Elles donnent sur le premier chemin de ronde.

Les cellules sont nues. Un lit, une tinette, un poêle. C'est tout.

Dans une de ces vivantes tombes, j'ai soudain

songé au bourreau, que j'ai la bonne fortune de connaître.

Tous les détails de ma première visite me sont revenus, d'un coup, à l'esprit.

M. Deibler habite au deuxième étage, 3, rue Vicq-d'Azir. L'escalier est sombre. On croit monter les marches d'un tombeau. Une femme grosse et grassse vient m'ouvrir.

J'arrive, au bout d'un couloir, dans une salle à manger mal éclairée, au milieu de laquelle est une table ronde. Pas de tableaux suspendus aux murs, qui sont couverts d'une tapisserie de papier usé. M. Deibler est debout ; il rôde autour de la table, ainsi qu'un fauve.

C'est un homme trapu, vêtu de noir, ayant autour du cou une cravate militaire. Il a l'apparence d'un ancien soldat et porte la barbe en fer à cheval.

Les poils sont noirs, comme l'habit. — Un deuil perpétuel.

Avant d'être chef, M. Deibler a été adjoint pendant quinze ans. Il a aidé, par exemple, à guillotiner Billoir.

Ce Billoir, lorsque le directeur de la Roquette

est venu l'éveiller, le tirant du sommeil pour le faire entrer dans la mort, est devenu soudainement pâle et ses cheveux, *en deux minutes*, ont blanchi. Pour un autre, par je ne sais quelle contraction musculaire, ses intestins ont reflué vers l'estomac en des torsions apparentes et se sont projetés, ballonnant la poitrine, comme une outre. Un coup de canif, elle se vidait !

M. Deibler, l'honorable bourreau, ce type qui apparaît aux foules dans un nimbe d'horreur, était timide ; par pitié, je lui pris la main.

Oui, dans cette cellule vide, la grosse porte verrouillée sur moi, je songe au boucher d'hommes ; je l'évoque, je l'aperçois. Il me reconduit avec un sourire — assurance qu'il me guillotinera gentiment, après, par exemple comme pour un récent condamné à mort, une tape amicale sur l'épaule, pour m'encourager. Je l'entends me dire en me quittant :

— Monsieur, au plaisir de vous revoir...

---

# UN MODERNE ARÉTIN

## I

### ÉMILE DE GIRARDIN

M. de Girardin est mort par morceaux. La paralysie a raidi les membres et, enfin, glacé la tête, Faut-il dire la vérité sur sa tombe ? Mais quand la dira-t-on, si ce n'est à présent ? Le front haut et large, traversé, depuis longtemps, de filets de rides, un front dénotant un esprit rare et bien équilibré, des yeux lumineux, vivants, derrière un binocle d'écaille, qui fixent avec hardiesse et pénètrent jusqu'au plus profond de l'être, la bouche en coup de canif, sans lèvres, comme un serpent, le menton lourd, aux mâchoires formidables, la taille moyenne, svelte, celle du tirailleur, tel était, avec une cravate à nœud immense,

M. de Girardin. Mais c'est plus qu'une physionomie qui a disparu. Une force parisienne est en moins.

M. de Girardin a tout embrassé, finances, arts, littérature, femmes, théâtres, politique, finances particulièrement. En ce sens, d'ailleurs, il fut de son époque, et nul ne saurait de cet appétit d'opulence lui faire un reproche. L'argent est le nerf de la guerre, quelle qu'elle soit, et ceux-là sont adroits qui, voulant les autres puissances, s'assurent d'abord celle-là. Émile de Girardin, né en dehors des conventions sociales, a fait sa trouée dans la foule ; il a pris place sur un des piédestaux réservés aux illustres de chaque siècle. Figurez-vous Panurge avec plus de verve, d'activité, de talent, de souplesse, avec moins d'esprit, sur un piédestal de journaux et de billets de banque, fragile piédestal, car il suffit d'approcher une bonne allumette.

C'était un homme pratique, voyant le fait, et rien de plus, fermé aux charmes du sentiment, admirant une usine, bâillant devant un paysage. Mme de Staël regrettait, en Suisse, son petit ruisseau de la rue du Bac ; il aurait regretté ainsi son hôtel des Champs-Élysées et le bureau de son journal. Même impuissant, il aima toujours mieux

contempler un coucher de femme qu'un coucher de soleil. Il n'aima que l'or et ce que donne l'or.

Déclaré sur les registres de l'état civil, en 1806, à Paris, sous le nom d'Émile Ruinart, fils de père inconnu et de demoiselle Ruinart, il a dû conquérir tout par lui-même, y compris son nom. Son père est le général comte de Girardin. Dès que le souci de l'avenir s'éveilla dans son imagination ardente et précoce, de quel œil dut-il envisager cette société où il n'avait point de place ?

Il prenait possession de lui-même à une époque de crise politique et morale où les voies les plus opposées s'ouvraient aux jeunes ambitions. Il avait vu sombrer l'Empire et il assistait à un essai de restauration. On comprend dans quelles incertitudes dut le trouver la révolution de 1830. — La vie est un jeu ; les qualités sont des atouts ; les hommes forts sont ceux qui savent se servir même de leurs défauts.

Le 1er juillet 1836, il fondait un organe quotidien à 40 francs par an, au lieu de 80, sur des bases nouvelles qui transformaient le journal, arme politique, en instrument industriel, le revenu des annonces pouvant seul couvrir les frais de l'agrandissement du format. Titre : *la Presse*. La lutte fut énorme.

Parmi les adversaires était Armand Carrel, qui, dans un duel resté célèbre, paya de sa vie sa protestation contre une innovation dont il déplorait les conséquences, M. de Girardin, provocateur par spéculation, avait dit, franchement :

— Une rencontre avec un homme tel que vous me paraîtrait une bonne fortune.

Cette rencontre eut lieu, le vendredi 22 juillet 1836, de grand matin, dans le bois de Vincennes. Armand Carrel et de Girardin s'étaient placés à une distance de quarante pas, avec la liberté de s'avancer chacun de dix pas, Armand Carrel compte les dix pas, tire, et traverse de sa balle, de part en part, la cuisse gauche de M. de Girardin. M. de Girardin fait feu sans bouger, atteint Armand Carrel dans l'aine, mortellement.

Girardin demeura un novateur triomphant. Peut-être, en allant au fond des choses et en scrutant l'organisme du journalisme actuel, penserait-on que les alarmes de Carrel n'étaient pas sans fondement et jugerait-on un peu excessive la part échue à l'intrigue et à l'argent, au détriment de la littérature et de la politique. M. de Girardin avait alors la chevelure en coup de vent et de petits favoris.

Sa fortune était en belle voie. Élu député, il ne

se laissa pas submerger par la tempête qui devait engloutir la branche cadette. Avec un flair qui fait l'éloge de sa clairvoyance, il donnait, le 7 février 1848, une démission retentissante. — Instruit par le passé, et en prévision des crises à venir, dès lors il s'est prémuni d'une théorie élastique qui devait lui permettre de naviguer sous tous les vents. Il s'abrita sous le drapeau d'une liberté peu définie qui devait s'accommoder, plus tard, même du régime césarien, moyennant un siège de sénateur. M. de Girardin était toujours prêt à accepter tous les régimes, pourvu qu'on lui donnât quelque os médullaire à ronger. Il expliquait ses pasquinades en disant que mieux vaut améliorer un gouvernement que le changer. Plus de souplesse, d'ailleurs, est obligatoire, pour être enrégimenté dans un parti, que n'en possédait ce journaliste autoritaire.

Ni soldat, ni chef; c'était un isolé. Il fut un individu contre les autres. M. de Girardin se précautionnait, par l'attaque, contre les reproches de versatilité et les attaques personnelles, en collectionnant et classant extraits de livres et brochures, articles de journaux, correspondances privées, documents de toute espèce sur la politique, la littérature, les affaires industrielles, tout ce qui, enfin, peut servir d'armes dans les luttes

privées et publiques. Il faisait de la polémique, avec les caméléons, ses confrères, à coup de textes, de petits papiers, de chiffres, de faits. Tout cela était fagoté dans des articles brillants et redoutables, aux phrases courtes et alertes, en style quelconque. Il avait, pour procédés familiers, l'antithèse, le jeu de mots, l'énumération, l'accumulation et, pour qualités, une verve infatigable et une logique apparente.

Nos mœurs politiques sont lâches comme la ceinture de César ; à ces mœurs, Girardin, sceptique d'une très adroite, très opportune facilité d'évolutions, a su accommoder sa destinée et plier ses rares facultés. Il a deviné la fatalité d'une réaction d'égoïsme, après les prodigieuses dépenses de dévouement patriotique, pendant la Révolution, et d'héroïsme militaire, sous le premier Empire. Il a eu l'intuition de l'affaissement des caractères qui devait signaler les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III. Il n'avait pas attendu les conseils de Guizot pour comprendre qu'en pareil temps il faut s'enrichir, quand même. Il avait deviné le langage que les malins doivent tenir à une génération crédule seulement au succès.

Sa supériorité s'est révélée, tout aussi évidemment par la pression qu'il a exercée sur les intel-

ligences, médiocres du reste et mal payées, dont il s'entourait. A l'exception de Nefftzer, très disposé, par tempérament, au scepticisme, il a énervé. éteint tout germe de foi et d'enthousiasme chez de jeunes disciples attirés vers lui par son prétendu culte de la liberté ; cet homme était méphitique. Il marchait seul, et, cherchant l'utilité de tout en tout, il proportionnait ses bonnes grâces aux services qu'il pouvait attendre. Cicéron explique, dans un de ses traités, que l'amitié est basée, sur l'estime. On ne parle pas des amis de M. de Girardin. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il crut à l'amitié.

Il avait le tempérament américain. Dans un livre autobiographique, *Emile*, publié en 1827, il déclarait, déjà, que le temps de la métaphysique était passé. Girardin fut un de ces Yankees qui marchent à la recherche des pays inconnus. Il allait en avant, repoussant les obstacles, menant le jour dans les halliers, y faisant circuler les chemins de fer, en tout cas, émettant des actions. Ce fut un dédaigneux du préjugé, de la routine, trafiquant des intelligences, laissant de côté les imbéciles, à moins qu'ils ne fussent millionnaires.

J'ai dit qu'il trafiquait des intelligences.

Il les détroussait, d'abord, dans son cabinet de

travail, une vaste pièce, au premier étage de son hôtel, encombrée de guéridons et de pupitres. Pas de bibliothèque, mais, à la place de livres, la collection de ses articles, cimetière de ses opinions, et le dossier de ses contemporains, autre cimetière empli de « cadavres ». Enveloppé d'une robe de chambre, de flanelle blanche ou bien en drap marron, assis devant une grande table, recouverte d'un tapis de velours noir et chargée, de chaque côté, tant que le jour n'était pas assez clair, d'un flambeau à deux branches, il lisait les journaux, faisait ses coupures, les classait, répondait à ses correspondants. Cet entrepreneur de journaux avait l'habitude de répondre immédiatement aux lettres et aux télégrammes qu'on lui adressait. Il recevait qui avait à lui parler. On allait chez lui comme chez une goule ; il vidait un homme en cinq ou six minutes. Rarement l'entretien durait une heure. Il écoutait, de la sorte, la plume entre ses doigts fins, chaque jour, deux douzaines de personnes de diverses conditions, et, quand un pauvre diable lui exposait un projet, il aimait la synthèse. De même un voleur qui vous demande la bourse ou la vie déteste qu'on essaie de sauver encore quelque louis ou quelque bijou. Il était encore, dans son cabinet de travail, comme l'araignée au milieu de sa toile ;

il y attendait les mouches. A dix heures, il avait presque fini sa journée, quand beaucoup la commencent. Il avait écrit son article et donné, pour le journal, ses ordres au secrétaire de la rédaction. M. de Girardin s'exprimait par phrases menues et hachées.

Propriétaire principal de cinq ou six journaux, d'opinions différentes, il était fort riche. Sa fortune lui était utile pour adorer les chevaux et les femmes. Malgré ses travaux, il avait encore le temps de faire, dans les beaux matins, une promenade à cheval, au Bois. Il était, même très vieux, encore quasi alerte ; il tenait son stick nerveusement. M. de Girardin enviait toutes les supériorités du génie, de la force, de l'élégance, de la santé, de la noblesse, de la fortune ; il eut celles qu'il put. Autant il se montrait froid avec les hommes, car il y a du danger avec eux, autant il était caressant avec les femmes. Le chien devenait chat ; le chat, d'ailleurs, est traître. M. de Girardin était vaniteux de sa gorge autant que de ses pieds et de ses mains. Il la montrait volontiers aux dames, chez lui, en les priant de toucher.

M. de Girardin avait une manière d'écrire, mais ce n'était pas un écrivain. De nombreuses

brochures témoignent de sa prolixité. Ce publiciste, qui disait trouver une idée par jour, en effet, celle des autres, croyait avoir traité toutes les idées dans ces pages : *Question de mon temps.* Le temps d'un tel brasseur d'affaires lucratives et d'un tel lanceur de mines fantastiques ! Nul ne fut plus personnel et plus autoritaire que ce chanteur de la liberté. Il était absolu dans son système variable.

Il était plus que sévère envers ses collaborateurs. Cependant, lorsqu'il avait l'air de s'irriter, il demeurait maître de lui et d'eux. Il n'était pas artiste, mais il chérissait les arts, sur lesquels il spéculait. Son nom a été mêlé à une foule d'entreprises financières aussi compliquées les unes que les autres. De cet homme si actif, qui a tout fait, même du bien, aucune œuvre ne demeurera, car il n'a été ni assez politique, ni assez littérateur. Pas plus de principes en art qu'en morale. M. de Girardin fut pour la relativité dans tout. Quoi qu'il en soit, le vieux lutteur est couché pour jamais.

Mais il y aura eu, au bonheur de son existence, un cheveu, même tout une mèche. A ses prospérités aura manqué le couronnement attendu. De même qu'un prélat, célèbre par les agitations de

sa vie, et fils naturel aussi, M. Dupanloup, aura vainement convoité, jusqu'à sa dernière heure, le chapeau de cardinal, ainsi le financier politique aux combinaisons infaillibles, le journaliste à la prose, aux alinéas martelés, aura vu fuir l'image décevante d'un portefeuille de ministre, jusqu'à la fin de sa polichinellerie.

## II

## AUTANT DE FEMMES, AUTANT D'AMBITIONS

*Figaro*, 10 septembre 1879.

Œmilios était trop fin pour se laisser prendre, tout à fait, dans les lacets d'une femme. Comme Aristippe, il possédait Laïs, et elle ne le possédait pas ; comme ce philosophe, il buvait dans une coupe de femme sans craindre l'ivresse. Œmilios était illustre, dans toute la Grèce, par une mèche de cheveux tombant sur le front presque jusqu'aux sourcils. Une fois, il coupa cette mèche, dans une heure de jalousie, lorsque Alcibiade coupa la queue de son chien. Cela occupait le spirituel peuple athénien.

Ce Grec était le fils de ses œuvres, bonnes et mauvaises. Ses parents étaient inconnus. Il s'était fait lui-même l'artisan de sa propre fortune par tous les moyens qui ne choyaient pas, à Athènes, sous le coup des lois. C'était un sophiste. Il a été

le soldat de tous les partis, sans avoir pu jamais arriver au commandement, et il a servi tour à tour les diverses factions qui ont été maîtresses de l'autorité. Œmilios enviait en secret la gloire de Thémistocle qui libéra le territoire. Le pouvoir était son rêve. Il mourut sans l'avoir atteint.

Du philosophe Aristippe diverses réponses, notées par les écrivains grecs, peuvent aider à faire connaître le caractère du sophiste Œmilios dans ses relations avec les femmes. Il serait juste de croire que, au sens absolu, il n'eut pas d'Égérie. Mais les femmes, sans être ses conseillères, ses inspiratrices, n'en ont pas moins tenu de place dans sa vie. On pourrait lui attribuer cette anecdote qui a été attribuée à Aristippe :

On sait que, Diogène lui reprochant un jour de vivre avec Laïs, il répondit :

« — Est-ce que vous trouvez mauvais d'habiter une maison qui a logé un grand nombre de locataires ? »

Les femmes d'Œmilios, sans être ses inspiratrices, n'en ont pas moins tenu de place dans sa vie, bien qu'elles aient tenu aussi de la place dans la vie de quelques autres. Il eut longtemps la poétesse Myrtho (1). Celle-ci eût été son Égérie, s'il

(1) Mme Delphine Gay.

avait pu en avoir une, Ses vers étaient répétés dans toute la Grèce, qui l'avait surnommée la dixième muse. Myrtho chantait ainsi que la brise soupire dans les voiles blanches sillonnant la mer. Elle avait la figure d'un ovale parfait, le nez fin, des cheveux châtains et abondants, qui paraissaient frisés et qu'elle aplatissait en nattes, les épaules tombantes, elle avait, enfin, dans son ensemble un charme poétique et doux. Œmilios l'avait conquise par l'audace de ses entreprises ; elle lui donna sa main et elle l'aima. Ainsi qu'autrefois Sapho, elle fut bientôt dédaignée.

Depuis ce temps, Œmilios courut vers d'autres femmes, mais, nulle part, il ne trouva plus un amour. D'avoir abandonné la tendre Myrtho, il fut puni par les grandes courtisanes.

Il désira Théophana (1), qui avait remporté des triomphes, devant le peuple et devant les archontes, en jouant les tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Elle était brune et grande. Le cou était mignon, délié, la bouche petite, toute gracieuse, les yeux étaient mélancoliques, petits aussi, d'une nuance indécise entre le bleu et le gris, noyant le visage d'une pénombre de tristesse que la

(1) Rachel.

bouche éclairait d'un sourire. Ces yeux, à la scène, devant le peuple, alors qu'elle tenait, pour citer entre autres celui-là, le rôle d'Andromaque éperdue, se passionnaient et paraissaient immenses. Le front large se dressait haut comme un fronton. Elle était auguste ainsi qu'une statue de Praxitèle animée, par l'artiste amoureux et puissant, du souffle et du mouvement. Elle chanta parfois les hymnes patriotiques de Tyrtée. Alors elle poignait les âmes. Théophana, qui cependant était mercenaire, vengea Myrtho et ne partagea pas sa couche avec Œmilios.

Avide de toutes les satisfactions d'amour propre, il avait épousé, après la mort de Myrtho délaissée, une étrangère de haut rang : Mina, la fille d'un prince d'Arménie. Cette union dura peu. Mina vengea, elle aussi, Myrtho. Elle trompa Œmilios et, souvent, couronna son front de soucis jaunes.

Œmilios, toutefois, était opulent et se consolait avec les hétaïres fameuses. Les bénéfices de son commerce lui permettaient de fréquenter les courtisanes renommées. Il fut, par exemple, le familier d'une courtisane juive, appelée Esther à qui ses amis, par flatterie excessive, avaient

donné le nom d'Aspasie, de la grande Athénienne dépravée et artiste que visitait Socrate.

Celle-là peut-être, femme de bronze, se vendant comme le sophiste, eut sur lui quelque influence.

Dans sa vieillesse, point découragé par les échecs, il voulut posséder Eucharis, qui avait succédé à Théophana. Elle n'en avait pas les accents tragiques, mais elle disait, harmonieusement, les vers d'Euripide. Elle était frêle et maigre. Ses cheveux n'étaient pas blonds, mais elle les avait teints avec une eau rapportée d'Asie par un navigateur. Les sourcils étaient châtains. La bouche était rendue, avec du rouge passé sur les lèvres, vermeille et sanglante. Les narines même étaient colorées en rouge. Eucharis, assurait-on, peignait et sculptait. Elle avait fait un buste d'Œmilios, car ce sophiste était vraiment, par sa verve satirique et par son opulence, un des hommes les plus considérables de l'Attique. Considérable signifie puissant.

Eucharis, avec ses yeux bleus et le regard clair, glissant à travers les cils pareils à des fils d'or, avec sa chevelure blonde et longue qui semblait une moisson de juillet, apparaissait comme une incarnation du ciel lumineux de l'Attique, faite,

dans le soleil, avec les rayons de l'aurore blanchissante et les buées vaporeuses de la mer Saronique. Elle n'eut pas de l'ascendant sur le sophiste Œmilios, mais ils s'attirèrent l'un et l'autre, sans se mêler, par le caractère semblable et le même amour du bruit fait autour de leur nom.

Alcibiade coupait la queue à son chien. Œmilios coupait sa mèche. Eucharis trouva mieux. Elle fit, une fois, ramasser cinq mille chiens dans toute la Grèce, leur fit couper la queue, et les lâcha dans Athènes.

Elle se moquait cependant du sophiste.

# FANTAISIE ATHÉNIENNE

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz chantant mes vers, et vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

*Œuvres de Ronsard.*

Il y a bien longtemps, Nausicaa, une chercheuse, une perverse, s'éveilla avec une curiosité plus vive de connaître — subjuguée par la grâce des strophes qui expriment la passion d'une petite paysanne et d'un pauvre pêcheur — l'on ne sait quoi mystérieux caché par les dieux au fond des âmes des poètes ; avec un désir invincible d'entendre Hélios — le chanteur du soleil, le chanteur de l'amour, dont les vers, d'une inspiration primitive, sont immortels malgré le patois dorien qu'il a choisi pour dire ses ravissantes idylles — exprimant pour elle seule d'intimes joies et d'intimes douleurs.

Nausicaa n'était point naïve ; c'était une courtisane d'Athènes. Elle avait souvent pris les chemins de traverse, au bord desquels elle entraîna Hélios avant d'y attirer aussi Périclès, celui qui mena la guerre contre les Lacédémoniens et, plus tard, fut président de l'Aréopage, le patriote dont la Grèce entière prit le deuil, après l'avoir honoré par d'inoubliables funérailles. — Elle écrivit donc au poète qui dans sa campagne, près de Gythium, la ville fondée par les Phocéens, s'occupant des travaux de la ferme, gouvernait ses étables, soignait ses terres et faisait les huiles

C'était un éphèbe bien découplé, d'une physionomie avenante, à l'air modeste et doux, aux yeux longs, le regard franc, le nez droit, un front large et superbe, les cheveux rejetés en arrière. Solide et élégant, il n'avait pas perdu ses angles dans le coudoiement des rues. Aussi répondit-il à l'appel de Nausicaa qu'Athènes est belle, sympathique, pleine de chaudes âmes, qui rendent son séjour attrayant au poète, mais qu'Athènes est bien absorbante, éblouissante, étourdissante, qu'il ne faut en prendre que sagement, et à de rares intervalles, comme de l'ivresse.

La chercheuse insista, et il consentit enfin, en ces termes : « Vous voulez voir ce qu'il y a dans

un poète. — Paix aux femmes de bonne volonté ! — Je n'ai plus qu'à mettre mes deux yeux dans les tiens pour mêler mon âme à la tienne. » Les deux amoureux décidèrent de se rencontrer à Argos, qui est à peu près à égale distance d'Athènes et de Gythium, comme Lyon de Paris et de Marseille. Ils se virent ainsi, tous les mois, pendant trois ans.

Nausicaa put croire avoir pris les sens d'Hélios, et même son cœur. Elle se trompait, car il n'aima point d'un amour véritable cette femme ; elle lui fut, avec le charme de l'éloignement, un simple prétexte pour rêver. Pourtant, de sa ferme il lui manda de nombreuses lettres, qui ont été retrouvées et qui presque toutes sont délicieuses par l'exquisité, le soufle chaud des sentiments, la merveille de la forme.

Ainsi :

« Aujourd'hui, un soleil d'or réjouit les jeunes blés qui percent la glèbe ; les montagnes arides, mais bleues et transparentes, se taillent en relief dans la blanche lumière. Je voudrais courir aux champs pour boire à pleins poumons la vie salubre. Mais seul ! seul ! toute cette joie devient mélancolie. Prends-moi comme un enfant et

suspends-moi aux blancheurs, aux splendeurs de ta gorge. Veux-tu ? Je veux mettre ma joue sur elle et faire semblant de dormir.

Dans une autre missive, il décrit encore le printemps de son pays :

« Il a fait aujourd'hui un soleil asiatique, une chaleur lumineuse et enivrante qui m'ont tenu en langueur. Je te cherchais partout dans les bois et dans les champs, dans les blés et dans les fleurs, et tu n'étais nulle part. Je suis convaincu que ce vrai soleil qui enfin s'affirme d'une manière sérieuse et solennelle te fera beaucoup, beaucoup de bien... Si tu voyais comme le soir est gentil à la campagne et au printemps ! Au moment où je t'écris, toutes les petites bêtes des bons dieux élèvent leur concert, les rainettes, les crapauds, les grillons, les courtilières. On dirait un orgue immense tenu par un musicien sauvage. Veux-tu venir avec moi, le long des haies, voir les vers luisants s'aimer. Allons, viens, je t'emmène ! »

Le poète, l'année suivante, est toujours ému par le renouveau :

« Si tu pouvais sentir, seulement en rêve, la douceur des haleines printanières qui arrivent des quatre coins du ciel, tu achèterais des ailes à tout prix et tu volerais vers le Sud. Viens donc

enfin à l'amour qui t'attend et te prépare des amours ! »

A chaque retour de l'avril, il semble qu'un sang plus vif, renouvelé, battit aux tempes du poète rustique, éveilla, dans sa pensée, plus attirante, la chère image, et, gonflant le cœur de désirs, donna à ses lèvres faim et soif de baisers.

« Viens à l'amour qui t'attend et te prépare des amours ! » Et parmi l'universel flux de sève, les buissons d'aubépine se fleurissaient comme d'une neige parfumée pour la maîtresse qui n'arrivait jamais.

Premiers papillons, sortis tôt, aventurés dans la brise de floréal, variable comme une femme, ne voyez-vous rien venir ?

Mais Nausicaa, l'hétaïre athénienne, n'alla jamais en Laconie et ne fut jamais l'amoureuse des champs embaumés par les fleurs et noyés de clarté par le joyeux soleil. Hélios lui décrivait pourtant sa contrée brûlée par l'été ; il lui faisait ouïr les cigales chantant sur les arbres comme des enragées, il lui montrait les chevaux haletants qui tournent sur l'aire pour fouler le blé et, à côté, de beaux jeunes hommes aux reflets de

bronze qui nettoient le grain sacré dans le van primitif, tel que le décrit Hésiode.

Une autre fois il faisait à sa maîtresse le récit de ses voyages : « Me voilà de retour d'une excursion très fatigante, mais superbe. Je devais ne rester que huit jours, mais le pays était si beau, les compagnons de route si allègres, les fillettes d'auberge si fraîches et si accortes que je n'ai pu m'arracher plus vite aux poésies de la nature et des montagnes ! En avons-nous franchi des monts et des vaux ! Et à pied, je te prie ! Les bonnes fatigues, les bons coups de soleil en plein front, les bonnes haltes dans l'herbe odorante et les bonnes veillées dans les bourgs ! On est une troupe de poètes et d'artistes, on voit la création splendide « gratis » ; on escalade les montagnes comme si l'on montait au ciel, et l'on boit de la santé, de la force, de la lumière, de la vie. »

Hélios de plus en plus, était pressé par Nausicaa de venir à Athènes. « Tu cours au bout de l'horizon pour chercher un amant naïf, naturel, pas Athénien, et puis, quand tu l'as, tu voudrais le rendre Athénien comme les autres ; tu voudrais du jeune chêne verdoyant et rugueux faire un jonc poli et souple comme les joncs qui fouet-

tent l'asphalte de vos trottoirs, » Elle voulait sans doute joindre à son triomphe de beauté le triomphe de gloire du poète.

Il s'y refusait toujours :

« ..... Laisse-moi aimer à l'ombre comme la luciole de nos nuits d'été et, à l'ombre exhaler mon parfum comme les fleurs que tu m'envoies. Laisse-moi tel que je suis, si tu veux que je reste poète ; si tu veux que mon cœur vibre, laisse-lui cette sensibilité qui l'émotionne au moindre bruit... Livre-toi, amante, livre-toi un peu plus au bercement de celui qui t'aime. Il ne sied pas à la fleur de résister à la main qui la cueille. Je suis le fleuve, moi; tu es l'île enbaumée qui fait le charme de mon lit. Parfume-moi, enivre-moi et rafraîchis dans mes caresses le feu de tes cratères, mais laisse le fleuve rouler à sa guise ses flots mélancoliques ; laisse-le doucement poursuivre vers la mer son cours fatal, et, belle amie, cela faisant, l'île riante s'abreuvera toujours aux eaux limpides et toujours les eaux limpides seront amoureuses de l'île et la caresseront. »

Le poète fut enfin fléchi par les prières de son amie, et il vint à Athènes. Avec Nausicaa, il s'étourdit dans toutes les fêtes ; mais il ne put pré-

férer les corruptions attiques aux plaisirs fortifiants que donnait à ses yeux la contemplation de l'harmonieuse nature.

Rentré chez lui, après avoir indiqué cette tristesse des joies d'Athènes, il invitait Nausicaa à vivre quelques jours avec lui sur la colline plantée d'oliviers et baignée par les vagues claires : « J'aurais, dans une ingénuité de poète, cru Athènes capable de plus de magnificence dans ses bacchanales. Une soirée modeste avec quelques amis vaut mieux que cette grande misère. Mais qu'est-ce encore que la soirée la plus brillante et que la causerie la plus étincelante à côté d'une promenade au bord de la mer, par la nuit bien tiède, bien étoilée, bien amoureuse ! Que sont vos flambeaux à côté des lumières du ciel se reflétant sur les flots diamantés, à côté des lumières du cœur qui dans les yeux de l'être aimé découvrent des ivresses extatiques ! Ah ! toutes ces voluptés que nous avions rêvées et concertées ensemble et qui, par conséquent, m'appartiennent de moitié auront-elles le sort des fleurs d'antan ? Non, quoique mauvaise ménagère de ton bonheur, je crois encore que tu ne jetteras pas ces jours heureux par la fenêtre. »

Hélios, dans sa pensée d'une sérénité olym-

pienne, jugeait que les poètes, les artistes, les philosophes n'ont pas le temps de faire des avances et de consacrer aux prodromes de l'amour ce que les oisifs peuvent donner à profusion. Puis, le rôle de soupirant n'est pas très viril. L'homme qui a mérité ce nom par ses œuvres est comme un dieu qui plane dans l'azur. La femme vient à lui ainsi que la rivière à la mer et la gazelle altérée à la rivière. Hélios estimait enfin que pour lui la femme devait être l'amant.

Malgré cette manière de voir, il était certes enamouré, le poète campagnard, lui qui, parfois songeant à celle qui était dans Athènes, au loin, se levait de sa couche pour aller regarder, à l'aube blanchissante, au matin, s'il n'apercevait pas le profil de Nausicaa dans les rayons du soleil.

Hélas! quel amour est vraiment de l'amour ? Sur l'instant, on croit aimer et jouir en pleine lumière, dans la félicité absolue ; et, plus tard, on s'aperçoit qu'on a eu seulement ce qu'il y a de passager dans les joies humaines et seulement l'ombre de clartés qui semblaient éternelles.

« ... Le souvenir du commencement est si doux qu'il parfume encore les étranges choses de la fin. Cela me suffit.

« Je retourne à l'austérité de ma vie et à mes contemplations. Tu as tout brisé sans pitié, l'amour et l'amitié même. Tu me dis adieu sans tristesse, mais non pas moi. Je te dis adieu avec le cœur tout gros. Le mal que je ne t'ai pas fait, je le reçois de toi... »

Quand le fleuve peut se mouvoir, les coudes libres, dans un lit vaste, profond et doux, quand les cœurs qui se cherchent peuvent, indépendants, s'élancer l'un à l'autre et s'envoler ensemble dans les régions bleues, pourquoi le fleuve rugirait-il et pourquoi la passion serait-elle délirante ? Mais, comme le fleuve ne bouillonne et n'écume que lorsqu'un obstacle irritant barre sa course, ainsi, en présence de contrariétés et d'empêchements, le cœur est pris de désespoir et de convulsions.

Cela fut ainsi pour le poète, — car sans doute pour implorer son amie, qui s'échappait de leur bonheur — il revint à Athènes. Une nuit, ils assistaient tous deux à une fête chez Aspasie. Pendant le banquet, les convives s'entretinrent fort d'un certain Périclès qui ambitionnait alors le gouvernement et qui, entouré d'une foule de clients hirsutes, soulevait les Athéniens sur l'Agora. — Quelle idée soudaine éclôt dans la

tête petite et mignonne de Nausicaa ? Elle avait usé un poète, comme elle aurait pu user une robe de lin. Si elle se distrayait maintenant avec un jouet nouveau, l'âme d'un politique ? Cette fantaisie était à peine née que Nausicaa s'approcha d'Hélios, et, un peu troublée par la tristesse des amours qui finissent, elle embrassa le poète, en murmurant le désir d'être aussi embrassée. Le double baiser — comme il l'était dans la pensée de la courtisane — fut le dernier.

---

# GUY DE MAUPASSANT

## ET LES MÉDECINS

1er mars 1877.

Parfois, d'aucuns se plaignent de l'abondance des romans mis en vente quotidiennement. Il y a donc des lecteurs pour tout cela ? Il faut que le besoin de se consoler de sa propre vie, en s'chappant des réalités qui nous sont personnelles, dans les rêves des autres, soit enfoncé bien fort au cœur de l'homme, de la femme surtout, pour que chaque bouquin nouveau trouve une quantité d'acheteurs et de parcoureurs. — Il semble cependant que, parmi les livres de pure imagination, neuf ou dix par an, au plus, sont essentiels à connaître pour les lettrés, pour ceux qui se piquent d'être au courant du mouvement contemporain. Et, dans ce petit nombre de volumes hors du rang au milieu de bataillons de livres, un des plus intéressants est certes celui que vient

de publier, M. Guy de Maupassant : *Mont-Oriol.*

Je suis d'autant plus aise d'en parler qu'autrefois je reprochai à ce « gui » de Flaubert, alors seulement encore un conteur de nouvelles piquantes et brutales, *Boule de Suif*, *Maison Tellier*, *Mlle Fifi*, de s'arrêter trop — même avec ses très particulières qualités d'observateur — à la description des mêmes milieux :

« Des filles, toujours des filles, et très banales, publiques. Vraiment, si vif que soit le talent de Maupassant en ces sortes de sujets, dans tout écrivain il faut un penseur.

« Quelle pensée s'élève de ces œuvres ? Parmi la tragique agitation de ce siècle d'argent, Maupassant paraît n'apercevoir que des gros numéros. La basse fille, ce n'est pas tout.

« *Et la société* ? »

Au milieu des éloges sans restriction, — car il en est, pour les belles dames, d'un faiseur de livres mis en vedette et adopté, comme d'un couturier à la mode ; il n'y a plus de mesure dans l'engouement, — cette critique porta sans doute. En tous cas, Maupassant, à mesure qu'il connaissait des endroits différents, que s'élargissait le champ de ses remarques, donna, en des œuvres

d'une plus grande envergure, une moisson plus ample et plus variée de faits.

*Bel Ami*, c'est l'aventure d'un « sous-off' » à mine de pillard de cœurs, à la morale vague de détrousseur de gourbis, solide gars sans élégance qui rapidement conquiert Paris — négligeant toute honorabilité, la meilleure du moins, la seule, celle qui vient d'une conscience sans reproche, — s'en tenant à cet honneur aussi superficiel qu'un masque mis sur le visage par une femme pour se conduire un peu comme une fille — conquérant tous les sourires d'Elles, se servant des désirs qui viennent s'accrocher à sa moustache pour augmenter sa fortune, servir son ambition, — renversant tous les obstacles qui séparent du but à peine songé, aux heures de plus haute ambition, — arrivant, arrivé ;

et, pour tout moyen, un levier, mais remarquable.

Voilà déjà mieux. Un type, ce Bel-Ami, avec une autre cruauté que Desgrieux, excusable, lui, — sans compter l'indulgence de son siècle pour de telles mœurs, et tout est affaire, je le sais bien, de temps et de latitudes — pour sa grâce, pour son amour fidèle, aussi peut-être à cause d'une

sorte d'amour des hommes qui sont nés après elle — amour partagé avec Desgrieux — pour Manon, l'adorable maîtresse. Beaucoup disent, après Musset :

> Quelle perversité ! quelle ardeur inouïe
> Pour l'or et le plaisir ! Comme toute la vie
> Est dans tes moindres mots ! Ah ! folle que tu es,
> Comme je t'aimerais demain si tu vivais !

Bel-Ami, lui, est intéressé ; les femmes ne sont rien, le succès est tout, avec la fortune. Ainsi Maupassant a lancé ce mâle « parmi la tragique agitation de ce siècle d'argent » ; et son roman serait tout à fait un livre, serait un chef-d'œuvre si l'action parfois ne semblait trop factice, s'il ne résultait pas des détails on ne sait quoi qui montre trop une fabulation inventée ; si, enfin, — pour le public en dehors de cette réalité, — la vie, avec une puissance continue, sortait des pages qui la racontent, tranquillement vicieuses et ironiques, d'une satire bien portante, et nous soufflait toujours au visage, comme sur la côte, — avant de voir les flots, — on reçoit l'air frais ou le vent de l'océan.

*Et la société ?*

Maupassant — qui semble être sorti pour toujours de la maison Tellier, fort divertissante d'ail-

leurs, après avoir conduit la foule de ceux qui le suivent dans une certaine société parisienne en compagnie de son héros, Bel-Ami — nous mène en Auvergne, dans son dernier roman. Le sujet est plutôt l'histoire d'une ville d'eaux que le récit de la passion de Christiane, la femme du banquier Andermatt, pour Paul Brétigny. Dans ce personnage, soit dit en passant, on peut croire que l'auteur s'est un tantinet pourtraicturé : « il avait eu des furies d'amour pour des femmes de toutes classes, adorées avec un égal emportement ». Même, il y aurait dans l'âme de Maupassant une sentimentalité romantique qu'il cache soigneusement, mais qui transparaît, par exemple, lorsque Brétigny exprime sa passion.

A ne rien taire, ce n'est pas le meilleur de Maupassant, et, à ce point de vue, quelques pages sont bien étranges, la fin de la première partie, de 178 à 182, depuis « l'automne venait, l'automne qui précède l'hiver ». Brétigny s'est échappé avec Christiane, d'une fête donnée par M. Andermatt, le mari ; ils ont rendez-vous sur la grand'route. « Christiane s'arrêta et l'ombre, *aussi*, resta immobile, couchée. » Brétigny, qui l'attendait, « fit rapidement quelques pas, jusqu'à la place ou la forme de la tête s'arrondissait sur le chemin. Alors comme s'il eut voulu ne rien perdre d'elle,

il s'agenouilla et, se prosternant, posa sa bouche au bord de la sombre silhouette. Ainsi qu'un chien assoiffé boit, rampant sur le ventre, dans une source, il se mit à baiser ardemment la poussière, en suivant les contours de l'ombre bien-aimée. Il allait ainsi vers elle. » Et le baiser des lèvres s'achève en étreinte ardente, mais poussiéreuse, comme la route. Ainsi, jusqu'à cette phrase de Christiane Andermatt :

« — Il faut revenir, car on s'apercevrait que que nous sommes absents tous deux. »

Si le mari ne s'aperçoit de rien, il est plus mari que nature ; c'est ce passage, sans doute, qui faisait dire au dessinateur Willette : « Il me semble que je cause avec mon concierge. » Non, avec une lavandière de Mont-Oriol rapportant des « potins. »

Ce sont là des vétilles. — Ce qui fait du livre de Maupassant, *Mont-Oriol*, une œuvre supérieure, c'est qu'elle apprend comment naît, s'agrandit une ville d'eaux ; cet intérêt est bien autre que celui de l'adultère de Christiane, peu renouvelé par d'autres façons de dire. On trouve là une compagnie de médecins : le docteur Bonnefile qui a créé la source, Christophe Colomb dont le banquier Andermatt est l'Améric Vespuce, le

docteur Bonnefile, presque l'aspect d'un vieux médecin de campagne, retors — le docteur Honorat, un autre Auvergnat, mais « souriant et souple », — le docteur Latonne, de Paris, un partisan de la médecine organométrique, très fin' très insinuant, distingué, charlatan, — le docteur Black, dévot, allant tous les jours à l'église, recevant tous les dimanches la communion, Tartufe s'occupant plus du malade que de la maladie, — le docteur Mazelli, joli homme, aventurier, qui enlève la fille du professeur Cloche, — tous faufileurs, intrigants. On se demande qui a foi dans l'efficacité des eaux minérales.

Pas les médecins à coup sûr, ni Andermatt, qui les met « en actions ». Elles sont bonnes contre la stérilité ; si Christiane devient enceinte, l'efficacité en est due sans doute à Mont-Oriol, mais aussi à Paul. Elles guérissent les paralytiques ; mais le vieux père Clovis a besoin des dons intermittents de quelques billets de cent francs pour retrouver l'usage de ses jambes. Et, ici, tout semble vrai, si bien qu'on s'interroge : « Mais si pour telle maladie mon médecin m'assurait que je ne puis être guéri que par telle eau, j'aurais peur, après avoir lu ce livre, et me regarderais comme perdu. » Le tableau est d'une justesse parfaite et inquiétante. Maupassant pense

comme le docteur Mazelli, lorsqu'il fait dire à cet Italien :

« — Il n'y a pas de remèdes, il y a seulement des maladies. »

Si des clients retournent à Mont-Oriol, c'est qu'ils auront le goût des pittoresques paysages. La satire est faite sans acrimonie, avec gaieté, une belle humeur incessante. Au reste, Maupassant peut connaître les médecins, lui qui est ou se croit toujours malade, qui, malgré ses scepticismes de romancier, mangerait la semelle de ses bottes si un médecin autorisé lui affirmait que c'est utile pour sa santé. Oh ! les médecins ! ah ! les drogues ! Oui, il les connaît ; mais ils ont pour eux et contre nous notre peur de la mort. *Mont-Oriol*, pourtant — si on se laissait trop impressionner, si on ne regardait pas Vichy, Biarritz, Cauterets et autres lieux comme des « déplacements et villégiatures » — serait la fin des villes d'eaux.

Outre les médecins, il est très bien saisi, cet Andermatt, ce banquier juif qui a épousé la fille du marquis de Ravenel, ce trafiqueur pour qui l'univers est une immense affaire, sans compter Gontran, ce gommeux qui blague son beau-frère Will et qui fait une affaire aussi en épou-

sant Louise, l'aînée des filles Oriol, parce qu'elle a les terrains autour de la source. Ils ont tous, sauf Brétigny et Christiane, « la tragique agitation de ce siècle d'argent », cette passion du lucre que représentent, avec tant d'âpreté, une façon de grandeur caricaturale, le vieux vigneron Oriol et son fils Colosse ; ils luttent de rouerie paysanne avec le faux paralytique, le père Clovis, avec Andermatt, avec Gontran, avec tout le monde ; ils sont l'argent pas encore affiné. Tous ces acteurs de la comédie humaine, dans une ville d'eaux, grouillent, vivent ; oui, ils vivent.

Et de ci de là, des tableautins charmants ; ainsi, Christiane au bain, page 79. Ou bien encore, lorsque Paul et Christiane sont assis tous deux, sur l'herbe rousse, à côté l'un de l'autre, devant le mari et d'autres. « Elle avait envie maintenant, une envie folle, irrésistible, de prendre cette main qui jouait dans l'herbe et de la serrer bien fort pour lui exprimer tout ce qu'on peut dire dans une étreinte. Elle fit glisser la sienne le long de sa robe jusqu'au gazon; puis elle l'y laissa immobile, les doigts ouverts. Alors elle vit l'autre s'en venir, tout doucement, comme une bête amoureuse qui cherche sa compagne. » N'est-ce pas une trouvaille?

Le style en général simple, — manquant, di-

ront les raffinés, « d'écriture artiste », - a, parfois, de ces images, sans compter l'épithète presque toujours exacte, sans recherche, faisant couleur.

La fin est exquise, d'un naturel qui évoque la réalité même. Christiane a accouché ; Brétigny va épouser Charlotte Oriol, et il vient rendre visite à Christiane ; leur fille, le petit être né de leurs baisers, est là. Ils conversent banalement, l'amant et la maîtresse d'il y a six mois à peine ; ils n'ont rien à se dire.

Je cite :

« Il s'aperçut que les rideaux du petit lit étaient clos du haut en bas avec les épingles d'or que Christiane portait ordinairement à son corsage. Il s'amusait souvent, autrefois, à les ôter et à les repiquer sur les épaules de sa bien-aimée, ces fines épingles dont la tête était formée d'un croissant de lune. Il comprit ce qu'elle avait voulu et une émotion poignante le saisit, le crispa devant cette barrière de points d'or qui le séparait pour toujours de cet enfant.

« Un cri léger, une plainte frêle s'éleva dans cette prison blanche. Christiane aussitôt balança la nacelle et d'une voix un peu brusque :

« — Je vous demande pardon de vous donner si

peu de temps; mais il faut que je m'occupe de ma fille.

« Il se leva, baisa de nouveau la main qu'elle lui tendait, et, comme il allait sortir :

« — Je fais des vœux pour votre bonheur, dit-elle. »

Quoi de plus poignant? On ressent au cœur comme une angoisse ; et c'est produit sans gesticulation, si on peut s'exprimer ainsi, de phrases rhétoriciennes. On se sépare ainsi ; et c'est ainsi, le train-train de l'existence. Cette fin fait oublier les baisers suivant, dans la poussière, les contours de l'ombre démesurée, les baisers montant, lèvres et face poudreuses, jusqu'aux lèvres de Christiane, échappée quelques minutes de la soirée où son mari a invité le maire et le curé. — Cette fin est admirable et hausse, d'un coup subit, une anecdote, un banal adultère jusqu'à un art plus élevé.

---

# AUGUSTE VACQUERIE

## DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

18 mars 1887.

Vraiment délicieuse, spirituelle, l'idée du drame lyrique, *Proserpine*, dont M. Auguste Vacquerie est l'auteur original, en les deux acceptations du mot ! Bien plaisante, hors du banal, sa fantaisie, brodée tout au long de belle musique par M. Saint-Saëns — cinq sens, mais pas d'âme — avec une habileté infinie, une science consommée ! Renzo dit à son ami Sabatino qui lui demande la main de sa sœur Angiola :

Les cœurs les mieux conduits font leur petit écart
Vers la débauche immonde, et je trouve plus sage
Qu'ils le fassent avant qu'après le mariage.
Donc, tu n'auras ma sœur que quand je te verrai
Saturé de débauche et de débauche outré.
Tu ne tarderas pas, j'en crois ton âme saine,
A sentir le dégoût de cette vie obscène,

A quitter pour toujours ces plaisirs salissants,
A fuir cette gamelle où boivent les passants.
Tous ces museaux usés, fardés, pleins de la boue
D'un tas de vieux baisers, font valoir une joue
Fraîche et rosée ainsi que celle de ma sœur.
Et je ne connais pas de meilleur professeur
De vertu, de devoir, de foyer domestique,
D'ordre et de chasteté qu'une fille publique.

La fille à connaître, c'est Proserpine ; mais elle aime Sabatino, à qui elle voudrait se donner, non comme « universelle » mais comme amante. Il lui a offert de l'argent ; elle prend, à l'heure un sacripant pittoresque, Squarocca, de la famille de don César, de Saltabaldil, de Tragaldabas, Grip, Minotoro. — Sans doute, c'est l'éternelle réhabilitation de la courtisane par l'amour. Manon, Ninon, Marguerite, Proserpine se purifient par la tendresse ; si le procédé n'est pas neuf, il prête à des développements charmeurs.

Vacquerie, lui, a tiré du lieu commun des variations admirables, d'artistiques et fantasques antithèses, des paradoxes étourdissants de verve et presque de vérité ; avec les couleurs les plus chaudes, en un dessin à lui, il a silhouetté ce ruffian joyeux, épiquement drôle, Squarocca. Les vers, ouvrés par un maître virtuose, sont pédestres à la fois et lyriques ; tour à tour familiers ou grandioses, ils ont l'allure verbale et l'envolée éperdue.

A la première, hier soir, dans la loge de M<sup>me</sup> ***, un académicien, un poète philosophe, après avoir cité quelques vers de Vacquerie éveillés dans sa mémoire — songeant à l'œuvre considérable accomplie, œuvre où ce bijou romantique, *Proserpine*, n'est qu'un caprice, qu'une bluette — disait :

— C'est dommage qu'il ne semble pas en avoir l'ambition ! Il mérite d'être des nôtres.

En effet, à un double titre.

M. Hervé est de l'Académie ; on a été unanime, dans les journaux de toute opinion, pour applaudir à ce choix. Personne n'a voulu voir en cet honneur une sorte de récompense accordée par le duc d'Aumale et ses amis à une longue fidélité aux d'Orléans ; on a seulement considéré que les Quarante accueillaient un journaliste, et, dans l'armée des gazetiers, soldats de la plume toujours en campagne, chacun s'est senti honoré. M. Hervé, dont les pages claires, nettes, mais sèches, sont un peu fugaces, représente à l'Académie le journalisme quotidien que chaque lendemain, au vent nouveau, emporte dans l'oubli.

Certes, Vacquerie est un journaliste, lui qui, depuis quarante ans, combat un autre combat que

M. Hervé, et avec un talent différent. Sa polémique imagée, précise, serrée, soudain, par un mot d'artiste, une phrase truculente, fine et sonore, rappelle le très habile, très inspiré artisan de vers ; ce journaliste spirituel se montre tout à coup et souvent poète lyrique. Poète, il le reste, quoiqu'il entreprenne ; c'est pourquoi, dans les besognes les plus hâtives, au milieu de ses articles quotidiens, tel morceau éclate, comme un lambeau de pourpre ; et même, du commencement à la fin, parfois telles causeries sont dignes, en des livres durables, des meilleurs écrivains, de suggestifs penseurs.

Trois recueils gardent un petit nombre de ces pages volantes et les sauvent de l'oubli : *Profils et grimaces*, *les Miettes de l'histoire*, *Aujourd'hui et demain*. Il y a, par exemple, dans le premier volume, les chapitres les plus nobles, étonnants d'idée, aveuglants de couleur, sur Pascal, Cervantès, Diderot, Victor Hugo.

Voilà de la critique un tantinet plus haute que celle de certains professeurs échappés de l'Ecole normale. En dissertations pédantes, où, de ci de là, ils s'essayent à un tour léger, désinvolte, d'un parisianisme alerte, ils commentent un auteur ; ils se fatiguent et fatiguent autrui à l'expliquer,

sans jamais développer une idée à eux, une toute petite idée ; elle prouverait qu'ils ne sont pas complètement eunuques et qu'ils peuvent entrer, ne fût-ce que sur le seuil, dans les sérails dont ils nient ou célèbrent les beautés. — Auguste Vacquerie est de ces mâles qui regardent les œuvres des artistes qu'ils critiquent comme, encore, des motifs de penser à leur tour.

Récemment, lors des fêtes organisées au profit des inondés du Midi, la presse, d'un commun accord, choisit Auguste Vacquerie pour présider le Comité. Elles ont donné aux malheureux plus d'un demi-million. Mais il ne s'agit point ici de ce résultat ; je veux seulement souligner un hommage rendu autant à l'indépendance d'un journaliste, à la fierté, à la dignité de toute sa vie qu'à son talent.

Vacquerie, on le sait, n'est pas qu'un polémiste.

Auteur dramatique, il a eu, au théâtre, un insuccès qui lui compte comme un triomphe, *Tragaldabas*, et des succès durables. J'ai publié une esquisse de Vacquerie, dans un volume de critique documentaire : *le Massacre*. Tout le monde n'y est pas massacré ; Vacquerie, par exemple. Je ne puis recommencer cette petite étude ; mais il

suffit de rappeler les titres de quelques pièces : *les Funérailles de l'honneur*, *Jean Baudry*, *le Fils*, *Formosa*. Une d'elles, *Jean Baudry*, est au répertoire de la Comédie-Française. — Quant à cette comédie extraordinaire, inouïe, *Tragaldabas*, Vacquerie a créé là un type à sa marque ; pour éternellement, ce personnage excessif, tonitruant, gourmand, fanfaron, lâche, un drôle bien caractéristique, existe dans la littérature, dans ce pays de nuées et de soleil où Prométhée injurie les dieux, où don Juan courtise la Vierge, où Tartuffe s'insinue, le Cid aime et bataille, Phèdre se meurt d'amour, où Robert Macaire, — fils d'aucun grand écrivain, n'ayant pas une forme littéraire immortelle, bâtard qui n'est qu'une ombre, un souvenir de grand comédien, — s'agite, maintenant héros de pantomime, et tâche de « refaire » la postérité.

*Proserpine*, le libre drame, qui, hier, a tenté M. Camille Saint-Saëns, est extrait d'un volume de vers, pas encore assez célèbre, selon sa valeur : *Mes premières années de Paris*. Hugo a marqué son empreinte sur ce livre, comme, d'ailleurs, sur nombre d'autres dans ce siècle. Musset, Baudelaire, Leconte de Lisle, Coppée, Sully-Prudhomme, Mallarmé, Banville, Verlaine, pour ne parler que

des poètes, si particulière que soit leur inspiration, ne relèvent-ils pas du Maître des maîtres ?

Je ne veux reproduire que ces vers adressés à Paul Meurice, dédicace très simple et d'une amitié émouvante :

Je ne te donne pas ce livre, il t'appartient.
C'est mon vertige au bord de la ville où tout vient ;
C'est ce qu'a fait de moi Paris, c'est ma croissance ;
C'est tout le tourbillon de mon adolescence,
Mon travail, mon amour, ma colère, ma foi ;
C'est moi : Tu vois donc bien que ce livre est à toi.

Et, après cette inscription liminaire, c'est à chaque page, ainsi qu'un champ de fleurs éclatantes ; non de fleurs artificielles, pensées bizarres, fleurs du mal poussées en des serres, à des températures surchauffées ; corolles prestigieuses comme des vices qui aussi m'attirent ; — c'est un champ de bleuets, de coquelicots, dont l'azur et la pourpre, au moindre souffle, ondoient sous le soleil.

A l'Institut, ce grand romantique, ce batailleur, ce victorieux des anciennes révolutions littéraires, comme disait l'académicien à Mme ***, l'idée est si juste qu'on s'étonnera de n'y avoir pas encore songé. — Quel que soit notre idéal littéraire, tous, plus ou moins, en ce siècle, parmi les écri-

vains et les artistes, ont subi ou subissent l'influence de Hugo. Même Zola, pour ne pas dire : surtout lui.

Il me souvient de m'être rencontré avec le chef de l'école « naturaliste », quelques jours après la publication de son magnifique roman : *Au bonheur des dames.* J'exprimai à M. Zola la vive impression produite sur mon esprit par la lecture de son œuvre ; je le félicitai de ces descriptions, les jours d'exposition, de grande vente. « Le sujet de ce poème en prose, ce n'est plus l'idylle d'Octave Mouret et de Denise, mais ce monument qui se dresse, avec ses charpentes de fer, au milieu de Paris, qui tue les autres magasins, absorbe les menus et moyens commerces. » L'écrivain interrompit, avouant ainsi une ambition, une rivalité, une hantise :

— Oui, je crois que j'ai fait ma « Notre-Dame ».

Zola tient de Hugo ; il a le romantisme dans le sang. Si je le cite c'est parce qu'il semble représenter pour la foule une évolution contraire. Et parler de lui dispense ainsi de parler d'autres.

Quelle que soit l'expression d'art, très exacte, mais cependant poétique, de la nature et de son mystère que nous puissions voir ou seulement

entrevoir, les jeunes n'acceptent pas pour chefs d'idées les aînés glorieux, romantiques, ou naturalistes, c'est-à-dire de transition.

Il faut le souhaiter seulement.

Que les nouveaux venus gagnent dans les contrées de rêve qu'ils devinent des royaumes pareils à ceux que leurs anciens ont conquis et dont ils ont fait, depuis cinquante ans, la nourriture intellectuelle du monde. « La moitié de ce siècle, a dit M. Nisard, est déjà plus de la moitié d'un grand siècle. » A tous ceux qui à des degrés divers, sont grands dans leur « partie » on peut et on doit tirer son chapeau.

---

# PRISE DE SÉANCE

PAR

M. LECONTE DE LISLE

Suivant la formule institutaire, « M. Leconte de Lisle, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Victor Hugo, y est venu prendre séance le jeudi 31 mars 1887. » Dès l'aube, à ce qu'il paraît, des individus attendaient aux diverses portes et gardaient le rang des invités, — une assemblée, à la queue leu-leu, de commissionnaires aux plaques de cuivre reluisant sur les vestes de gros velours, de valets de chambre sans livrée, reconnaissables à leur figure rasée, aux pardessus défraîchis sur le dos des maîtres. Aux extrémités, arrivés bien plus tard, de jeunes hommes en redingote, chapeau Eiffel, des étudiants sans doute; deux ou trois prêtres, çà et là, et des gamins assis sur des

pliants. Pas d'autre distraction que de regarder les gardes de Paris, en culottes blanches, coiffés du casque à crinière, aller et venir, tandis que leurs chevaux attachés dans la cour, aux murs du palais, ont l'air de brouter les pavés. Enfin, à midi, une trentaine de petits soldats, tambour en tête, arrivent, conduits par un lieutenant. Tels sont, à ce qu'on m'a décrit, les incidents de la matinée.

Depuis la réception du P. Lacordaire, raconte M. Pingard, on n'a vu pareille affluence A partir de midi, tantôt des domestiques, tantôt des commissionnaires s'en vont ; des messieurs, des dames attendent où ils attendirent ; l'espace que tenait un rustre est occupé, par exemple, par une gracieuse jeune femme. A chaque instant s'arrêtent des voitures, ouvertes par des valets de pied ; la queue, à mesure désencanaillée, s'aristocratise de toilettes nouvelles, de chapeaux printaniers, de visages exquis.

A une heure, ouverture des portes ; et c'est une bousculade où s'endort la galanterie normale, où s'éveillent des curiosités. Combien de « belles et honestes » dames, seigneur Dumas, ont subi, en votre honneur, des pressions « de charretier ? » On se bouscule ; par d'étroits couloirs on pénètre

dans le sanctuaire ; on se reconnaît, et ce sont, de ci de là, de petits saluts gentils, discrets ; on regarde, dans la salle, les figures connues, M. et Mme Claretie, M. et Mme Henry Houssaye, Jeanne Avril, admirée de tous en son camail féminisé d'évêque, M. Lockroy accompagnant Georges et Jeanne Hugo, M. et Mme Lipmann, Mme Alexandre Dumas, Mme Ephrussi, toute jolie, délicate, un rêve de Henner, et, à côté du bureau de l'Académie, la silhouette du baron de Rothschild, de l'Institut. « Il est moins bien que sa fille, » dit M. Campbell Clarke (*Daily Telegraph*). Presque tout le Paris élégant, artistique, mondain se trouve là.

Deux heures sonnent. Derrière le bureau, à travers la baie vitrée, on aperçoit la « tache » de pantalons rouges ; on entend un commandement de présenter les armes. L'Institut fait son entrée ; d'abord M. Alexandre Dumas, souriant, dominateur, satisfait en son frac à palmes vertes. — C'est une invasion des gloires d'aujourd'hui. MM. Halévy, Sardou, Coppée enjambent les bancs comme les collégiens et s'installent sur « la montagne, » où M. Meissonier, de Lilliput, avec sa longue barbe blanche en éventail, a des airs de Moïse en réduction. — M. Chevreul, soutenu par un autre vieillard, un jeune homme pour lui, arrive à son

siège et là, aussitôt, soutient, la main sous le menton, d'un bras accoudé au genou, sa tête ba-jouante et centenaire. — M. Leconte de Lisle, très lorgné, chauve et glabre, l'œil clair, qui veut se faire affable, un monocle modernisant son masque d'augure romain, sourit de ci de là par-dessus son pupitre de velours vert. Car tout est vert, le pupitre, les banquettes, les fauteuils, les tabourets, les fracs ; et pourquoi, à l'Institut tant de vert, couleur d'espérance, puisque c'en est la fin ?

M. Alexandre Dumas, cheveux grisonnants ébouriffés, ayant comme une envolée de jeunesse, front large et haut, l'œil inspecteur, sûr de soi, les lèvres charnues qui gouaillent, préside, avec, à ses côtés, M. Camille Rousset et M. Camille Doucet, le chancelier et le secrétaire perpétuel ; un des deux — j'ignore lequel de ces deux hommes illustres — sous sa calotte noire a l'air d'un petit singe ratatiné, habillé d'une défroque.

Et M. Leconte de Lisle sourit toujours, d'un sourire ironique, hautain, dédaigneux de tout autant que désabusé — heureux pourtant par quelques nuances — entre ses parrains en habit vert, M. Taine et Lui, toujours Lui, M. de Lesseps qui, avec ses moustaches cirées, sous son

bicorne, a l'air d'un brave et indulgent garde champêtre.

« La parole est à M. Leconte de Lisle, » prononce M. Alexandre Dumas.

Debout, il a l'air d'un prêtre, d'un augure, le traducteur d'Homère, d'Hésiode, de Théocrite, de Bion, Moskhos, Tyrtée, de Sophocle, d'Eschyle, le poète de cette superbe et parfaite trilogie : *Poèmes antiques, Poèmes tragiques, Poèmes barbares.* D'une voix lente, grave, solennelle, sombre, incomprise, il lit son discours ; dans son coin, M. Sarcey le lit pour son compte, ce qui est la meilleure façon d'entendre M. Leconte de Lisle, monotone.

Sa harangue a été ce que prévoyait M. Anatole France ; elle a rappelé « une de ces vies des saints écrites en latin par les grands abbés du onzième siècle, dans un absolu mépris des choses temporelles et transitoires et dans l'unique souci de l'orthodoxie. » Il y a de hautes pensées çà et là ; il semblerait pourtant que le poète — c'est au moins le plus admirable artiste en vers, un éblouissant forgeron — a trop insisté, comme en un devoir d'écolier, sur chacun des ouvrages de son maître. Il a analysé tour à tour ces chefs-

d'œuvre : *les Orientales, Hernani, Notre-Dame, les Burgraves, les Châtiments, la Légende des siècles, les Contemplations, les Misérables, les Chansons des rues et des bois, l'Homme qui rit, Torquemada.* J'en passe, et des pires. *Quandoque, bonus dormitat Homerus.* M. Leconte de Lisle a évoqué les pages qu'on est presque fatigué d'admirer.

Il ne le prend pas d'assez haut, comme le public aurait pu l'espérer d'un disciple, maître lui-même, honorant un maître suprême. Il aurait dû, d'un coup hardi, s'élever au-dessus d'une bibliographie, d'un commentaire et, comme le condor qu'il a si magnifiquement décrit — car ce croyant à la vanité de tout, sauf d'un beau vers, excelle à voir dans l'histoire, dans la nature, et à les rendre visibles, surtout les couleurs et les attitudes — planer au-dessus du tas prodigieux des chefs-d'œuvre de Victor Hugo :

> Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes;
> Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent
> Et loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
> Il « va » dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Comme les grands oiseaux, habitués aux infinis espaces, M. Leconte de Lisle, obligé de marcher, de volailler dans la cage d'Hugo, n'a pas donné, ainsi qu'en tels de ses rares poèmes, une impression de vertige et d'épouvante.

Il a dit la messe d'un doyen de paroisse.

C'est le tour de M. Alexandre Dumas; aussitôt commence son succès, son triomphe de diseur; aussitôt il fait applaudir sa verve maligne. Il a seulement trop longuement cité des pièces connues de poètes archicélèbres; il suffisait de lire les premiers vers. Sans compter que M. Dumas calomnie les poètes; sa parole coupée, bonne pour détacher les « mots » en valeur, n'a pas assez d'amplitude harmonieuse.

A part cela, de la philosophie ayant foi dans les destinées humaines, un esprit vaste et souple, une alerte et pénétrante causerie.

L'intérêt de la séance était dans la critique attendue de Victor Hugo et dans la notoriété des combattants. Qui l'eût dit, il y a deux ans, le jour de la mort du Père des littératures de ce siècle? En pleine Académie, il est spirituel de « blaguer » le Vieux. Alexandre le Grand mort, ses généraux se disputèrent le partage de l'empire; ainsi aujourd'hui pour Victor Hugo, et Alexandre Dumas n'oublie point d'en capter une grosse part pour son père, c'est-à-dire pour lui-même : « Ils ont tenté la même révolution dramatique, l'au-

teur d'*Henri III* un peu plus tôt que l'auteur d'*Hernani.* » Malheureusement pour la théorie de M. Dumas, les deux drames ne pèsent pas également dans les intelligences.

Un de mes confrères disait hier : « Pourquoi certaines réflexions que j'avais lues avec plaisir dans des articles de critique m'ont-elles choqué si vivement sous la forme nouvelle que leur a donnée Alexandre Dumas? Est-ce parce que je me fais une trop haute idée de l'Académie et des académiciens? » En effet, les restrictions développées, avec tant d'autorité, par M. Dumas, à l'Institut, et récemment, avec un certain bruit, par un universitaire buissonnier ne sont pas nouvelles. Cet hiver, en novembre, à la suite d'une conversation, j'offris à M. Alexandre Dumas un de mes romans, histoire d'amour : *le Cœur.* Le maître, en retour, me fit l'honneur de m'adresser son premier chef-d'œuvre : *la Dame aux Camélias.* La lettre qui accompagnait cet envoi disait : « J'ai reçu votre livre que j'emporte à la campagne où je vais passer trois ou quatre jours. »

Dans la préface de ce roman, il y a : « Victor Hugo, trop égoïste, n'a pas su être amoureux ; avec son art prodigieux, il n'a pu qu'en donner

l'illusion. » Qu'on rapproche cette phrase du discours d'hier : « Le féminin qui remplira la vie de Musset et qui l'inspirera si magnifiquement laisse Victor Hugo indifférent. Nombre de pièces où l'absence de date peut passer pour une confidence au lecteur, ne sonnent dans leur forme éclatante, que comme des pièces d'or jetées par une main qui ne compte pas dans l'aumônière d'une belle quêteuse. Le cœur n'y est pour rien. » C'est plaisir de retrouver sa pensée en cette forme à la fois précise et imagée.

Mais qu'on me permette de citer encore un développement de cette préface :

« Hugo nous étonne ; il ne nous fait pas pleurer. Il est impossible de ne pas l'admirer ; il est très explicable qu'on ne l'aime pas. Le splendide poète a la sérénité olympienne ; c'est sa gloire et c'est le défaut à cause duquel il sera loin de rester tout entier. Il fut un impassible...

« Non, il n'a pas aimé. *Ego*, Hugo. En dehors de ses vers, sa femme, qui, toute sa vie d'épouse, vit une autre femme à côté de son mari, en fut la preuve très douce et très attendrissante. Et cette maîtresse même, la compagne de longues années d'exil, s'en est allée seule. Hugo n'a pas daigné accompagner jusqu'au seuil de sa porte celle qui,

après lui avoir donné plus de la moitié d'un siècle de baisers, partait avant lui pour le cimetière...

« Hugo ne fut pas un artiste, pas un homme; c'était une force. Il chantait comme l'Océan fait du bruit... Un prodige, l'ancien, une brute, une espèce de Titan de la pensée. »

C'est ce que répète Dumas, lorsqu'il parle, à propos de Victor Hugo, « de ces fatalités originelles, par moments monstrueuses, dont quelques physiologistes se sont autorisés pour soutenir que le génie était une forme resplendissante de la folie. » *Ego*, Hugo; c'est encore ce qu'a dit Dumas, avec plus d'éloquence, plus d'exagération et moins de justesse : « Il a répudié la monarchie et le catholicisme parce que dans ces deux formes sociale et religieuse de l'État il aurait toujours eu inévitablement quelqu'un au-dessus de lui. Il eût accepté la monarchie s'il avait pu arriver à être roi ; il eût persévéré dans le catholicisme s'il avait pu arriver à être pape, à réunir en lui le pape et l'empereur, ces deux moitiés de Dieu. » Voilà un réquisitoire.

Tout cela est bien, tout ce que M. Alexandre

Dumas disait hier en l'ironie vivante de ce discours merveilleux, si en dehors des banalités académiques. Certes, tout cela est évident comme l'aurore, quand le soleil se lève ; oui, mais sans doute rien n'est vrai que relativement — lorsque la voix du critique n'a pas trop de sonorité, de clameur autoritaire — rien n'est absolu, si ce n'est la beauté impérissable des chefs-d'œuvre, éclatants comme le jour que même les aveugles sentent sur leurs paupières closes ou leurs prunelles mortes.

Sinon, pourquoi donc plusieurs éprouvaient un malaise et comme une sorte de mélancolie, entendant ces pensées, qui cependant leur étaient personnelles — ce chant des soldats gaulois derrière le char de triomphe de César — sur les lèvres de M. Alexandre Dumas, au nom de l'Académie française ?

« Le génie demeure, » comme a dit M. Leconte de Lisle ; sans cela, ce serait trop triste, cet « éreintement, » sous le dôme de l'Institut, par la bouche d'un des plus originaux écrivains de la seconde moitié du siècle, devant une société d'élite composée de ce que Paris compte d'adorable ou d'illustre et en présence de la famille du poète, — deux ans après l'apothéose, qui, pour les funérailles, se déroula dans Paris en deuil,

ses réverbères allumés en plein jour, entourés de crêpe noir, de l'Arc de Triomphe, aussi couvert d'un voile, jusqu'au Panthéon, dans les avenues, les boulevards, les rues emplies d'une foule en émoi,

comme si le soleil disparaissait.

FIN

# TABLE

SAINT-QUENTIN. — IMP. J. MOUREAU ET FILS.

